





John Carter Brown  
Library  
Brown University



HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*

E T

*POLITIQUE,*

TOME TROISIEME.



STUDY

7. 1811 1812 1813 1814

1815

1816 1817 1818 1819

1820 1821 1822 1823









C. Eisen inv. et fecit. 1773.

De Longueil Sculp.



HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET  
POLITIQUE.

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,

---

M. DCC. LXXIV.



12107214

100440201134

100171104

100171104

100171104



100171104

100171104

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

---

### L I V R E S I X I E M E.

---

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissmens Espagnols dans cette partie du nouveau-monde,* Pag. 1

- CHAP. I. *P*ARALLELE de l'histoire  
*ancienne & moderne,* Ibid.
- II. *Anciennes révolutions de l'Espagne,*  
 4
- III. *Colomb forme le projet de décou-*  
*vrir l'Amérique,* 10
- IV. *Arrivée de Colomb dans le nou-*  
*veau-monde,* 12
- V. *Usages des habitans de l'isle d'Hay-*  
*ti, connu depuis sous le nom*  
*d'isle Espagnole,* 14
- VI. *Cruautés exercées sur les Indiens de*  
*l'isle Espagnole,* 19



CHAP. VII.	<i>Départ de Cortez pour la conquête du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabasco,</i>	Pag. 31
VIII.	<i>Cortez arrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala,</i>	34
IX.	<i>Cortez arrive au Mexico. Mœurs, religion, gouvernement richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols,</i>	45
X.	<i>Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limites,</i>	61
XI.	<i>Climat, sol, population du Mexique,</i>	67
XII.	<i>Productions du Mexique,</i>	81
XIII.	<i>Mines de Mexique,</i>	96
XIV.	<i>Impositions établies au Mexique,</i>	104
XV.	<i>Liaisons du Mexique avec le reste de l'Amérique, avec les Indes Orientales, avec l'Europe,</i>	114

L I V R E   S E P T I E M E.

---

*Conquête du Pérou par les Espagnols.  
Changemens arrivés dans cet empire ,  
depuis qu'il a changé de domination ,*  
Pag. 143

- CHAP. XVI. *EXPÉDITIONS* qui pré-  
cédèrent la découverte du  
Pérou, Ibid.
- XVII. *État du Pérou lorsqu'il fut dé-  
couvert,* 160
- XVIII. *Guerres civiles des Espagnols ,  
après qu'ils eurent conquis le  
Pérou,* 186
- XIX. *Organisation physique du Pé-  
rou,* 190
- XX. *A quel état les Espagnols ont  
réduit les Péruviens,* 198
- XXI. *A quel point les Espagnols se  
sont multipliés au Pérou-*



Où, & comment ils ont formé leurs établissemens. Quelles cultures, & quelle industrie ils ont introduit dans l'empire, 205

CHAP. XXII. Des mines du Pérou, 220

XXIII. Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles, 230

XXIV. Communication du Pérou avec l'Europe, 245

XXV. Notions générales sur la Nouvelle-Grenade, qui a été détachée du Pérou, 258

XXVI. Notions sur le pays de Quito, 260

XXVII. Notions sur le Popayan & le Choco, 269

XXVIII. Notions sur Sante - Fé, 271

XXIX. Notions sur Garthagène, 273

XXX. Notions sur les contrées situées

*entre la riviere de la Magde-  
laine & l'Orénoque, 281*

---

LIVRE HUITIEME.

---

*Conquête du Chili & du Paraguay par  
l'Espagne. Principes sur lesquels cette na-  
tion conduit ses colonies, Pag. 305*

CHAP. XXXI. *P*AR quels moyens les Es-  
pagnols se sont rendus maî-  
tres du Chili, Ibid.

XXXII. *Etat actuel des Espagnols au  
Chili, 294*

XXXIII. *Liaisons du Chili avec les  
Indiens, avec le Pérou,  
& avec le Paraguay, 296*

XXXIV. *Etablissement des Espagnols  
dans le Paraguay, 300*

XXXV. *Situation actuelle des Espag-  
nols dans le Paraguay,  
317*



T A B L E

CHAP. XXXVI. *Commerce du Paraguay,*

221

XXXVII. *Le Paraguay doit sa célébrité aux établissemens que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissemens,* 326

XXXVIII. *A quelles invasions est exposée l'Amérique Espagnole. Expédiens convenables pour les empêcher,* 349

XXXIX. *Causes de la décadence de l'Espagne,* 367

XL. *Causes de la décadence des colonies Espagnoles,* 383

XLI. *Moyen que l'Espagne doit employer pour son rétablissement,* 394

XLII. *Moyens que l'Espagne doit employer pour le rétablissement de ses colonies,* 407

LIVRE NEUVIEME.

---

*Etablissement des Portugais dans le Brésil.  
Guerres qu'ils y ont soutenues. Produc-  
tions & richesses de cette colonie, Pag. 422*

CH. XLIII. *DECOUVERTE du Brésil  
par les Portugais, Ibid.*

XLIV. *Quels furent les premiers colons  
que le Portugal envoya dans  
le Brésil, 425*

XLV. *Caractère & usages des Brési-  
liens, 431*

XLVI. *Succès des Portugais au Bré-  
sil, 441*

XLVII. *Entreprises des François sur  
le Brésil, 442*

XLVIII. *Les Hollandois s'établissent dans  
le Brésil, & en sont chassés,  
après y avoir remporté de  
grands avantages, 450*



- CHAP. XLIX. *Situation des Portugais dans le Brésil, après qu'ils se furent débarrassés des Hollandois,* 462
- L. *Etablissement des Portugais sur la riviere des Amazones,* 466
- LI. *Etablissement des Portugais sur la riviere de la Plata,* 481
- LII. *Etablissement des Portugais à Saint-Paul,* 489
- LIII. *Productions du Brésil,* 493
- LIV. *Découverte des mines d'or & de diamans au Brésil,* 500
- LV. *Mesures que prend la cour de Lisbonne pour s'assurer le produit de ses mines,* 509
- LVI. *Moyens employés pour ranimer dans le Brésil la culture, abandonnée pour les mines,* 515
- LVII. *Monopoles établis pour le com-*

D E S C H A P I T R E S. XIII

*merce du Brésil,* 520

CHAP. LVIII. *Causes de la décadence du Portugal & de ses colonies,*  
523

LIX. *Moyens pour rétablir le Portugal & ses colonies,* 532

Fin de la Table de Chapitres.





THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1895

1895

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

E T

## POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

### LIVRE SIXIEME.

---

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexi-  
que; établissemens Espagnols dans cette partie  
du nouveau-monde.*

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifi-  
que spectacle. Ce tableau continu de gran-  
des révolutions, de mœurs héroïques, &  
d'événemens extraordinaires, deviendra de  
plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera  
rare de trouver quelque chose qui lui ressem-  
ble. Il est passé le tems de la fondation &  
du renversement des empires! Il ne se trou-  
vera plus l'homme devant qui la terre se tai-  
soit! Les nations, après de longs ébranle-  
I.  
Parallele  
de l'histoire  
ancienne &  
moderne.

Tom III.

A



mens, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissans: on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, se battre avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses, dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu; & les souverains commencent à s'ap-



percevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne se soucient guère, mais pour leur propre intérêt, que le grand point est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers; mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes; c'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ses créanciers. Le tems n'est pas loin, où la sanction tacite des gouvernemens s'étendra aux engagements particuliers des sujets d'une nation avec les sujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.



La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir ces alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs ; combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage ! Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hazard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere.

II. L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hesperie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque forte liaison qu'elle avoit avec les étrangers ; mais les habitans des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'au-

Anciennes  
révolutions  
de l'Espa-  
gne.



## PHILOS. ET POLITIQUE. 5

tre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournèrent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présentèrent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerrière profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguier l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.



## HISTOIRE

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminèrent les unes & les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage. Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendrait. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le tems aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouvèrent esclaves des Romains, & continuèrent à l'être jusqu'au cinquième siècle.



## PHILOS. ET POLITIQUE. 7

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passèrent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux, soumièrent leurs ennemis, & composèrent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitième siècle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passèrent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens; beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, celui des infidèles établi sur des fondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semén-



ces de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durèrent pas long-tems; ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent parmi les conquérans, & par la faute qu'ils firent de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce tems-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un asyle au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable, ne fortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixième siècle; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple sorti d'esclavage eut été appelé au gouvernement, on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinzième siècle, il ne leur restoit qu'un petit royaume,



## PHILOS. ET POLITIQUE. 9

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems, de successions, de guerres, de révolutions, que ces foibles états se trouvassent fondus dans ceux de Castille & d'Aragon! Enfin le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitième partie de la péninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins: mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Il comptoit trois millions d'habitans. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées; des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit à sept millions de livres, richesse prodigieuse dans



un tems où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguier cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

III.  
Colomb  
forme le  
projet de  
découvrir  
l'Améri-  
que.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siècle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'aggrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoît comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gènes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entrepri-



## PHILOS. ET POLITIQUE. 11

ses maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traitèrent long-tems avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesse de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des îles & des terres qu'il découvreroit.

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils n'avoient mise entr'eux & leur patrie, commencerent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & plusieurs fois on proposa de jeter Colomb dans des flots, & de retourner en Espagne. L'amiral dissimula le plus qu'il lui fut possible; mais quand il vit le mécon-



tentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fond avec la sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

IV.  
Arrivée  
de Colomb  
dans le  
nouveau  
monde.

Ce fut au mois d'Octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent, après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoit des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrèrent la même



me douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient sui-



vi fans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

V. L'isle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatrevingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouve partagée entre cinq nations fort nombreuses, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entièrement nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclaircissent lente-

Usages des  
habitans de  
l'isle d'Hay-  
ti, connue  
depuis sous  
le nom  
d'isle Es-  
pagnole.



ment & difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hazards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On fait peu de chose sur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaisant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nom-



bre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privilèges, quelques distinctions; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe prouve sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des flèches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols étoient des cuirasses impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.



Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arroyoit une espece de noblesse; mais on fait peu qu'elles étoient les prérogatives de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des forciers, enfans ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; & les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit un petit fort avec le secours des insulaires, qui travailloient gaiement à forger



leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allèrent au-devant de lui, & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires, qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagèrent tout, lui fit voir au loin, dans le tems & l'espace, une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'asseoir, comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens soldats, trois cens ouvriers,



des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclaircissemens qu'il se fit donner; & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

Pendant ce tems, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat; & le petit nombre de cultivateurs envoyés pour les renouveler dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer, se refuserent à une occupation qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en gentilhomme; & le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vi-

VI.  
Cruautés  
exercées sur  
les Indiens  
de l'île Es-  
pagnole.



vre noblement. Les insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulèvement revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditionnelles de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec deux cens fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes, dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit surtout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples, pour croire que l'homme & le



cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible resistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils espéroient que la chasse & des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin; tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasser les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduisit dans les lieux qu'on croyoit inaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Espagnols qui firent vœu de massacrer tous les jours douze



Indiens , en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'isle avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne, pour instruire la cour de ces barbaries que le caractère de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence, la méfintelligence, l'esprit de haine & de rébellion, divisèrent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son rere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin, divisoient ces avides vainqueurs. L'autorité



n'étoit plus écoutée; & les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours temoins de ces scènes sanglantes & odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il feroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissent avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit soupçonné prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à se détruire, auroient-ils succombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le tems qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparaître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par tout ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui



en étoient revenus; les maladies cruelles & honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit; la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire; toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs; de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs, eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entreront dans la masse des premières populations que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.



Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissemens qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens; une mauvaise idée gâte tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bien-séances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un



contraste perpétuel de ce qui élève & de ce qui flettrit l'ame des conquérans. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministère d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on



dût à sa mémoire; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Americ Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplièrent après la chute de Colomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les indulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades selon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs caciques. En 1560, Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les conquérans, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les usages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce système extravagant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque,



sur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entière fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Arragonois, obtint un district selon son grade, son crédit ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha, furent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs & leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis, dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquième partie.

Les trésors qui venoient de Saint-Dominique, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces possessions, qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agens qui avoient à faire leur fortune, en augmentant celle de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent, & dans



les isles voisines, d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever à force de coups, ceux qui succomboient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes, qu'à la dérobee. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. Leur race n'est plus.

Avant que ces scènes d'horreur eussent entièrement dévasté les premiers établissemens des Espagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquez, fondateur de ce dernier, voulut que sa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choisit François Hernandez de Cordoue pour cette destination glorieuse. Il lui donna trois



vaisseaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des esclaves, ou de faire la traite de l'or selon les circonstances. Ce voyage qui est de 1517, ne produisit pas d'autre événement que la connoissance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année suivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit sa commission avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, poussa sa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la descente se trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, son expédition eut un grand succès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumières suffisantes sur l'étendue, les richesses & les forces du Mexique.

VII.  
Départ de  
Cortez  
pour la con-  
quête du  
Mexique.  
Ce qui lui  
arrive à  
Tabasco.

La conquête de ce grand empire parut au-dessus de l'ame de Gryalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet Fernand Cortez, plus connu alors par les espérances qu'il donnoit, que par de grandes choses qu'il eût déjà faites. Ses partisans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à supporter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain degré, une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une présence d'esprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une



grande abondance de moyens; l'art de subjuguier les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la première vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour règle de ses jugemens, a long-tems adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jeter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur les qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célèbre, n'eût pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoient un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui suscitèrent, il mit à la voile le 10 Février 1519. Cinq cens-huit soldats, cent-neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie, composoient ses forces. Ces moyens, tous foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissemens. Tout s'exécutoit aux



dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premières expéditions, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or, & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, que non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué, voloient parmi les sauvages à la zone torride, sous un ciel le plus souvent mal-sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plusieurs de leurs femmes, qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat;  
dans



dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois, pendant des mois entiers, l'homme de la femme, ne tenoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangères à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les ca-



davres de leurs enfans & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévorait. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurèrent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célèbre de ces femmes fut appelée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hazards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguèrent. Leur général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le Castillan. Cortez de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractère de son amante; & il n'en fit pas seulement son interprète, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

VIII.  
Cortez ar-

Cet empire n'étoit fondé, dit-on, que de-



puis un peu plus d'un siècle. Pour ajouter foi à une chose si peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Espagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté, de rien examiner; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition, sur les ruines du culte de ces peuples. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser, ou la détruire comme le Brésil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire; que ces savans ne seront pas des moines ni des Espagnols; mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité: peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monumens qui pouvoient en marquer la trace.

On n'a pas des lumières plus certaines sur les fondateurs de l'empire, que sur l'époque de sa fondation. C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit d'une manière incertaine & vague, que des barbares sortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi à subjuguier successive-

rive au  
Mexique.  
Ses com-  
bats con-  
tre Tlascala.



ment des sauvages, nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne composoient que des sociétés peu nombreuses.

Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que le Mexique obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols aborderent aux côtes de l'empire. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées des différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caractères hyéroglyphiques, qui supplétoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi; les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, cherchèrent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les



écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'Univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau monde on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une manière à jamais terrible, les Dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils ont cru trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière a long tems trouvé des partisans dans les deux hémisphères; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siècles, qui le fait tourner au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencemens, ni suivre la durée.

Cette pente n'est qu'apparente, si ce sont les cieux qui, par un mouvement dont la len-



teur est proportionnée à l'immensité de leurs orbés, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le pôle; elle est réelle; si notre globe, par sa constitution physique, tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux: mais quoi qu'il en soit, par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphère droite fût oblique à son tour; que les lieux situés aujourd'hui sous l'équateur eussent été sous les pôles, & que les zones glaciales de nos jours eussent été la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement produire une foule de particulières sur sa surface; que la mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la surface de la terre, noyé ses divers habitans, & laissé par-tout des monumens visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la



mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des allarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes. L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de



tous les malheurs dont on ignore la cause ; & de simples rapports de situation entre des planètes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent. Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaïue du mouvement des astres. De-là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à-la-fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pû, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montrait aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations, le tems qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir.



Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, & à vanter les trésors & les forces de leur patrie: voilà, dit le général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses.* Il avoit alors fini ses préparatifs, & acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascala, de tout tems ennemie des Mexicains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, & proposer une alliance. On refusa l'un & l'autre pour des raisons qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vain-



cus, si la division ne s'étoit pas mise dans l'armée de leurs ennemis. Cortez se crut obligé de se retrancher, & les Tlascalteques se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siège de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascalteques. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les enlever rompoit l'armée, & ralentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire, & peut-être un excellent modele à suivre, du moins à plusieurs égards. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la justice; mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extrêmement sévères. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son



père, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces flèches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne-foi & leur franchise dans les traités publics; & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultère, l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards, épuisés par des travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, les représentations théâtrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple; & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux; mais fort peuplé, fort cultivé, & fort heureux.



Voilà les hommes que les Espagnols ne daignent pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul homme; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le sont encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur leurs jugemens, formoient leur caractère. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athènes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.



Malgré cette maniere de penser si hautaine & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.

Avec ce secours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivières, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

IX.  
Cortez se rend à Mexico.  
Mœurs, religion, gouvernement, richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leur meubles & leurs personnes; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.



Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui; d'affaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes. Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend que ses sujets avoient des connoissances, des lumieres, de la politesse, de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eut sù faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses



compagnons , en leur apprenant cette nouvelle , *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur , & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé , Aussi-tôt , accompagné de ses officiers , il marche au palais de Montezuma , & lui declare qu'il faut le suivre , ou se résoudre à périr , Ce prince , par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis , se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres ; & il met le comble à son avilissement , en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne. Au milieu de ces succès , Cortez apprend que Narvaez , envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba , vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival , il le fait prisonnier , oblige les vaincus à mettre bas les armes , puis les leur rend , en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité , & l'armée de Narvaez se range sous ses drapeaux. Il reprend la route de Mexico , où il avoit laissé deux cens hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine , qui étoit indignée de la captivité de son prince ; & le zele indiscret des Espagnols , qui dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays , renversèrent les au-



tels & massacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur superstition, mais leurs prêtres étoient des monstres, qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses ; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'absurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siècle ; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière ; & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pèlerinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient



étoient particulieres. Tous les ans ils choisissent un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un Dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple, se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue, ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son Dieu.

Il vaut mieux manger des Dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du Dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les Dieux mouroient de faim; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse



l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés: il ne falloit pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger: il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrèrent un courage extraordinaire. Ils se devoient gaie-ment à une mort certaine. Ils se jettoient nus & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une platte-forme le combat, où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, &



viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre dans la posture de supplians; ils le saisissent, & s'élancent de la platte-forme dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux Mexicains meurent, victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, & d'autres d'une vigueur pareille, faisoient désirer aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Enfin Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil monarque étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure manière de le combattre, étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une



grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défilait en silence sur une digue, lorsqu'on reconnut que ses mouvemens avoient été observés avec une dissimulation, dont des Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, & ses flancs, par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jeter une partie à l'extrémité de cette chaussée, ou même de la rompre, tous les Espagnols auroient infailliblement péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne fût pas profiter de tous ses avantages; & ils arriverent enfin sur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient, les exposoit encore à une défaite entière. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Espagnols emmenaient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les



enfans après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres, un tems qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cens Espagnols, mille Tlascalteques, la meilleure partie de son artillerie, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nus qu'ils étoient, d'approcher, & de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec les plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs



des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico favorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il feroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroit point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou



comme une juste punition de ses dérèglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux Dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout; mais les prêtres fauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoit aux dignités que par des



preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se devoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire. & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plûpart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminueoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des Espagnols, obtenus des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit située dans une île, au milieu d'un grand lac. Si l'on en croit les Espagnols, cette ville contenoit vingt mille maisons, un



peuple immense, de beaux édifices. Le palais de l'empereur, bâti de marbre & de jaspe, étoit d'une étendue prodigieuse. On y admiroit les fontaines, les bains, les ornemens & les statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des Caciques avoient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espèce. Tout ce que la nature a de rare & de brillant, étoit un objet de luxe chez un peuple riche où la nature étoit belle, & où les arts étoient imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teints de sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, & l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toutes couleurs, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfèvrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus éclatant & plus beau que ne peu-



vent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages: le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit sur ce lac trois chauffées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'industrie mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des peuples éclairés, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, situé dans un climat où le génie de l'homme n'est point éveillé par les besoins: ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fausseté de cette description pompeuse, peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie destructive, & d'une longue oppression? Mais que l'on compare les diverses relations des Espagnols, & qu'on juge de la créance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leurs succès? L'empire dont ils se rendent les maîtres, est un royaume redoutable, riche, policé. Ont-



ils à justifier leurs férociétés ? Rien n'est si vil, si corrompu, si barbare que ces peuples.

S'il étoit possible d'asseoir un jugement solide sur un peuple qui n'est plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné ; qu'ils soupçonnerent plutôt la nécessité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages ; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient aussi défectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matière ; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples sauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés, & que la crainte, cette grande roue des gouvernemens arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en soit, Cortez commença par s'assurer des caciques qui regnoient dans les villes situées sur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Espagnols ; les autres leur furent soumis. Cortez s'empara de la tête des trois chaussées qui conduisoient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il fit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie ; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec



autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent sauver leur empereur. Ce prince consentit à tenter de s'échapper, pour aller continuer la guerre dans le nord de ses états. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite, en occupant les assiégeans; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné Monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimozin avoit des trésors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes: *Et moi* lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans, quand sera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira, sans doute, que Guatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'a-



## PHILOS. ET POLITIQUE. 61

voir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

Dans les gouvernemens despotiques, la perte du prince & la prise de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les Provinces subirent sans résistance le joug du vainqueur. Il donna à cet empire le nom de Nouvelle Espagne, & quoiqu'il eût cinq cens lieues de long sur deux cens de large, ses frontieres furent encore reculées.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du sud, le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golfe de Darien. Cet aggrandissement coûta peu de tems, de sang & de dépense; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le composent sont à peine connues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart fort pauvres, qui par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à se réfugier dans des montagnes, & dans des forêts impénétrables. De tous ces sauvages, les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquites. Après avoir quelque tems combattu pour les

X.

Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limites.



plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauverent au cap de Gracias-à-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François, qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été considérable, a toujours diminué par degrés. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la Nouvelle-Espagne a pris du côté du nord, est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siècle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après sous le joug. Tout ce qu'on fait de cette immense province, c'est qu'on y a fixé quelques sauvages errans, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santafé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, au-



roit été suivie d'une bien plus utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu-près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie, est un golfe qui a près de vingt degrés de longueur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'îles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plupart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades éparées, auxquelles, suivant leur usage, ils ont donné le nom de Provinces. Leurs missionnaires ont poussé plus loin les découvertes; & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvées dans ses possessions les plus renommées.

Plusieurs causes se sont long-tems réunies pour rendre leurs travaux inutiles: à mesure qu'ils rassembloient & civilisoient quelques sauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établissemens naissans, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espa-



gnols trop éloignés des yeux du gouvernement, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif argent, les étoffes, les autres marchandises y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse de six à sept cens lieues, ce qui leur donnoit à leur terme une valeur si considérable, que la plûpart de ceux qui exploitent les mines, étoient forcés de les abandonner, dans l'impossibilité de les soutenir. Enfin, quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée, d'être un jour asservis, tomboient, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sur les travailleurs, assez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On espéra qu'il se formeroit un nouvel ordre de choses, lorsque le jésuite Ferdinand Confang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand soin, & beaucoup d'intelligence, instruisit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important de sçavoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sabloneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivières, qui par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vaisseaux



seaux fortis d'Acapulco d'entrer dans la mer Vermeille, de porter avec des frais médiocres, dans les provinces qui la bordent, des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & d'en revenir chargés de métaux. L'imagination espagnole alloit plus loin. Déjà elle voyoit subjugué tout le continent, jusqu'au nouveau Mexique, & s'élever un nouvel empire, aussi étendu, aussi riche que l'ancien, & qui lui seroit supérieur par la température & la salubrité du climat.

Ces espérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir se réaliser, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les subjuguier par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'esprit des destructeurs du nouvel hémisphère, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire usage du second qu'en

768.

Les succès n'ont pas été complets. Ils furent assez rapides dans le Mexique, & partout où la population étoit nombreuse ou rapprochée. Les contrées peu habitées subirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une nécessité de trouver les hommes pour les asservir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'espagnol se montroit, & ne reparoissoient



que lorsque le défaut de subsistance l'avoit forcé de se retirer. Aussi n'est-ce qu'après trois ans de courses, de travaux & de cruautés, qu'on est parvenu à subjuguier les Series, les Platos, les Sibupapas. Leurs voisins, les Papagos, les Nizoras, les Zopas, désespérant de défendre leur liberté, ont subi le joug sans combattre. Les troupes étoient encore occupées en 1771 à poursuivre les Apaches, la plus belliqueuse de ces nations, la plus passionnée pour l'indépendance. On désespère de la soumettre; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle-Biscaye, qui resteroit exposée à ses incursions.

Les richesses qu'on vient de trouver dans les provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Andalousie, paroissent au-dessus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des trésors immenses. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de mineral, & les pierres qu'on tire de l'autre sont presque de l'argent vierge. Si la cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; si les mines, qui ont souvent beaucoup de superficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fausses espérances, malheureux peuples sauvages nouvellement asservis, ils se-



ront ensevelis tout vivans dans les entrailles de la terre.

La nouvelle Espagne est presque entière-  
ment située dans la zone torride. L'air y est  
excessivement chaud, humide & mal-sain sur  
les côtes de la mer du Nord. Ces vices de  
climat se font infiniment moins sentir sur les  
côtes de la mer du Sud, & presque point  
dans l'intérieur du pays, où il regne une chaî-  
ne de montagnes qu'on regarde comme une  
continuation des Cordelières.

La qualité du sol suit ces variations. La par-  
tie orientale est basse, marécageuse, inondée  
dans la saison des pluies, couverte de forêts  
impénétrables, & tout-à-fait inculte. On peut  
croire que si les Espagnols la laissent dans cet  
état de désolation, c'est qu'ils ont jugé qu'une  
frontière déserte & meurtrière fourniroit une  
meilleure défense contre les flottes ennemies,  
qu'on ne pourroit l'espérer; soit des fortifica-  
tions & des troupes, dont l'entretien coûte-  
roit des frais immenses; soit des naturels du  
pays qui sont effeminés & peu attachés à la  
domination de leurs conquérans. Le terrain  
de l'occident est plus élevé, de meilleure  
qualité, couvert de champs & d'habi-  
tations. Dans la profondeur des terres  
on trouve des contrées que la nature a  
traitées libéralement; mais, comme toutes  
celles qui sont situées sous le tropique, el-



les sont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaste empire, n'est pas moins variée que son sol. Ses habitans les plus distingués, sont les Espagnols envoyés par la cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils sont obligés, comme ceux qui dans la métropole aspirent à quelques emplois ecclésiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'Inquisition dans leur famille, depuis quatre générations. Les négocians qui veulent passer au Mexique, ainsi que dans le reste de l'Amérique, sans devenir colons, sont astreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandise en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'emmeneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions absurdes, ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilège ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il est très-précieux. A eux seuls appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si ces loix étoient observées, les marchands fixés dans le Nouveau-Monde, seroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.



La prédilection du ministère pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne. Les descendants des compagnons de Cortez, les descendants de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affaiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement méprisables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisa de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques, ont énérvé tous les ressorts de leur ame: la superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministère, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affaiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les métis qui forment le troisieme ordre de citoyens, sont plus avilis encore. On fait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la



cruauté des conquérans avoit formé, pour régagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent surtout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état, d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le tems, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne sont pas en très-grand nombre dans la nouvelle Espagne. Comme les naturels du pays sont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisies & pour le service domestique des gens riches. Ces esclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent absolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en sont les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont, pour opprimer les Méxicains. Ils prennent sur ces hommes, qu'on dit libres, un ascendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion, en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux négres d'avoir aucun



commerce d'amour avec les Indiens, sous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui dans les autres établissemens font les ennemis des Européens, en font les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'est plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers historiens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Espagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe; elle fut adoptée sans examen, avec d'autant plus de complaisance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il suffit de suivre avec attention les brigands qui dévastèrent d'abord ces belles contrées, pour se convaincre qu'on n'avoit réussi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voisines, qu'en dépeuplant le centre de l'empire; & que les provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres solitudes de l'Amérique méridionale & septentrionale. C'est beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié: aujourd'hui elle ne passe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers



conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Mexique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal; on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthélemy de Las Casas.

Cet homme, si célèbre dans les annales du



nouveau monde , avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractère simple des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractère révérend des Espagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barrière insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita sa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accusa dans son Traité de la tyrannie des Espagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style ; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où respirent la beauté de son ame & la grandeur de ses sentimens, imprimerent sur ses barbares com-



patriotes, une flétrissure que le tems n'a pas effacée, n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique: elle se détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols, auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raison de 120 livres par an.

Sur ce gain, on retient le tribut imposé par le gouvernement, & cent sols pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers ou dans des calamités publiques.



Cette administration fut confiée à leurs caciques. Ils n'étoient pas les descendans de ceux qu'on avoit trouvés au tems de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens qui paroissent les plus attachés à leurs intérêts; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur district, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils servoient; à prévenir leur fuite en les gardant toujours sous leurs yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq sols tous les ans pour chaque Indien soumis à leur Jurisdiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore soumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au tems de leur mariage, à des travaux propres de leur sexe, sans autre salaire que leur nourriture.

Ces institutions, qui changeoient totalement le sort des Indiens du Mexique, irritèrent les Espagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit se plier à voir des hommes



libres dans les Américains; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employèrent successivement, ou à la fois, la ruse, les remontrances & la violence, pour faire anéantir un arrangement qui contrariait si fort leurs passions les plus vives: leurs efforts furent inutiles. Las Casas avoit fait à ses chers Indiens des protecteurs qui soutinrent son ouvrage avec zèle & avec chaleur. Les Mexicains eux-mêmes se sentant appuyés, citerent leurs oppresseurs aux tribunaux, & les tribunaux, foibles ou corrompus, à la cour. Ils poussèrent leur courage jusqu'à refuser unanimement de travailler pour ceux qui se montroient injustes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reste, donna de la solidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre prescrit par les loix, s'établit insensiblement. Il n'y eut pas de système suivi d'oppression, mais seulement beaucoup de ces vexations particulières qu'un peuple vaincu, qui a perdu son gouvernement, ne peut guère éviter de la part de ceux qui l'ont subjugué.

Ces injustices sourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immense territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en



état de faire ces acquisitions: ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des trésors qu'on avoit cachés au tems de la conquête. Le plus grand nombre tirèrent leurs ressources des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, se procurèrent par le seul profit de leurs salaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de subir un joug étranger. L'on se tromperoit grossièrement, si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitans du Mexique par ce qui a été dit de son empereur, de sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisme y avoit produit les effets funestes, qu'il produit partout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au tems de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres; soit qu'elles leur appartenissent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de



leur industrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nus. L'empereur lui-même, & les grands seigneurs ne se couvroient que d'une espece de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avoient des sandales pour chaussure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise à demi manches qui leur tomboit sur les genoux, & qui étoit ouverte sur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du commun d'élever les maisons au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de sapin, quoique la cire & l'huile fussent abondantes. La simple paille & des couvertures de coton, formoient les lits. Pour sièges, on n'avoit que de petits sacs de feuilles de palmier; mais l'usage étoit de s'asseoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. On y joignoit les herbes des champs



qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoient point de mauvaise odeur, Le cacao, délayé dans de l'eau chaude, & assaisonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boissons, mais qui ne pouvoient enivrer: les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit la permission du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins, ont-ils pu subir le joug de l'esclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achète tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples à qui la nature offre plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unit, restent tranquillement dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une rivière à traverser pour être libres; voilà ce qu'on ne concevroit jamais, si l'on ne savoit pas



combien l'habitude & la superstition dénaturèrent l'espèce humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupèdes ont rendu leur nourriture plus facile, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des fouliers, un caleçon, une chemise, un habit de laine ou de coton, une fraise & un chapeau, forment leur habillement. La considération qu'on est convenu d'attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux. Cette aisance n'est pas universelle, sans doute; elle n'est même que trop rare au voisinage des mines, des villes & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement; mais souvent on la trouve avec satisfaction dans des contrées écartées où les Espagnols ne se sont guère multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Mexicains.

Les habitans de la Province de Chiapa, se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers tems. Ils sont au-dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particulières. Leur territoire, sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions,



ductions. On les trouve peintres, musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent sur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs. Leur ville principale, se nomme Chiapa dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui forment une population de quatre mille familles, parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande rivière sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiègent. Enfin, le théâtre & la comédie sont un de leurs amusemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui eût eu assez de modération & de lumière pour relâcher les fers de leur servitude, au lieu de les resserrer.

Les occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligens, les plus aisés

Tom. III.

F

XII.  
Productions du  
Mexique:



s'adonnent aux manufactures de première nécessité, dispersées dans tout l'empire. Ils s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui est Angeles, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soiries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-tems son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; soit qu'elle la dût à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages, s'est joint celui de sa position. Tous les habitans du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire, pour aller acheter les marchandises d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appelés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au tems de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni



bœufs ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à corne dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est sèche, grossière & mauvaise, comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites, & peu après au Marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentait pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir



des mines de fer qui étoient entièrement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets, faute de bras, ou d'activité, sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'élève par leurs secours. Sa tige, qui n'a que peu de diamètre, n'est pas tout-à-fait ronde. Quoique très-souple, elle est assez dure. Son écorce est mince, fort adhérente & verte. Elle est partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de six à sept pouces. C'est de ces nœuds que sortent des feuilles assez semblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaisses, plus charnues. Elles sont d'un verd très-vif, brillantes par-dessus, & un peu pâles par-dessous. Les fleurs sont noirâtres.

Une petite gouffe longue d'environ six pouces, large de quatre lignes, ridée, mollasse, huileuse, grasse, quoique cassante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouffe est tapissé d'une poulpe rousseâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuse & balsamique,



## PHILOS. ET POLITIQUE. 85

où nagent une infinité de grains noirs, luisans, & presque imperceptibles.

La récolte de ces gouffes commence vers la fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de décembre. On les fait sécher à l'ombre. Lorsqu'elles sont séchées & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre souples, les mieux conserver, empêcher qu'elles ne séchent trop, ou qu'elles ne se brisent.

C'est à-peu-près tout ce qu'on fait de la vanille, destinée particulièrement à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inaccessibles de la nouvelle Espagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ses especes; qu'elles sont les plus précieuses; quel est le terroir qui leur convient le mieux; comment on les cultive, & de quelle maniere elles se multiplient. Tous ces secrets sont restés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne sont parvenus à se conserver cette source de richesse, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, sur la culture de la vanille, & de souffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractère de la nation conquérante, qui con-



tente des richesses acquises, accoutumée à une vie paresseuse, à une douce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est pourtant mieux connu.

L'indigotier est une espèce de plante, dont la racine grosse de trois ou quatre lignes de diamètre & longue de plus d'un pied, a une légère odeur tirant sur celle du persil. De cette racine, sort une seule tige à peu-près de sa grosseur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légèrement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrémité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées au-dessus, d'un verd foncé au-dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusques vers l'extrémité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistil qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gouffe, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop sèche. On sème sa graine, qui pour la figure



& la couleur ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfère communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir: & les coupes continuent de six en six semaines si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans; après ce terme elle dégénère. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo: car il faut se représenter les arbres comme des scyphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative, des scyphons où les vapeurs & les fucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en



équilibre. Ainsi tandis que la sève de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre, redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en sève. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux espèces d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens. On en voit dont le pied sèche, & tombe par la piquûre d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchent riches & se lèvent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec



précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*; c'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appelée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la *trempoire* afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve impregnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait furnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdrait la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparé du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces



accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu de tems en tems avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le tems à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle achevé de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne fauroient faire de beau bleu sans



indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde orientale. Il a été transplanté dans des tems modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu sous le nom de Guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La nouvelle Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été long-tems inconnue, même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, gardèrent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à sçavoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie; ses yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible de les distinguer, sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à



trois cens femelles ou davantage, est actif, mince & grêle en comparaison de la femelle; son col est plus étroit que la tête, & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête ensemble, & aplati par en bas, ses antennes sont articulées, & de chaque articulation sortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a six pattes, chacune formée de trois pièces. De l'extrémité postérieure de son corps, s'allongent deux grandes soies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois sa longueur. Il porte deux ailes plantées sur la partie supérieure du thorax, qui s'abaissent comme les ailes des mouches ordinaires, lorsqu'il marche ou qu'il repose. Ces ailes, de forme oblongue, diminuent brusquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles sont fortifiées de deux longs muscles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallèle au premier, semble interrompu vers la sommité des ailes. Le mâle est d'un rouge clair, la femelle est d'un rouge plus foncé.

L'arbrisseau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, est armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaisses & ovales. Sa fleur est large, & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc rouge, auquel la cochenille doit vraisemblablement sa couleur.



Le nopal fort communément d'une ou deux de ses feuilles qu'on a mises dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent. Il faut le renouveler souvent, parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brüte la donne, est appelée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance, les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, & d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrain aride où le nopal se plaît, & sous un ciel temperé où la cochenille est exposée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage. Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui



en contiennent chacune douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se répandent avec une célérité surprenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher sans plus se mouvoir à la partie la plus nourissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le suc avec une petite trompe, que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui font autant de générations de cet animal. La dernière ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a racclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles; ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches du nopal, pour sauver les petits insectes qui y restent. On les ferre dans les habitations, où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres.



extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manières de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrada*. La seconde est de les mettre au four où elles prennent une couleur grisâtre veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs: elles s'y brûlent souvent, aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoi la cochenille appartienne au règne animal qui est l'espèce la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des siècles entiers avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les îles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte & à la plante dont il se nourrit. Cependant, la nouvelle Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment



de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cents furons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 3300l. C'est un produit très-considérable, qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même-tems, & les productions qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

XIII.

Mines du  
Mexique.

Tel est sur nous l'empire de ces brillans & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugemens; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siècle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen  
d'é-



d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particulière. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrâsemens, les



inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planète. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies; & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands ateliers toujours échauffés, s'élèvent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines, agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matières étrangères.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent foiblement & jaunissent vite; où les arbres sont petits & tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même ne se conserve pas; où s'élèvent des exhalaisons sulfureuses & minérales;



où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solitairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrain renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abîmes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voutes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chute les hommes avarés & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le



cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangères qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fonds du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais, quand l'argent est combiné avec des substances étrangères, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau-monde.

Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le mineral déjà exploité, plus de richesses.



ses que l'Espagnol n'en a déjà tirées. Ils éleveroient leur fortune sur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au-dessous de celui de leurs oppresseurs. Aussi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de simple curiosité.

Dans les premières années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux, depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit visité & depouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans fit rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, en fit jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivières, l'avarice trouva de quoi se satisfaire ou se consoler. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par tout, & par préférence sur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient



les plus voisines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui l'on n'en exploite aucune qui ne soit à une très-grande distance de la mer du Nord, où elle feroit exposée aux incursions, peut-être aux invasions des Européens. Ce qui s'en trouve sur le golfe de Californie, paroît jouir d'une sûreté entière, jusqu'à ce que ces parages soient plus connus & plus fréquentés. Les principales sont dans le Zacatecas, la nouvelle Biscaye & le Mexico, trois provinces situées dans l'intérieur de l'empire, où il est impossible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivières navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujéti, se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrain qu'il en veut; mais il est obligé de donner une piastra ou 5 livres 5 sols par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete, passe au domaine, qui, après avoir eu long-tems la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du Roi.



Il tire 420 livres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux: on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines, sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guère se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'état s'étoit long-tems refusé à cette différence d'imposition: mais il a été forcé d'y consentir, parce que les mines d'or plus casuelles que celles d'argent, étoient entierement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur; ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procu-



rent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible; & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à se contenter de deux réaux ou de vingt-fix sols par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ 65 millions de livres; la sixieme partie à-peu-près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible, dans les colonies étrangères, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au payement des impositions qui sont considérables.

XIV.  
Impositions  
établies au  
Mexique.

Tous les Indiens mâles payent, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 sols, dont les huit neuviemes doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis, qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, sont asservis au même droit. On en



exempte les esclaves négres, pour lesquels on a donné au roi 280 livres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou s'échangent, & que l'on paye autant de fois qu'elles se vendent ou s'échangent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu-à-peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II, après le désastre de sa flotte, si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dût exister qu'un tems, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même stabilité.



C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit distribué en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée 2 livres 6 sols, par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de 10,500 livres, la payoient 5 livres 5 sols; elle coûtoit 10 livres 10 sols à ceux qui possédoient plus de 58,600 livres; & 52 livres 10 sols au viceroy, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique seul rendoit alors environ 2,600,000 liv. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoiblissoit, puisque le ministère a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à quarante sols. Le gouvernement n'oblige personne à la prendre; mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez éclairé, ou assez hardi, pour s'élever au-dessus de cette tyrannie.

Un genre d'oppression qui n'a pas été porté si patiemment, c'est l'impôt qu'on a mis dans



les derniers tems sur le sel & sur le tabac. Les peuples, qui souffroient leurs anciens maux sans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre contrarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils se sont soulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti jusqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les esprits sont toujours dans une fermentation que la métropole appaisera difficilement sans quelques sacrifices. Un des plus agréables à ses colonies seroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Espagne exige de ses colonies, elle y leve dans des tems fâcheux, sous le nom d'emprunt, des sommes considérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du tems de Philippe II, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a été plus souvent répétée sous Philippe V, que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution, qui a porté sur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs; parce que les Européens,



les créoles, les métis, les mulâtres, les Indiens, sur-tout, y jouissoient d'une plus grande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiscales, & l'est tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dîme de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui sont payées à un prix extravagant. Ses terres sont immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul évêque d'Angeles, a 1,260,000 livres de rente. Ces richesses scandaleuses ont tellement multiplié les ecclésiastiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquième de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la colonie. La plupart sont des aventuriers arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devrait être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix & sur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, sont de si grands objets, qu'on ne peut revenir de sa surprise, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ 6,300,000 livres,



Le reste, c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout, aux corregidors, qui ont l'administration des provinces; aux commandans des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'Audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singulièrement.

Mexico, qui put quelque tems douter si les Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théâtre. Cortez ne tarda pas à la rebâtir. On l'a depuis augmentée & embellie.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses, mais sans commodités ni décoration. Aucun des édifices publics qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons tems gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu,



& sont assez régulières; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les parties du monde dans d'innombrables églises, sans qu'il y en ait aucune qui élève l'âme à des idées sublimes, ou qui remplisse le cœur de sentimens agréables.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y supporte toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions fussent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hiver: *Autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties. Celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse, tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poisson. La circonférence de tout ce lac, qui est inégal dans son étendue, est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable, les fait sortir d'une grande & haute montagne située au sud-ouest de Mexi-



## PHILOS. ET POLITIQUE. III

co, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes situées sur les bords du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues construites avec une dépense & des travaux incroyables, ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrens qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont aussi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtimens, quoique élevés avec soin & sur pilotis, font, après quelques années, enfoncés de quatre, de cinq & de six pieds dans un terrain qui n'est pas assez stable pour les soutenir.

Ces inconvéniens inspirèrent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enflure gigantesque assurent qu'en 1604, quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés à creuser ce canal. Pour trouver les fonds nécessaires, on exigea le centième du prix des maisons, des terres, des marchandises: impôt inconnu dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, les intérêts particuliers firent échouer cette noble & sage entreprise.

Le Viceroy Ladeyrera pensa en 1635 qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispen-



sable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice, qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté, qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse, qui redoutoit les soins: toutes les passions se réunirent pour traverser une idée, qui en elle-même étoit susceptible d'objections raisonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux; soit que l'art ait été mal employé; soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux; & la crainte des débordemens a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cents mille âmes: aujourd'hui elle n'est que de cinquante mille. Elle est formée par des Espagnols, des métis, des Indiens, des négres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richesses s'étoient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs est de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On fit servir ces brillans métaux, ainsi que les perles & les pierres précieuses, à l'ornement



ment des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortège réservé, parmi nous, à la majesté du trône. Les hommes ajoutaient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit des millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Les trésors, & le faste qui en est la suite, ont dû nécessairement diminuer à Mexico, à mesure que ceux qui les possédoient ont été chercher un asyle à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus



grands propriétaires des terres & des plus riches négocians, a toujours fixé dans ses mains la plupart des grandes affaires de l'empire.

XV.  
Liaisons du  
Mexique avec  
le reste  
de l'Amérique,  
avec  
les Indes Orientales,  
avec l'Europe.

Celles qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique, sont très-bornées. Par la mer du Nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des négres par la voie de là Havane & de Carthagene: il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du Sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers tems, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus d'un million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la supprima totalement en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandises des Indes orientales qu'elle introduisoit. Les négocians de Lima se plaignirent long-tems & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des restrictions qui prouvent



que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtimens expédiés de Callao, & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonfonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocon, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent, en contrebande, des marchandises arrivées des Philippines; ces isles si célèbres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroïssoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde,



pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à 3, 150, 000 livres le commerce, que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux Jésuites, dont les occupations & les entreprises paroissent exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'île de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers tems la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié; & cette branche de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles & de rochers qui ralentissoient sa marche, il fait route à l'Est vers le Nord,



pour trouver à la hauteur de trente degré de latitude les vents d'Ouest, qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé, est six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordelières font régner un printems éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai; mais durant le reste de l'année, les coups de vent d'Ouest, les tourbillons violens, les pluies excessives, les chaleurs étouffantes, les calmes absolus; tous ces obstacles qui se réunissent, ou qui se succèdent, rendent la mer fâcheuse, dangereuse même. Dans toute cette étendue de côtes qui est de plus de six cents lieues, on ne voit pas une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pê-



che. Les ports même qu'on y trouve répandus, sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices du premier corsaire qui voudra tourner son avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite île forme la séparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pièces de canon, & une garnison de soixante hommes, le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme ce port, est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. On y respire un air embrasé, lourd & mal-sain, où personne ne peut s'accoutumer que des nègres nés sous un climat à-peu-près semblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & malheureuse population, est grossie à l'arrivée des galions du Mexique qui viennent échanger des bijoux d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mouffelines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfèvrerie de l'Asie. Après un séjour d'environ trois mois, le vaisseau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie destinées à recruter



la garnison de Manille. Une partie des richesses dont il est chargé, s'arrête dans la colonie, le reste se distribue aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils pussent se rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, est sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des îles connues d'abord sous le nom d'îles des Larrons, & depuis sous celui d'îles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviserent dans la suite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établissement fixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrémité de la mer du Sud, près de quatre cents lieues à l'Orient des Philippines. Leur position dans la Zone Torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serain, & le terrain fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nus, ne vivoient que de fruits, de racines & de poisson. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'îles, les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis



l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cents personnes, a été concentré dans l'isle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnison de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre est destinée à fournir des rafraîchissemens au galion. Cette dernière est si mauvaise, que le vaisseau n'y séjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court espace il est souvent exposé aux plus grands dangers. Il est bien extraordinaire que l'Espagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien singulier qu'on n'en ait point trouvé dans un si grand nombre d'isles. La Californie présente un asyle plus assuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride: elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espa-



ce, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès; le terrain nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya, dont les productions font la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'inde; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage, qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison de la pêche, y attirent les habitans de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractère. Ce sont des enfans, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve



que la vie policée de la société, renverse ou change entièrement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoissoient aucune espèce de vêtement, mais les femmes cachotent leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le tems de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits au soulèvement. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouèrent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance, qui



explique ce revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Espagne fatiguée de ses pertes & de ses dépenses, avoit entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les Jésuites demandèrent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé, d'après des nations exactes de la nature du sol, du caractère des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol, ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & l'inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulières à leur corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, & jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement.



En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrain & la disette d'eau. Cette république augmentera, à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le Nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, devoit se faire la jonction des missions de la péninsule avec celles du continent. Elles ne sont séparées que par le fleuve Colorado.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossières. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffissent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut



infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis sa confiance; & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Ils seront heureux tant qu'on ne connoitra pas de mines sur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait présumer, elles ne seront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de soin & d'intelligence sera renversé. Ce peuple disparaîtra comme tant d'autres, de la surface de la terre. L'or que le gouvernement d'Espagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que sa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ses missionnaires. Il faut plutôt les encourager à pousser plus loin leurs entreprises utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du passage que les Anglois cherchent



depuis si long-tems par le Nord - Ouest à la mer Pacifique. On a cru aussi que ces remparts pourroient être une barriere contre les Russes, qui, en 1741, ont pénétré jusqu'à douze degrés du cap Mendocino, la position la plus septentrionale qu'on ait reconnue de Californie. Mais si l'on eût observé que cette navigation ne pouvoit être entreprise que des mers de Kamschatka, on auroit senti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armemens de simple curiosité, & hors d'état de causer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroïssoit aussi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solennellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philip-



pires au Mexique. Le cap San-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734 que le galion y arriva pour la première fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspects à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix sévères & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit



y retenir les trésors du nouveau-monde, auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruinerait l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit, feroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les colons feroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de première nécessité. Ils feroient



roient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes orientales; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du Nord & commencer par celle que forment les productions du Guatemala.

La province de Guatemala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne, fut conquise en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines,



qui procurent aux villages situés sur la pente une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de soufre, qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guâdalaxara, la firent choisir pour être le siège d'une Audience, qui étend sa juridiction sur trois cens lieues au Sud, cent au Nord, soixante à l'Est, & douze à l'Ouest vers la mer du Sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formèrent de bonne-heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau-monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air y est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance



& d'une délicatesse extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivières, les lacs, la mer, offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœufs s'y font tellement multipliés, qu'il faut faire tuer tous ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pourtant pas ce qui rend le Guatemala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie, que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques nègres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérans. Les travaux de ces esclaves en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cents surrons, qui se vendent l'un dans l'autre à cadix 1680 l. Cette riche production est portée à dos de mulet, avec quelques autres objets peu importans, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guatemala, dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours, pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur quelques bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaison en retour est grosse



de quelques cuirs, quelque casse, quelque fause-pareille, qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long sur soixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager : elles tomberent dans un oubli entier, après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert : c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y sont fondus en or, & l'or est devenu à rien.

Guatimala fournit presque toute la valeur des 6, 000, 000 livres, que forment ses productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richesses vont se réunir est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent de deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expedition, resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient



des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, nègres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siècles; & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & si elles le vouloient, avec des otages, qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruisseau, ni rivière, l'eau est par-tout si près de la terre, & les coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cet espace immense a fait autrefois partie de la mer. Lorsque les Espagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture; & n'y trouverent point de métaux. Elle fut méprisée. On s'aperçut dans la suite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint



l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il ressembleroit assez à l'aube-épine. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque tems après que le bois a été abbatu. Il n'y a que ce cœur de l'arbre, qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Elle recevoit tous les ans plusieurs vaisseaux, dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant, jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des corsaires qui fortoient tous les jours de cette île devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente,



il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la rivière de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se rallentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva,



la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se refugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur fort & leurs subsistances; & ils se bernoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissaient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à très-bas prix, mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines; soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, soit aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de



déclamations, est devenu licite en 1763. On a assuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Mais il est possible de rendre cette concession à-peu-près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au Nord de ces montagnes est la baie de Campeche, dont le terrain sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à-peu-près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés; l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir la consommation de l'Europe entière. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la co-



lonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce qui est réduite depuis long-tems à si peu de chose, que Cam pêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas est porté sur de petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, est placée sur une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison pluvieuse, peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr ; & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel, qu'un soleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-sain. Des sables arides la bornent au Nord, & des marais infects à l'Ouest. Ses rues sont droites, mais ses maisons bâties de bois. On n'y voit point de noblesse, & les négocians eux-



mêmes préfèrent le séjour d'Angeles. Le petit nombre d'Espagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu si triste & si dangereux, vivent dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de distance en distance, & deux bastions qui donnent sur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes & mal-entendus, sont dans un désordre inexprimable; aussi ne compte-t-on pour la défense de la place, que sur la forteresse de Saint-Jean-d'Illua, bâtie sur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer qu'un navire. Les approches même en sont rendues si dangereuses par plusieurs petites îles, que les Espagnols nomment *Cayos*, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau presque imperceptibles. Ces obstacles qu'on croyoit ne pouvoir être surmontés qu'avec des connoissances locales acquises par une expérience de plusieurs années, ayant été vaincus par des corsaires audacieux qui surprirent la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la sûreté commune.



C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui soit dans le golfe, qu'arrive la flotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises de l'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze ou vingt bâtimens marchands, escortée par deux vaisseaux de guerre ou par un plus grand nombre, si la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries, en composent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du Nord en pleine mer, surtout aux attérages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissemens à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où la cargaison est portée à Xalapa. Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, commodément bâtie, se tient une foire, que les loix bornent à six semaines, mais qui quelquefois est prolongée, à la prière des négocians du



pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux avec les marchandises, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en résulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autrefois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau-monde fut pillée par des corsaires, en 1683, il attend l'arrivée des vaisseaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en est éloigné que de trente-cinq lieues.

Lorsque les affaires sont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importants que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaisseaux de registre, expédiés pour différens ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

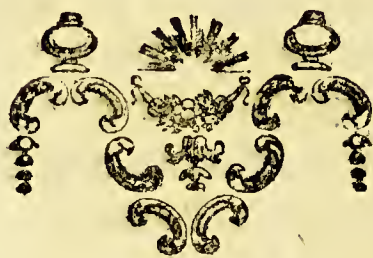
Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, le cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mi-



nes de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Estramadoure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du prix des marchandises, vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espagne fait construire à la Havane, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre suivant.

*Fin du sixieme Livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

### LIVRE SEPTIEME.

---

*Conquête du Pérou par les Espagnols. Change-  
mens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a  
changé de domination.*

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu solidement  
établi dans l'isle de Saint-Domingue, qu'il  
avoit continué ses découvertes. Dans un de ses  
voyages il reconnut l'Orénoque, & dans l'an-  
tre la baie de Honduras. Il vit clairement que  
ce qu'il trouvoit étoit un continent; & son gé-  
nie lui fit plus que soupçonner, qu'au-delà de  
ce continent, il y avoit un autre Océan qui  
devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit  
possible que ces deux mers eussent entr'elles

XVI.  
Expédi-  
tions qui  
précède-  
rent la dé-  
couverte  
du Pérou.



une communication, & il s'occupa du soin de la chercher. Pour parvenir à la trouver il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles: & contre l'usage des navigateurs de son siècle, qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec justice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'isthme de Darien fixa particulièrement son attention. Il prenoit les rivières qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du Sud & du Nord de l'Amérique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême, il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays, qui paroissoient assez disposés à souffrir cet établissement. On fut forcé de se rembarquer, & de s'éloigner avec des vaisseaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumières qu'on avoit acquises ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuesa, suivirent.



suivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers, qui ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes pour l'aggrandissement de son vain orgueil, plutôt que de sa domination, ne songeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaisons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces tems barbares. Le raisonnement même qui auroit pu mener à la connoissance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux esprits une impulsion suffisante. Il n'y avoit que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hasardeuses que l'étoient celles de ce siècle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hemispheres, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Dans la foule de scélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruisoient ces mal-



heureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que découvert, il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempéramment robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques sentimens. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols, que cet attrait seul y avoit fixés, il se mit à leur tête, avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva sur la côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire: c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt; en sorte que l'inspection seule de leurs mains, indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.



On n'a rien dit, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer le renversement de la raison humaine. Si les femmes avoient seules été obligées de s'abattre un doigt, lorsqu'elles perdoient leurs maris, il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit se donner pour vierge à un second époux, qui n'auroit aucune connoissance de son premier engagement, ce qui est facile chez des peuples errans. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impuissance de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, on les massacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réussit à disperser les habitans du Darien, à les soumet-



tre ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose*, dit-il aux deux Espagnols, *& que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples*, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contents. Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues, Balboa, avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaste carrière à l'inquiétude & à l'avarice des Castillans. L'Océan, qui baignoit ses murs, conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du nouveau-monde, mais d'une manière vague. Ce qu'on publoit des forces de cet immense empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors; & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, entreprendre de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estrama-



doure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le nouveau-monde. Son avarice & son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais surtout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement



enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consumma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés; jurant tous trois par le sang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices, ne fut pas heureuse; continuellement traversée par la famine, par les maladies, par la méfintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens; on se vit réduit à revenir sur ses pas sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526,



les débris d'un armement, qui, deux ans auparavant, avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils pensèrent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient sortir de la dépendance du gouverneur de Panama, qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt sous main. La cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand effor. Ils expédièrent, en 1530, trois vaisseaux, sur lesquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq soldats; trente-sept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces, qui furent successivement grossies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui, après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez sur les frontières du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu & policé depuis quatre siècles, si l'on en croit les Espagnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, & par sa femme Mama-Ocello-Huaco. On a soupçonné que ces deux personnages pouvoient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture,

XVII.  
Etat du Pérou lorsqu'il fut découvert.



L'on a dit : que les Péruviens divisoient comme nous l'année en trois cents soixante jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe: or, on fait qu'il y a des traits, soit difformes, soit réguliers, qui se conservent dans certaines races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendrait par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire du Pérou. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit, quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas su lire? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos



méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'est sur un terrain montueux que Manco établit d'abord sa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus disposés à recevoir la lumière, & qui avoient même un commencement de civilisation. Il n'est pas sans vraisemblance que la société se forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreusement. C'est le besoin que les hommes ont les uns des autres, qui les dispose le plus à se réunir; & cette dépendance se fait sentir plutôt sur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux législateurs se déclarèrent enfans du soleil. Ils pensèrent sans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, élèveroit leur courage, leur inspireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de soumission aux loix. Cette fiction étoit-elle plus absurde que celles qui ont été si avidement reçues par des nations célèbres qui sont encore nos guides & nos modèles?



Avec le secours de cette illusion, l'empire des Incas avoit prospéré sous onze souverains, tous prudens, humains & justes, lorsque l'empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en assurer la possession, il épousa l'unique héritière du roi détroné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune prince, après la mort de son pere, demanda l'héritage de sa mere. Huascar, son aîné, refusa de l'en mettre en possession. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait prisonnier & enfermé dans Cusco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles qui, pour la première fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entièrement calmés, lorsque les Espagnols débarquerent dans l'empire. Les peuples qui vouloient appaiser le soleil, qu'ils croyoient irrité contr'eux, comblèrent ces étrangers de présents, leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un respect qui tenoit de l'adoration. Dans la confusion où étoit encore tout l'état, personne ne songea à s'opposer à la marche de Pizarre, qui arriva sans le moindre obstacle à la maison royale de Caxomalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases



d'argent & d'or. L'accueil que fit la cour à son frere Fernand, répondit à ces avances. On lui prodigua les caresses, les trésors & les distinctions. Cependant l'empereur ne dissimula pas qu'il desiroit que les Espagnols fortifissent de ses provinces; & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie fut tournée vers la porte où l'empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais, occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent de Valverdé, le crucifix d'une main, son breviaire dans l'autre, pénétre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait, par la voix de son interprete, un long discours, dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, &



lui propose de se soumettre au Roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit: Je veux bien être l'ami du Roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre; & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, & jettant le bréviaire: *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela*. Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces: *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu*.

Les Espagnols, qui, vraisemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette soif du sang, que leur inspiroit la vue de l'or & des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la



mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque prisonnier, & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes de la race des incas, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabalipa, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur empereur & les Espagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne songea qu'à se débarrasser de son prisonnier. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la suite du général Espagnol, un Indien qui avoit embrassé la foi chrétienne. Son nom étoit Philipillo, & sa fonction celle d'interprete. On se servit de



lui pour accuser l'empereur d'avoir voulu soulever ses sujets contre les tyrans. Sur cette déposition seule, Atabalipa fut condamné à mort: on osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus de trésors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entière, avant la découverte du nouveau-monde. Ils furent la proie de deux cens Espagnols, qui, possesseurs de richesses immenses, en cherchoient encore, par une suite de cette soif de l'or, qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrémité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & par-tout on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples poussés au désespoir, prirent les armes. Ils assiégèrent à la fois Cusco & Lima: mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que six cens de leurs ennemis, qui recevant sans cesse de nouveaux secours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de tems les Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbalétriers, & la



cavalerie. Il fallut que les Peruviens subissent le joug, tel qu'il plut aux tyrans de l'imposer.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer & à repasser perpétuellement des torrens & des rivières, dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuses, les plus aguerries. Comment donc est-il arrivé, qu'un peuple entier n'ait pas osé même disputer un terrain dont la nature lui étoit si connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la première idée ?

C'est que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste pas à la foudre. Ainsi sans le secours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Espagnols comme les vengeurs des dieux, le Pérou devoit être asservi, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses fers.

L'empire qui recevoit le joug Espagnol



avoit été gouverné durant quatre siècles, ou peut-être davantage, par une race de conquérans, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur, auquel nul autre peut-être ne pourroit être comparé, si Confucius n'avoit eu sur lui l'avantage de ne pas employer la superstition, pour faire recevoir & observer la morale & les loix.

Manco Capac, qui rassembla les sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit fils du soleil; envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il persuada un grand nombre de sauvages qui le suivirent, & il fonda la ville de Cusco.

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à lisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le soleil; il lui bâtit des temples, il abolit les sacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses descendans furent les seuls prêtres de sa nation.

A une religion pleine d'humanité, se joignoient des loix paternelles. Une institution très-



très - sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettrait une faute, seroit légèrement puni ; mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs.

La polygamie étoit défendue ; l'adultère étoit puni dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public ; mais à la charge de préserver du dégât des oiseaux les terres enssemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par



les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul, tomboient sur toute la decurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire, tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté; & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.



Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poèmes composés par la famille des incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poème utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premières donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modèles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures; & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au ministre de l'inca.

Toutes les loix étoient sévères; mais cette



févérité n'avoit eu que de bons effets. Les péruviens ne connoissoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient censées leur venir par le soleil qui éclairoit leurs actions. Ainsi la violation d'une loi étoit un sacrilège. Ils alloient révéler leurs fautes les plus secrètes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit, & on le continuoit au son des instrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres, & à la consécration de ces magnifiques temples, lambrissés d'or & couverts d'argent.



A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie: leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'élèveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même: le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le système de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de tou



tes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir languï quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fragile.

C'est, vraisemblablement, parce que les incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils durent chercher à les multiplier. Ils étoient fécondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain: mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les



Péruviens ne s'éleverent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncières, commercables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hyéroglyphes, qui chez toutes les nations ont été la première écriture; & leurs *quippos*, qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hyéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres, dont la volonté faisoit toutes les loix passagères, qui suppléent aux mœurs; un tel peuple n'avoit guère besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince



toujours juste & infailible, & les magistrats intégres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes, quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage; quand, non-seulement le monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millenaire, pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, les loix les plus sages, sans aucun caractère de précision & de stabilité, s'y doivent altérer insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent: ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoit. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le sou-



verain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque tems jeter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du nouveau-monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'Univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroit vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.



Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérans du Pérou publièrent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangères? Les premiers témoignages, qui même se contrariaient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions?

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées, n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns sur les autres, & revêtus d'une argile rougeâtre.



Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Auroit-il été conquis en si peu de tems, s'il eût eu de si grands moyens de défense? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable, après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoissoit pas l'usage des poulies ne pouvoit guère élever ses bâtimens plus haut. On n'a pas moins exagéré la grandeur des pierres employées à la construction de ces forteresses. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en est trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit transporter ces masses, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes pouffoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'est pas plus avancée dans les mécaniques, ne sauroit faire de très-grandes choses.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réservoirs, ces aqueducs, dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un, ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées aussi souvent qu'il se pouvoit sur le penchant des collines, pour rassembler les eaux des pluies ou des sources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.



Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entièrement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connu cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presque impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.



Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des registres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverses, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'histoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit consacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonstances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entière en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun sens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à consacrer quelque événement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfèvres de l'Europe n'auroient pas égalé le



travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grèce seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la science du dessin. Les vases échappés au ravage du tems, pourront bien servir de preuve de l'industrie des Indiens, à suppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-tems conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger : elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagène assiégé par les Anglois; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guère avancés dans les sciences un peu compliquées; les mots même leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphysiques. La plupart des sciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par



la nature que dans la suite des siècles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils possédoient même le secret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que quoiqu'ils connussent le fer, ils ne s'étoient pas élevés jusqu'à forger ce métal, qui est l'ame des arts. Ils ne s'aviserent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matière étoit sous leur main. Cependant ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrens qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre sans ciment. Malheureusement ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne furent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles



que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage ; ils ne prenoient du jour que par la porte, & ils n'avoient que des pièces détachées sans communication.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouverent au pays des incas, il fallut que l'empire se soumit à son vainqueur. Encore un moment de résistance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

xviii. La premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama qu'Almagro, son associé principal, étoit accouru avec de nouveaux aventuriers, pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice, que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haine s'emparèrent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées ; & bientôt par un accommodement forcé, deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement



fement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité & une liberté sans frein, doivent avoir les mêmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple, qui de son côté ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible, pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifestèrent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentît de la répugnance, comme il le disoit, à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernand du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu sur les bords de l'Apurimac le 6 Avril 1538, & fait prisonnier. Le vainqueur, qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dispersés par la



mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence très-réfléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la cour de Madrid, paroïssoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprochèrent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de Juin 1541. les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets ou sur la justesse de leurs mesures & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son



sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & les places, est regardé comme ennemi, & tombé sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place, remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement pros crit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaut. Dans la confusion où



une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent les loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire, achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avoit perdu son guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarés, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empressèrent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne



fit pas languir leur impatience: il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chapas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-tems balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés: *C'est moi qui ai tué Pizarre*. Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaut.

Pendant que ces scènes d'horreurs se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'Audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. On établit pour Lima un tribunal suprême, qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité suffisante pour arrêter le mal & faire le bien. Blasco Nunnez Vela qui le présidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ses subalternes: il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles, par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes



braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succède à cette calamité passagère, est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les âmes ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marquée la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leurs profusions & leurs débauches, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé



par le sang, l'adultère & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hazards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paye, le peuple avide de la nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort; ces matières & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit suivi que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du sein du désordre même, con-



vertir en un mot des monstres en hommes.

Un si grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractère flexible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où on se trouvoit, il commença à remplir sa mission, sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens sages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés, ne passeroient pas à leurs descendans, & qui faisoient décheoir de leurs possessions, ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres, devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur



tribut étoit réglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval, du droit d'en prendre cinq. On déchargea les caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortège. D'autres établissemens tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection de loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en réparoient pas entièrement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instrumens & des victimes de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement, ils passèrent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relegué dans une île déserte, jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expé-



dition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones, & l'avoit occupé assez long-tems, pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendarts du vice-roi les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, apla-  
nissoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès long-tems variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette exécrationnable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient



qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchaient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques. Les Magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instrumens de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changerent ces dispositions. Ceux même dont les intérêts étoient plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes, se déclarerent d'abord pour



un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts, sortirent de leurs asyles, pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco, dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ses lieutenants le voyant abandonné dès la première charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en romain. Ce foible chef de parti aimoit mieux se rendre, & porter sa tête sur un échafaut. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Le gouvernement fut assez modéré pour ne pas continuer les proscriptions; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'apaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête.



A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi François de Toledé le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendants des Incas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau-monde, que Philippe II crut devoir le désavouer; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue, que personne n'ajouta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulèvement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui se disoit du sang des Incas, fut proclamé Roi en 1742. Ses compatriotes, qui se flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangèrent en foule sous ses étendarts. Ils furent battus & dispersés, après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit



employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens contre les Espagnols.

XIX.  
Organisa-  
tion phy-  
sique du Pé-  
rou.

L'empire du Pérou, lorsqu'il fut subjugué, s'étendoit sur la mer du Sud, depuis la rivière des Emeraudes jusqu'au Chili, & du côté de la terre jusqu'au Popayan, selon quelques géographes. Il renfermoit dans son sein cette fameuse chaîne de montagnes, qui sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales de l'Amérique avec les septentrionales. Son terrain, qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

Les principales Cordelières forment la première: les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi anciennes que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neiges, on voit encore sortir des tourbillons de fumée & de flamme. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangai. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique; mais les



pierres-ponces, les matieres calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrâsement : leur élévation est prodigieuse.

Cayambour, situé sous l'équateur même, Antifona qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Teneriffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François firent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inaccessible les sommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère, en descendant jusqu'à cent ou cent-cinquante toises au-dessous, que des rochers nus ou des sables arides : plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers, diverses especes de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plan-



tes radiées & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagère, mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrain est communément couvert d'une sorte de *gramen* délié, qui s'élève jusqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette espèce de foin, est le caractère propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrain assez élevé, pour que le bois n'y croisse plus, ou que la pluie ne tombe guère autrement que sous la forme de neige, quoiqu'elle se fonde presque aussi-tôt. Enfin en descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En descendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins considérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur sommet est communément froid, stérile, rempli de mines. Les valons qui les séparent sont couverts de nombreux troupeaux, & semblent offrir à la culture les moissons les plus abondantes. On n'y éprouve guère que deux mois d'hiver; & dans les plus grandes chaleurs, il suffit de passer du soleil à l'ombre, pour se sentir sous une zone tempérée. Cette alternative rapide de sensation



sensation, n'est pourtant pas invariable dans un climat, qui par la seule disposition du terrain, change souvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il soit, on le trouve toujours sain. Il n'y a point de maladie particulière à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturalisent guère. Cependant un vaisseau d'Europe y apporta en 1719, une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Espagnols & de métis, & à plus de deux cens mille Indiens. Un présent plus funeste encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'est la petite vérole. Elle s'y manifesta pour la première fois en 1588, & n'a cessé depuis, d'y faire par intervalles, des ravages inexprimables.

On n'est pas moins exposé à cet horrible fléau sur les côtes connues sous le nom de vallées. Leur température n'est pas la même que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle est fort agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossières ne s'élèvent régulièrement que vers



le midi, mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que les rayons du soleil, qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légerement.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la Zone Torride, il est certain que ces vallées couvertes de monceaux de sable, sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côte est moins sablonneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeler féconds, que dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de



se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture est une simple natte, posée horizontalement, avec un doigt de cendre au-dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitans qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement, la première fois qu'ils voient hors de leurs pays un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomène bien plus dangereux & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre, si rares ailleurs, que des générations entières passent sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, comme une suite d'époque d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il est peu d'endroits sur cette longue côte, qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.



Ce phénomène, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie, qui tombe d'un nuage diffus & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancemens. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écrâser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs, se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les autres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général, par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne, un asyle contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les té-



nebres subites d'une nuit inattendue : tout se réunit pour aggrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant une terre si peu stable sur ses fondemens, étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui sembloit ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il s'étoit formé un empire florissant. On ne sauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine, ne supposent-ils pas une population immense, pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer au Sud, brigands sans naissance, sans éducation, & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nouvelle - Espagne. La



métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

XX.

A quel état  
les Espa-  
gnols ont  
réduit les  
Péruviens.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du tems des Incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissans, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuel-



le une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves, mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le



fisc; il s'argeoit tout le travail. La tyrannie fut poussée si loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au service de ceux auxquels on les accorderoit, & leur condition est aussi misérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppression méthodique & légale qui porte sur toute la nation; il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des sacrifices d'argent, ne puisse les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer 26 liv. 5 sols de capitation, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou: les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un autre de son privilege; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette lége-



re punition, pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations imposées à la communauté: cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimier de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées: le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tot que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Les chefs de famille ont seuls le secret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les corrégidors, enfin, se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un cacique du pays chargé de suivre leurs af-



faïres, elle s'est trompée. Le protesteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 sols, & le cacique, 6 sols & demi, dans sa juridiction particulière; & voilà toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix; elle en a moins encore. Les curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler sans les payer; ils les accablent de coups pour les sujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux instructions, il en est puni sur le champ; & les coups de bâton sont la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présents. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'église, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions; & ils ont toujours quelques inventions pieuses qui leur donnent occasion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines sont de véritables exécutions militaires. C'est un brigandage autorisé, presque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le christianisme odieux aux Indiens. Ces peuples vont



à l'Eglise comme à la corvée, en detestant les barbares étrangers qui entassent les jougs & les fardeaux sur leurs corps & sur leurs ames.

Ils ont généralement conservé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils sont sous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours solennels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du soleil & la lune. Quelques-uns d'entre eux représentent une tragedie dont le sujet est la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre ensuite dans une espece de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragedie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa; & les prêtres qui le sacrifieront, seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire! Les richesses que leur pays leur a données, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont la même



insensibilité pour les honneurs. Ils font ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, caciques ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui de la crainte même, est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent : voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on subsiste à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder, se repose & mendie ; on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour sa postérité. Le vice universel des mauvais gouvernemens, & ils le sont presque tous, est dans le code législatif sur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre possible dans cette balance sociale. Mais de toutes les législations, la plus destructive & la moins durable, est celle d'une nation composée de grands propriétaires oisifs, & d'esclaves pauvres & surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale : cruautés, gibets & tortures d'une part ; haines, poisons & soulèvemens de l'autre ; ruines & destruc-



tions des deux côtés; dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangère; mais ce supplément imaginé par le raffinement de la barbarie Européenne, fut plus nuisible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas. On n'en retire pas tout le fruit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout tems sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits excessifs, mis sur l'introduction des négres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangère; les faire arriver à travers des mers immenses, des climats malfains; soutenir la dépense de plusieurs débarquemens & rembarquemens. La nécessité plus forte que les obstacles, a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent en aussi bien plus grand nombre; & voici pourquoi.

Au tems des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le point les

XXI.

A quel point les



Espagnols  
se sont  
multipliés  
au Pérou.  
Où, & com-  
ment ils ont  
formé leurs  
établisse-  
mens. Quel-  
les cultures,  
& quelle in-  
dustrie ils  
ont intro-  
duit dans  
l'empire.

pays des Incas avoit une plus grande réputa-  
tion de richesses que la Nouvelle-Espagne, &  
il en sortit en effet pendant long-tems beau-  
coup plus de trésors. La passion de les parta-  
ger devoit y attirer & y attira réellement un  
plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils  
y fussent tous ou presque tous passés avec  
l'espoir de venir jouir dans leur patrie de la  
fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent  
la plupart dans la colonie. La douceur du cli-  
mat, la salubrité de l'air, la bonté des denrées  
les y attachoit. Le Mexique n'offroit pas les  
mêmes avantages; & ne permettoit pas d'espé-  
rer une aussi grande indépendance qu'un pays  
infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira les conquérans en foule. Ils  
trouverent cette capitale bâtie sur un terrain  
fort irrégulier, & divisée en autant de quar-  
tiers qu'il y avoit des provinces dans l'empire.  
Chacun des habitans pouvoit suivre les usages  
du pays de sa naissance; mais tout le monde  
étoit obligé de pratiquer le culte donné par  
le fondateur de la monarchie. Aucun édifice  
n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des  
commodités; parce qu'on ignoroit les premiers  
principes de l'architecture. La magnificence  
de ce qu'on appelloit les palais du souverain,  
des princes de son sang, des grands de son  
empire, consistoit dans l'abondance des mé-  
taux prodigués pour leur ornement. On dis-



tinguoit sur-tout le temple du soleil, dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Incas avoient éclairés & soumis.

Des moines libertins & fainéans, ont prostitué ces riches métaux à d'autres superstitions, remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés destructeurs, les erreurs naturels & analogues au génie des habitans, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit-humain & contraires à toute société. La même fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations; qui jette successivement autour du globe, la lumière des arts & les ténèbres de l'ignorance; qui transplante les hommes & les opinions, comme les vents & les courans poussent les poissons & les herbes marines sur les côtes: la destinée a voulu que des moines bisarrement fastueux, énervés à la fois par la paresse & par la volupté, dormissent insolemment sur les cendres des vertueux Incas, au milieu d'un empire autrefois si fortuné sous ces législateurs. Une si triste révolution n'empêche pas que les Péruviens, qui détestent en général le séjour des villes, parce qu'elles sont habitées par les Espagnols ne se fixent volontiers à Cusco. Il aiment encore à voir le lieu respectable d'où partoient les saintes



loix, qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté; & on les trouve moins abrutis sur ce théâtre célèbre, que dans le reste de leur empire.

Sur une colline, au nord de la capitale, étoit une citadelle que les Incas avoient fait bâtir avec beaucoup de soin, de tems, de travail & de dépense. Les Espagnols parlèrent long-tems de ce monument de l'industrie Péruvienne, avec une admiration qui subjuga l'Europe entière. On a vu les ruines de cette forteresse; le merveilleux a disparu; & il n'est resté que l'étonnement que doivent causer des masses énormes conduites d'assez loin, sans le secours des leviers & des autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues de cette forteresse, est une vallée délicieuse, où les Incas & les grands de l'empire avoient leurs maisons de campagne. Ce séjour enchanté conserve si bien sa réputation, que les plus riches habitans de Cusco croient qu'il manque quelque chose à leur bonheur, lorsqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé; & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le soin de leur conservation qui occupoit les Espagnols dans les premiers tems, ils n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses accumulées à Cusco depuis



depuis quatre siècles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534, sous les ordres de Sébastien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'empire furent parcourues avec le même esprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne se fixerent pas dans les établissemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes sur les côtes. Il n'y en avoit point. La stérilité du sol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pisco, Arica, furent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables, pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérèrent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus



hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur, conduit par le hasard ou la curiosité dans ces plaines désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes; mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or, qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule des établissemens nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de mays, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du mays trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie, est mise avec de l'eau dans



de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson, qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur. Elle est rafraîchissante; elle est nourrissante; elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens, de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplièrent bientôt assez dans les sables de la côte, à Ica, à Pisco, à Masca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; enfin on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupèdes naturalisés.



C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. Envain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils font quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les sensa-



tions les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mammelles, jamais plus de deux petits, & communément un seul qui suit la mere en naissant; son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit jusqu'à quinze, usé par le travail.

On emploie les lamas. comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lentement d'un pas grave & ferme, mais assuré; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent; donx & flegmatiques, mesurés & prudents comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relevent avec la même



attention, & marchent. Ils brouttent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés, ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frapper: ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se défendent ni des pieds ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espèce succursale, plus petite avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait, comme lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme, que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bat. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant, suffit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas, il y en a d'une espèce fau-



vage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voyent un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, séjournent au-dessus de la ligne de neige, craignant la chaleur des terres basses; vigoureux & nombreux dans les sierras, qui sont les hauteurs des cordelières; chétifs & rares dans les landes qui sont au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espèce sauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose sèche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes sont si timides, que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent



& les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge, sur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées & ferrées l'une contre l'autre, se laissant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui plus hardi, saute par-dessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & sur-tout aux plus hautes cordelières, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe; mais ils y ont tous péri. Les Espagnols, sans penser que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auroient peut-être réussi au pied des Alpes ou des Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas est bonne à manger, quand ils sont jeunes. La peau des vieux, sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour les harnois. Les guanacos peuvent aussi se



manger; mais les vigognes ne sont recherchées que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens, avant la conquête. Cusco en fabriquoit pour l'usage de la cour, des tapisseries où l'on voyoit des fleurs, des oiseaux, des arbres assez bien imités. Elle servoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemise de coton. On les retrouffoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agrapès d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton assez fine, & teinte de couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit dans les deux sexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppression sous laquelle ils gémissaient ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe, qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent, qui avoient échappé à la rapacité des



conquérans eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après, à cause du vuide qu'elles occasionnoient dans les exportations de la métropole, L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangères & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées autant qu'il étoit possible sous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cusco & sur son territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages seroient plus multipliés, si l'esprit de destruction ne s'étoit porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis, & d'assez beaux draps. Les toisons inférieures sont employées en serges, en droguets, en toutes sortes d'étoffes grossières.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaisselle pour les particuliers, d'argenterie pour les églises. Tous ces ouvrages sont grossièrement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guère plus de goût dans les galons, dans les brode-



ries, qui sortent des mêmes ateliers. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi des dentelles, qui mêlées avec celles de l'Europe, ont assez d'éclat. Cette industrie est communément entre les mains des religieuses; elles y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes métisses des villes, qui, avant de se marier, passent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer des figures sur du marbre trouvé à Cuenca, ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui sortent presque tous de Cusco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modèles, on en auroit fait au moins de bons copistes. On porta à Rome sur la fin du dernier siècle des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque estime pour



une des plus belles institutions qui aient honoré l'espèce humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres sentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder avec mépris tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être, s'ils vouloient se retracer souvent ce qu'elle a coûté de barbarie & de crimes.

XXII.  
Des mines  
du Pérou.

Sans connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes espèces d'ornemens. Indépendamment de ce que les torrens & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire, sans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritât d'être conservé.

Cette différence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines même. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or



tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funestes en dégoûtèrent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevait, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel discrédit, que pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement se vit forcé de se réduire au vingtième de leur produit, au lieu du cinquième qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une espèce singulière qu'on a vu rarement ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. Les embrâsemens souterrains, les volcans, les révolutions que l'Amérique a essuyées, essuie encore, semblent indiquer les causes de la transposition des masses métalliques que l'on rencontre en plusieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle fut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent presque massif, qui rendit d'abord plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.



D'autres qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoi-qu'égal à celui des premiers tems, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines, de Quito, de Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le tems réserve à beaucoup d'autres.

Il en est un grand nombre de très-riches, dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrain, qui du sommet des cordelières, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient qu'avec plus de soin & d'intelligence, on auroit pû souvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple suffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo, avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante, qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabbaïsse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans



cette partie du nouveau-monde, de travailler quelques jours pour leur compte, sans peser ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils se chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta longtemps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'affocia avec d'autres personnes opulentes, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle est, en particulier, celle de Potosi, découverte dans la même contrée où les Incas faisoient exploiter celle de Porco.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545 poursuivoit des chevreuils, saisit pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent apperce-



voir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune, fut remarqué par son compatriote Guanica, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne furent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillèrent; l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voisinage. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du Nord au Sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi, ne tarda pas à se répandre; & bientôt il se forma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens, & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'industrie qui suit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738, il étoit sorti par an de ces mines 22, 338, 975 liv. sans compter ce qui n'avoit pas été enregistré & qui s'é-



s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce tems-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autre fois.

La mine de Potosi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica. Le mercure, dit un habile naturaliste, se trouve en deux états différens dans le sein de la terre; ou il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine; ou bien il se trouve combiné avec le soufre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Alpes Julæ*. Le hazard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de gale-



ries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer; il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante: c'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies, que lorsqu'on les brise, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espèce d'argile; quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des souterrains, qu'un homme en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préfèrent ce mercure à l'autre: c'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermède. C'est où de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. On tire cette dernière espèce de mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Bohême, de la Carinthie.



du Frioul, de la Normandie; sur-tout d'Almaden en Espagne, mine célèbre du tems même des Romains, & qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette dernière mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celles de Guancavelica, dont le Roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste, à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abîmes, des rues, des places, une chapelle où l'on célèbre les mystères de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vis-argent de cette mine est, selon l'opinion d'un voyageur célèbre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapeau est une voûte, en cul de four un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui est plus propre à cette opération que toute autre matière combustible, & que pour cette



raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée. Mais comme le chapiteau est exactement bouché, la fumée ne trouve d'issue que par un petit trou qui communique à une suite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & se condense par le moyen du peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramasse moins dans les premières que dans les dernières. Les unes & les autres s'échaufferoient assez pour se casser, si l'on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine de Guancavelica. Ils sont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu, tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la provision que les besoins d'un an exigent, les travaux sont suspendus. Une partie du mercure se vend sur les lieux; le reste est envoyé dans les magasins royaux de tout le Pérou, qui le distribuent au même prix qu'il est vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvrissent, est inexcusable dans le système Espagnol. La cour



de Madrid mérite à ce sujet, les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un ministère assez aveugle pour mettre des impôts sur les instrumens de labourage.

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvemens convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guère moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable, sont entassées toutes nues dans des abîmes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce raffinement de cruauté pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiète vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-tems à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qu'ils conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'élève guère que de trois à quatre pieds; son fruit est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à mûrir, & noir lorsqu'il a atteint sa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, & assez semblable à celle du myrthe, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambis*; elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur estomac: elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler, quelques moyens qu'on employe pour les y



forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournissent-ils autant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco fournissent le meilleur coca.

XXIII.  
Communication des  
différentes  
Provinces  
du Pérou  
entr'elles.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers, toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend sa source dans les cordelières, les Espagnols bâtirent au tems de la conquête une ville assez considérable, à six lieues de la mer. Elle est protégée par trois forts nouvellement élevés, & défendus seulement par une garde bourgeoise. Ils sont composés de grosses pièces de bois, disposées en palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau, convient à l'humidité du sol.

On lit dans les relations d'un philosophe Espagnol que sur cette côte, aussi-bien qu'à celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme, est attachée à



des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent, après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint: on répète cette opération jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveler. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée; elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre cet objet de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire, des bœufs, des mulets, du sel, du poisson salé; il fournit une grande abondance de cacao à l'Europe



& au Mexique; mais peu au Pérou, où l'on préfère généralement l'herbe du Paraguay. C'est le chantier universel de la mer du Sud; & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit aussi riche en bois de construction & de mâture, soit pour la qualité, soit pour la quantité. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui feroient aisément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus considérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ces pays échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'île de Puna, placée à l'entrée du golfe; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille âmes, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, qu'on y a attribués au mécontentement des nègres, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques, n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies sont conti-



nelles pendant six mois, où des insectes dangereux & dégoûtans ne laissent pas un instant de tranquillité, où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue; un tel climat n'est guère propre à fixer ses habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien, pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oïveté & dans les délices. Un goût qui est général dans l'empire, conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou, si renommée dans toutes les parties du monde, est située à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuse, environ à une égale distance de l'équateur & du tropique du Sud, comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue se promène d'un côté sur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux cordillères. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, y ont amené des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & sa construction physique, déposent contre une opi-



nion que d'ailleurs toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de fel qui donnent au mouton un goût exquis, de menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse, achève d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit; il y a près d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le sol s'améliorer, voulut reprendre ses anciens travaux. Le Chili, qui, par un privilège exclusif, approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de son propre fonds.

Lima fondé il y a plus de deux siècles, & bâti par les destructeurs du Pérou, a été renversé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzième, qui arriva le 28 Octobre 1746, engloutit en trois minutes, la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec quinze cens millions, dit-on, en argent,



soit monnoyé, soit ouvré, soit en lingots. Les esprits tombés depuis long-tems comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente secousse. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation, ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche, est actuellement plus agréable qu'en 1682, lorsque ses portes offrirent à l'entrée du duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne sont aujourd'hui que bien alignées, avec des maisons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la rivière qui baigne ses murs, ont été asservies & distribuées pour la commodité des citoiens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pèchent par la solidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jetés sur la superficie de la terre sans aucun ciment, qui cependant avoient résisté aux assauts & aux convulsions qui ont renversé les édifices profonds des Espagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des fondemens & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creusent des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ses dévastateurs; mais deux siècles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le



plaisir d'avoir des maisons commodes, ou la vanité d'en élever de spacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont produit aucune heureuse révolution dans les mœurs. La superstition qui regne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans ses mains; l'un d'or, pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer, pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire, sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols. C'est sur la forme & la couleur de ces especes de talismans, que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit religieux fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs: ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, il n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs âmes. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils espèrent participer aux sacrifices & aux prières des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les esclaves. D'après d'aussi funestes préjugés, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniser son nom, & la promesse



d'une vie immortelle, transmettent à des moines une fortune dont on ne sauroit plus jouir; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi l'ordre des sentimens, des idées & des choses est renversé; & des enfans de parens opulens sont condamnés à une misère forcée, par la pieuse rapacité d'une foule de mendiens volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant; l'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce, ou en redevant par des redevances. Le monachisme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un *minaret* pour l'assurer à son héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les moyens sont un peu divers; mais à la longue, l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

A juger des créoles d'après ces extravagances



ces, on feroit tenté de les croire entierement abrutis. On se tromperoit. Les habitans des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'estiment fort supérieurs aux Espagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *ca-vallos*, c'est-à-dire de bêtes.

Ils ont plus d'esprit que de courage. Mécontens du gouvernement, tous ces peuples lui sont également soumis. L'homme par-tout oublie son nombre & sa force. Là on redoute jusqu'au nom des officiers royaux; & quatre foldats envoyés par le vice-roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien, est le principe ou la suite de sa mollesse. Il est chez des courtisannes, ou il s'occupe dans sa maison à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitans se marient derriere l'église; c'est leur expression, qui signifie vivre dans le concubinage. Si les enfans issus de ce commerce sont avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naissance n'en garde aucune tache. Les évêques anathématisent tous les ans à Pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vains foudres contre l'amour, autorisé par l'usage, la tolérance ou l'exemple



des ecclésiastiques du second ordre, & le climat qui lutte sans cesse, & l'emporte à la fin, sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, sur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise qui semble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'est la petitesse d'un joli pied, qu'on leur façonne dès l'enfance par une chaussure étroite. On laisse les grands pieds des Espagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuse adresse de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit servir de voile à la pudeur, tant elle est épaisse & noire, tant elle se plaît à croître & à descendre. Les femmes de Lima en relevent quelques tresses sur la tête, & laissent flotter le reste autour de leurs épaules en forme de cercles, sans boucles ni frisure. Elles sont si jalouses de leur conserver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamans sont réservés pour les pendans d'o-



reille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or suspendue au milieu du sein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & sans noblesse ne sort guère dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres; encore est-il du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, sans y prendre garde; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui, laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De-là jusqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout est surchargé de dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guère en public sans être accompagnée de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtres en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtresse.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs



fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quinze ou vingt mille francs de fleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ses délices qu'au Pérou? c'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique qu'elles portent jusqu'à la passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légèreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & surtout aux inflexions du corps: images des vrais mouvemens de la volupté, comme l'expression du visage est le véritable accompagnement de la danse. Si les bras aident à l'attitude, à l'ensemble, le corps exprime mieux le plaisir. Dans les pays où les sensations sont les plus vives, la danse



agitera plus les pieds & le corps que les bras.

Tels sont les plaisirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choses qui relevent & conservent leurs agrémens, elles ont un usage auquel on a désiré qu'elles voulussent renoncer; c'est le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, envelopés d'un fil très-blanc, d'où le tabac sort par degrés à mesure qu'on en use. Les dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un instant.

Cette mastication est sur-tout d'usage dans les lieux d'assemblée, où les femmes reçoivent compagnie. C'est une chambre de parade, où regne d'un côté tout le long du mur, une estrade d'un demi-pied de haut sur cinq ou six pieds de large: c'est-là que nonchalamment assises, & les jambes croisées sur des tapis & des carreaux superbes, elles passent les journées entières sans changer de posture, même pour manger; on les sert sur de petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amusent. Les hommes qu'elles admettent à leur conversation s'asséient sur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & bannissant le cérémonial,



elles jouent de la harpe & de la guitare, ou chantent & dansent quand on les en prie.

Leurs maris ne sont pas ceux qui ont le plus à se louer de leur complaisance. Comme la plupart des citoyens considérables de Lima se livrent à des courtisannes, les riches héritières se réservent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire, dont elles sont jalouses, & elles seront constamment fidelles. Tant la vertu se joint à une certaine fierté.

Les mœurs des métis, des mulâtres libres, qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guère des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîner, & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie plus chère qu'elle ne devrait l'être. Il faut que le tems qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fournisse à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes en particulier, se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne sortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang jusques dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle,



rarement corrigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modèles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société, ne sont guère poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols, dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y emploient sont immenses. Il n'y a pas, à la vérité, plus de dix ou douze maisons dont le fonds excède deux millions; mais celles d'un million sont communes, & celles de cinq cents mille livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises, empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vite. Les négocians qui ont besoin de secours, sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur



éclat à la faveur de leurs majorats, & par les seuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart ne se sont soutenus qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumières, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse; & sur ce point unique, elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chili, soit avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroïssoit la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans des événements malheureux; d'autres considérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

XXIV.  
Communi-  
cation du  
Pérou avec  
l'Europe.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place. Son port, nommé Péri-



co, est très-fûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites isles, & peut contenir les plus nombreuses flottes.

La place, peu de tems après sa fondation, devint la capitale du royaume de Terre-Ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le composoient, donnerent d'abord quelques espérances. Cette prospérité s'évanouit comme un éclair. Les sauvages du Darien recouvrerent leur indépendance ; & les mines des deux autres provinces ne se trouverent ni assez abondantes, ni d'assez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou six bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nuds, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on est parvenu à fixer, forment tout cet état, que les Espagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il est généralement stérile, malsain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche se fait dans les isles du golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs négres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque négre doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entièrement for-



mée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation commune, lui appartient incontestablement: il peut le vendre à qui bon lui semble; mais pour l'ordinaire, il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux îles où se trouvent les perles que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire son nom de sa figure, les enveloppe, les roule sous son corps, & les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard: aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse, & le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe. Depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieusement diminuer l'usage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles sont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant in-



finiment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-tems, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pais des incas, destinées pour l'ancien monde. Ces richesses arrivées par une flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres par le châgre à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célèbre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entière.

L'intempérie du climat de Porto-Belo est si connue, qu'on a surnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726, n'auroient



pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems, & ont tous un tempérament foible. Il est comme honteux d'être réduit à y demeurer. On n'y voit que quelques négres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle, aucune femme n'avoit osé y accoucher. Elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle-même à une mort certaine. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du nouveau-monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il seroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les causes, & peut-être impossible d'en indiquer le remède.

Ces inconvéniens n'empêcherent pas que



Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du nouveau-monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne, & connus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces, régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises, sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinsèque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien former leurs combinaisons, que la cargaison apportée d'Europe, absorbât tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians Espagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens, de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni lon-



gues, ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Des échanges se faisoient avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses de piastras, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Tout étoit exactement restitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piastras reçues à la dernière foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut supportée par les commerçans Espagnols; mais comme le trésorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tenoit régulièrement. On voit, par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628, jusqu'au 3 Juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette règle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandises.



Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Avec la perte de la jamaïque, commença une contrebande considérable, qui, jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670 par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des suites encore plus funestes. Le Pérou, qui y envoyoit ses fonds d'avance, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Cartagène. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites de ce changement. Les foires diminuèrent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Ecoissois portèrent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Cartagène avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau-monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la cour de Madrid une flotte pour le faire échouer : aux Hollandois, qui craignoient avec raison que la nou-



velle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en possession dans ces parages : à l'Espagne, qui menaça de confisquer les effets des sujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ses royaumes. Il blessa sur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations usées, pour aller se fixer sur un territoire abondant en or ; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle, déterminâ le Roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ses possessions du nouveau-monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante, dont la ruine devoit assurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut à peine le loisir de se réjouir de cet heureux hazard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale ; & dès les premières hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo, fut



alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faisoit espérer la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient, depuis 1702, sans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilège, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au Roi d'Espagne 160 livres par tête de négre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au-dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premières années de l'arrangement. Dans les cinq dernières, il lui étoit défendu d'en porter au-delà de ce qui étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtimens de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicamens, des provisions, des agrêts pour ses esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols, qui en auroient besoin pour leur retour.



A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la rivière de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des nègres ou par des naturels du pays; c'est-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chily & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de fréter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtimens de quatre cents tonneaux, pour transporter les nègres sur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à son gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ses ventes en denrées, en or, en argent, sans être assujettie à aucun droit d'entrée ou de sortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo & faire passer de-là à Panama, tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent coûter beaucoup à l'Espagne, l'Angleterre, qui savoit profiter de sa supériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-Belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres.



Quatre ou cinq bâtimens qui le suivoient, fournissoient à ses besoins; & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoit dans les ports où ils portoient des négres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-tems ce commerce; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus que de passage aux négres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques-autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

On fait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte son nom, & qui sépare l'extrémité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-tems le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent presque oublier. La hardiesse du célèbre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, déter-



détermina les Espagnols à former, en 1582, au détroit de Magellan, un établissement destiné à devenir la clef de cette partie du nouveau-monde. La nouvelle colonie périt toute entière, faute de vivres. Trois ans après, il n'y restoit que Fernando Gomez, que le corsaire Anglois Thomas Cawendish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des Pirates, que leur avidité conduisoit dans ces regions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne, qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François, durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son ayeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir les François avec joie; & ils gagnèrent dans les premiers tems jusqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne se soutinrent pas. La concurrence à la fin fut si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits



à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir ; & ces négocians étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Alors s'arrêtèrent les expéditions pour la mer du Sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento, le commerce du Pérou redeviendrait ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé dix-sept millions. Il n'y a même eu rien dans cette somme pour le gouvernement ; parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissemens, les frais d'administration ont tout absorbé.

XXV.

Notions générales sur la nouvelle Grenade, qui a été détachée du Pérou.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle-Grenade, qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend sur la mer du Sud depuis Panama jus-



qu'au golfe de Guyaquil; sur la mer du Nord, depuis le Mexique jusqu'à l'Orenoque; & elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse un terrain immense.

Les nombreuses provinces qui forment ce grand gouvernement, sont couvertes de forêts immenses, séparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vastes contrées ne sont pas entièrement soumises. On y voit par-tout des sauvages qui n'ont de passion que celle de surprendre & de massacrer des Espagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de subir le joug, ont voué à leurs tyrans la haine la plus implacable. Leur soin le plus cher, est de perpétuer cette animosité dans leur famille. Ils rappellent sans cesse à leurs enfans les calamités qui marquerent les premiers pas des destructeurs du nouveau-monde, & l'esprit sanguinaire qui n'a jamais cessé d'animer leurs successeurs.

Au tems de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreuses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voisins. Loin des grandes rivières, on fait quelquefois vingt, trente & quarante lieues sans trouver une cabane. Depuis l'invasion, cette foible population n'a guère diminué; parce qu'il ne s'est



point établi de culture meurtrière, & que les peuples soumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chose d'eux, que le tribut qu'on leur a imposé. Les uns le payent en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou les rivières. Il y en a même qui remplissent cette espèce d'obligation avec les bénéfices qu'ils font sur quelques marchandises d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.

xxvi.  
Notions sur  
le pays de  
Quito,

Le pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le Nouveau-royaume, en est la partie la plus connue & la plus agréable. Rien en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordelières.

Au centre de la Zone Torride, sous l'équateur même, on jouit sans cesse de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de feu. On le préfère au climat des Zones Tempérées, où le changement des saisons occasionne des sensations trop opposées, pour n'être pas fâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre, un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil; l'élévation



du globe dans cette sommité de sa sphère; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses, & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour plus agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvéniens.

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Alors tout luit, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de tems en tems d'affreux tremblemens. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite; & alors la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse produit des maladies dangereuses.

Mais hormis ces contre-tems, qui sont fort rares, le climat de Quito est un des plus sains. L'air y est généralement si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on



s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se dessèche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progrès d'une fécondité toujours naissante. On voit d'un seul coup d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérifier d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du may, du sucre,



des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté & dans les plus grands désordres, la province entière, sur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Espagnols en 1534, & bâti sur le penchant de la célèbre montagne de Pitchincha dans les Cordelières, peut avoir cinquante mille habitans, livrés la plupart à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces mœurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles, elles n'ont été poussées nulle part à cet excès de corruption. Entre les passions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours causé les plus grands ravages.

Quoique la loi défende de porter des poignards, il est rare que les métis, les nègres libres ou esclaves n'en soient pas armés. Aussi toutes les semaines, presque tous les jours sont marqués par des assassinats. L'abus des asyles qui assure l'impunité à ces horreurs, est la principale cause du désordre. Il faut espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remède.

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au tems de la conquête, & d'avoir fait négliger celles



qui ont été découvertes successivement. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès, qu'elle est mieux peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellens vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée autrefois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent généralement que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant pour peu qu'on veuille se rappeler la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui sans aucun travail de sa part ne lui a coûté que le sang de ceux qui le possédoient, on présumera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son penchant naturel, & aux pressantes sollicitations de la métropole.



La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en consomme dans son sein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-tems, pour cinq ou six millions de livres. Avec ce secours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo, avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire aux travaux de son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue générale, depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'est trouvé réduit à une misere excessive.

Le pays ne sortira pas de cet état de langueur par ses liaisons avec l'Espagne, à laquelle il ne fournit que du quinquina. L'arbre qui



donne ce fameux remede, à rarement plus de deux toises & demie de haut; son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée: il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse, c'est son écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses savantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, ayent démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-tems que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au Sud de cette place sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers tems aux environs de Riobamba, de Cuenca, & dans quelques autres campagnes, toutes de la province de Quito.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jesuites qui l'y avoient porté, le distribuerent gratuitement aux pauvres & le ven-



dirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols, leurs tyrans, un remède si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu, botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a environ trente ans. Il leur apprit



à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à recourir, comme nous, à sa vertu spécifique contre les fièvres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été aussi docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, semblable en tout à celle de la Nouvelle-Espagne. Elle est employée dans les manufactures de Loxa & de Cuenca, ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito, où l'on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la canelle.

Vers le côté oriental des Cordelières, sont situés le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La première de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole; & la seconde a cessé de l'être, depuis que le soulèvement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produisent de la canelle, qui est d'un usage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus



loin, si on vouloit donner à sa culture les soins nécessaires.

En attendant que la province de Quito ouvre les yeux sur les avantages naturels, les richesses de la Nouvelle-Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition, mais des découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chère, ni difficile, ni dangereuse.

XXVII.  
Notions  
sur le Popayan & le Choco.

Le mineral est répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier: ce mélange est porté dans un réservoir, où il est broyé jusqu'à ce que les parties les plus légères soient forties du réservoir par un conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le metal qui sont restés au fond & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légères des plus pesantes. Enfin il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération



se répète dans un second & troisième réservoirs, placés au-dessous du premier pour recevoir les parties légères d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils font le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout ils peuvent être employés sans risque de leur vie: on les préfère à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & sur-tout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco, est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or; ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils trouvent les jours consacrés à la religion & au repos, où ils sont les maîtres de leur loisir, mais sous la condition de pourvoir pendant cette fête à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur li-



berté. Alors ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de son industrie est porté à Santa-Fé de Bogota, bâti en 1536 par Gonzave Xi-  
 menès de Queseda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdelaine, au même tems précisément que Sébastien de Benalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans, de grands démêlés qui se terminerent à l'avantage de Queseda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins considérables.

XXVIII.  
 Notions sur  
 Santa-Fé.

Cette colonie dont son premier éclat à l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le crytal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'est vu dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Il passe aujourd-



d'hui pour constant que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces premières, que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouveau-monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sous des enclumes; dans la persuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas avoient tiré tant de trésors. Les montagnes de la Nouvelle-Grenade remplirent enfin le vuide; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme des émeraudes & des métaux que fournissoit dans les premiers tems cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité étoit seulement approchée des fables qu'on a débitées, les colons se feroient multipliés en proportion des richesses, comme il est arrivé dans tous les établissemens dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Quoi



Quoi qu'il en soit, ces contrées qu'on suppose avoir été autrefois si renommées, sont tombées dans l'obscurité la plus profonde : si Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage des ses productions, qui se réduisent à un peu de tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres ; à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagène ; à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, est une suite du bonheur qu'il a d'être le siège du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la rivière de la Magdelaine, dans des bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siècle, & qui conduit jusqu'à Carthagène. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célèbre, où l'on se rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagène, fut découvert en 1502 par Bastidas, qui

XXIX  
Notions sur  
Carthagène



s'y feroit établi s'il n'avoit été repouffé par les fauvages. Plusieurs aventuriers de la nation, qui suivirent ses traces, éprouverent la même résistance. Héredia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544 des corsaires François qui le pillèrent. Il fut brûlé en 1585 par le célèbre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741 à en lever le siège, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galio-tes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entière.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix, ces ouvrages sont gardés par une garnison de six à sept cents hommes. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau-monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille âmes. Les Espagnols forment la fixieme partie de cette population; les Né-



gres, les Indiens, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène, que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement une foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans un pays où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause quelque maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail; ce que la paresse orgueilleuse des habitans regarde comme la dernière des ignominies. L'indolence est, en effet, poussée si loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement, & pour peu de tems.

Le climat a paru, à deux célèbres Espagnols, un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & conti-



nuelles à Carthagène. Les torrens d'eaux qui tombent sans interruption depuis le mois de Mai jusqu'en Novembre, ont cette singularité qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la saison sèche par les vents du Nord-Est. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse du climat, qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusques dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent ensuite l'un & l'autre, dans des sueurs qui ne font jamais interrompues.

Cet état est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes parce qu'elles se sont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il se déclare par un vomissement accompagné d'un si violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers tems, ne courent aucun risque. Des témoins



éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les physiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'est pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit atteints y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si sage, est perdu par l'avarice des administrateurs qui, sans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont atteints. C'est une démangeaison ajoutée à une déman-



geaïfon. Elles semblent s'irriter par la fatisfac-  
tion des besoins qu'elles donnent : elles crois-  
sent par leurs remèdes, & se reproduisent  
l'un par l'autre. Le désagrément de voir ce  
mal ardent qui coule avec le sang, se perpé-  
tuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'au-  
tres défordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Espagnols nous étoit  
moins connue, nous les inviterions à faire  
une épreuve, qui vraisemblablement auroit  
du succès. Il est des peuples en Afrique fi-  
tués à peu-près à la même latitude, qui sont  
dans l'usage de se frotter le corps avec une  
huile que rend le fruit d'un arbre semblable  
au palmier. Cette huile est d'une odeur dé-  
sagréable, mais elle a la propriété salutaire  
de boucher les pores de la peau, & d'arrêter  
les sueurs que la chaleur du climat rendroit  
excessives, sur-tout dans les trois mois de  
l'année où un calme affreux s'appesantit sur  
ces contrées. Qu'on essaye une méthode à-  
peu-près semblable à Carthagène, peut-être y  
verra-t-on diminuer, cesser même totalement  
la lèpre ? On fait que ceux qui en sont atta-  
qués ne transpirent plus, qu'ils ont la peau  
dure & farineuse. S'écarteroit-on des princi-  
pes d'une saine physique, en l'attribuant à une  
transpiration trop abondante, qui appauvrit  
les fibres de la peau, & les met hors d'état  
de faire leurs fonctions ? Une huile, une graisse



se propres à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même tems la suppression totale, ne sont-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons ?

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène à cause de son port, l'un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autrefois. Il étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau, canonné de près par les batteries croisées des forts établis sur ses deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal, disposé de façon qu'il ne sera pas facile aux escadres ennemies de le forcer. C'est par là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Du tems que le commerce du Pérou se faisoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagène avant d'aller à Porto-Belo, & y repassoient à leur retour. Au premier voyage, ils déposoient les marchandises nécessaires pour les provinces intérieures, &



ils en recevoient le prix au second. Cet arrangement blessa les négocians de Lima, qui prétendirent que lorsqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approvisionné des mêmes choses qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demandèrent, & ils obtinrent, que Carthagène ne fût pourvu qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito, étoient réduites par cette contrainte, ou à tirer à grands frais & avec de grands risques leurs besoins de la foire même, ou à se contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette disposition qui dura plusieurs années, les aigrit excessivement. On imagina en 1730, un tempérament qui parut propre à concilier les esprits. Il fut arrêté que les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandises d'Europe cesseroit entre les deux vice-royautés. L'Espagne n'étoit pas encore assez avancée dans la connoissance de l'économie politique, pour sentir à quel point un pareil règlement bleffoit la raison & ses intérêts.

La suppression des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaisseaux qui se rendent successivement à Carthagène, pour l'approvisionnement de la Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au-delà de cinq millions, Ceux qui sont instruits qu'il s'en fabri-



que plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la seule qui existe dans le pays depuis la suppression de celle de Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'ils s'en faut beaucoup que tout l'or qui sort des mines n'y soit fabriqué, seront étonnés de la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude.

La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Arrato qui se jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdelaine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un système plus raisonnable ne retiendrait pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent, il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdelaine & le fleuve Orénoque, est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Cosa, & Améric Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les éta-

XXX.  
Notions  
sur les contrées situées entre la riviere de la Magdelaine & l'Orénoque.



bliffemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des isles. Les sauvages, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquefois même une résistance assez opiniâtre. Enfin ces petites nations isolées qui par caractère ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers tems; mais ce succès ne fut que passager; soit qu'elles ne fussent pas abondantes; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissemens qui manquoient de mines, les Espagnols, altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivières, pour en former divers ornemens. Enfin la dernière ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves, pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.



L'horreur de cette conduite échauffa Las Casas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie, où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses colons devoient être vêtus de manière à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il assuroit qu'avec ces especes de chevaliers, & avec des missionnaires formés de sa main, il réussiroit sans guerre, sans violence, sans esclavage, à apprivoiser les sauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvreroit. Son ambition se bornoit à obtenir, pour ses dépenses, le douzième de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui gouvernent les états & les peuples, les consomment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velfers. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyèrent en 1528 quatre cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpassèrent tout ce qu'on avoit



vu jusqu'alors dans le nouveau-monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scènes d'horreur qu'avoient données les Allemands, furent renouvelées par Carjaval, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaut; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entière, qu'on transporta d'Afrique, en 1550, un grand nombre de négres, sur lesquels on fondeoit l'espérance d'une prospérité sans bornes. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rébellion pour massacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres des négres, des Espagnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où sont aussi restées les provinces voisines de l'Orenoque & de la Magdelaine, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol dûssent solliciter la métropole à en tirer plusieurs pro-



ductions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuse qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine, qu'on sème de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches, toujours éloignées les unes des autres, se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige, ainsi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît ; lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir, & la faire sécher sans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse. On fait deux récoltes par an : elles sont égales pour la qualité & pour l'abondance.



Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrain humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se dessèche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. On doit l'entourer d'arbres plus robustes, à l'abri desquels il puisse prospérer. Les soins qu'il exige d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui le priveroient de sa nourriture.

Quoique le cacaotier soit cultivé avec succès dans plusieurs contrées de l'Amérique, qu'il croisse même naturellement dans quelques-unes; il ne réussit nulle part aussi bien que sur la côte que nous décrivons. Toutes ses parties en recueillent un peu; mais il n'est devenu un objet important que sur le territoire de Caraque. On estime que la récolte de ce fruit précieux passe cent mille fanégués de cent dix livres chacune. Le Pays ou Santa-Fé en consomment vingt mille; le Mexique un peu plus; les Canaries une petite cargaison; & l'Europe cinquante à soixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille négres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu successivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirua où ils ne souffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque, auquel la Guay-



ra, qui en est à deux lieues, sert de port, fut long-tems ouvert à tous les sujets de la monarchie Espagnole, & il l'est encore aux Américains. Ceux d'Europe sont moins bien traités. Il s'est formé en 1728 à Saint-Sébastien une compagnie, qui a obtenu le droit exclusif d'entretenir des liaisons avec cette partie du nouveau-monde. Les quatre ou cinq vaisseaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de son origine; mais leur retour se fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de 35 livres, payées en marchandises, est livrée en Espagne au prix fixe de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui viennent de cette possession du nouveau-monde.

Quand on considère que c'est là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long sur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrain le plus souvent susceptible de culture; il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Espagne prenne des mesures efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte-Marthe, sur la rivière de la Hache, dans d'autres endroits encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa po-



litique, elle substitue des principes de modération & d'humanité; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les sauvages qui environnent les derrières de ses établissemens, ou qui en interceptent la communication, s'empresse de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre la Magdelaine & l'Orénoque, s'élèveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis si long-temps la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles, qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

*Fin du septième Livre.*



HISTOIRE



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

### LIVRE HUITIEME.

---

*Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.*

**L**E pays connu sous le nom de Chili, est borné à l'Orient par d'immenses déserts qui aboutissent au Paraguay. Du côté de l'Occident, il s'étend sur la mer du Sud, des frontières du Pérou au détroit de Magellan. Les Incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête

xxxr.  
Par quels  
moyens les  
Espagnols  
se sont rendus  
maîtres  
du Chili.

T



des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535, traversa les Cordelières; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient eussent péri dans ce trajet, il fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité quelques cantons, découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continu.

Un capitaine Indien, à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la



queue l'une de l'autre , & les mena à l'ennemi. Si la première étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre, qui fut fidelement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enforcèrent successivement tous les corps, sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient des sauvages.

Ils profitèrent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau-monde où les Espagnols ont voulu



établir leur domination, c'est celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande résistance.

Leurs plus irréconciliables ennemis, sont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio ou qui s'étendent vers les Cordelieres. Leurs mœurs, qui ressemblent beaucoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent après eux ni tentes, ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en hommes qui n'y sont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voisins à se joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la flèche; parce que cet appel vole d'une habitation à



l'autre avec autant de célérité que de secret. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent; on choisit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour commencer les hostilités, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de-là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes blanches, qu'on ne manque jamais d'amener. C'est-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pû rassembler ses forces, ils se réunissent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la discipline, ne craint pas d'attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent souvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions,



& s'enfoncent dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de résistance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre est pour eux une espèce d'amusement. Comme ils la font sans frais & sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouvernement du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques présents aux Espagnols, qui après cent tentatives inutiles, ont été forcés de renoncer à l'espérance d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontières par des forts placés de distance en distance. Ces précautions ont pour objet, d'empêcher les Indiens soumis de se réunir aux sauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

XXXII.  
Etat actuel  
des Espa-  
gnols au  
Chili.

Elles sont répandues sur les bords de la mer du Sud. Un désert de quatre-vingts lieues les sépare du Pérou, & l'île de Chiloé les borne



du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valparaiso, Coquimpo, ou la Sérena, qui sont en même tems des ports. Dans l'intérieur des terres soumises, est Sant-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtimens sont bas par-tout, de brique crue, & le plus souvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également & à la nature du pays, où les tremblemens de terre sont frequens, & à l'indolence des habitans.

Ils sont robustes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établissement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de soixante mille nègres ou Indiens, en état de porter les armes. Le militaire de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduisit à cinq cents au commencement du siècle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y payent point de capitation, & qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indé-



pendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili est un désert, ce n'est pas la faute du Climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordelières lui donne une délicieuse temperature, que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le séjour puisse être plus agréable.

On a trop exalté la richesse de ses mines d'or. Leurs produits réunis ne passent pas annuellement cinq millions. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Santiago. L'excellent cuiyre qui sort des mines de Coquimbo, se repand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins agréable à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si la nature étoit secondée par l'art. La recolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un.

XXXIII. Malgré ces avantages le Chili n'a point de Liaisons du Chili avec les Indiens, avec le Pérou, & avec le Paraguay. liaison directe avec la métropole. Toutes ses opérations de commerce se font avec le Pérou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre frontiere,

On vend à ces barbares des marchandises



communes & de peu de valeur. Ils donnent en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans, qu'ils sacrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y pensent point lorsqu'elles ne sont pas exposées à leurs regards avides : aussi ne sortent-ils pas de leur désert pour se les procurer ; on est réduit à les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment ses marchandises à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui reste plus rien, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une escorte, qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les troupeaux & les esclaves qu'il a reçus en paiement.

Jusqu'en 1724, on vendoit à ces sauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse ils prenoient les armes ; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient ; ils fendoient inopinément sur les forts ; ils



portoient la désolation dans les campagnes de leur voisinage. Ces expériences cent fois répétées, ont fait sévèrement proscrire un genre de commerce si dangereux. On recueille tous les jours le fruit de cette politique. Les mouvemens de ces peuples sont moins fréquens & moins dangereux. C'est à la faveur de cette tranquillité, que s'accroissent sensiblement les liaisons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'est guère possible qu'elles deviennent jamais aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits secs, de cuivre, de viande salée, de chevaux, de chanvre, de sain-doux, de froment & d'or. Il en tire par voie d'échange, du tabac, du sucre, du cacao, de la fayence, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque tems, si longs, qu'il falloit compter sur une année entière pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit osé perdre les terres de vue; & on s'étoit réduit à louver continuellement. Un pilote Européen qui avoit observé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut for-



cier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal fut sa justification. On reconnut que pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt sa méthode fut adoptée universellement.

Celle que suit le Chili dans son commerce avec le Paraguay, est bien différente. La communication des deux colonies ne se fait point par mer. Il faudroit, ou passer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn, deux routes que les Espagnols ne prennent jamais sans la plus grande nécessité. On a trouvé plus court, plus sûr, & même moins dispendieux, de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordelières.

Le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine, appelées *ponchos*, qui servent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, sur-tout de l'or. Il reçoit en paiement de la cire, un suif propre à faire du savon, l'herbe du Paraguay, des marchandises d'Europe, & autant de nègres que Buenos-Ayres peut lui en fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats diversifiés, sont plus chers & moins robustes.



Le Chili forme un état tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef, absolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, est indépendant du vice-roi, dont l'autorité se réduit à nommer par provision à ce gouvernement lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu, avant que la métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du Chili, il y a été autorisé par une confiance particulière de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.

XXXIV.  
Etablis-  
sement des  
Espagnols  
dans le Pa-  
raguay.

Le Paraguay est borné au Nord par la rivière des Amazones, au Midi par la terre Magellanique, au Levant par le Brésil, au Couchant par le Chili & le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve qui sort du lac des Xarayès, qui coule à peu-près du Nord au Sud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long sur trois cents de large, présente de grandes variétés. On y trouve de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes, des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent



l'air habituellement. Les peuples errans dans ces déserts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au-dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfans, vont nus ordinairement, sur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne sont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles sont stupides, inconstantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les événemens attestent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occasions une espèce de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent



vent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espèce de société. Quelques familles se réunissent, sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appelé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hazard y ramena les Espagnols en 1526.

Sebastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le nouveau-monde, porta ses talens en Espagne, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

*La Victoire*, ce navire fameux pour avoir



été le premier qui ait fait le tour du monde, le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, ils'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la rivière de Riótercero, qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événemens qui suivirent cet établissement, furent marqués par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Espagnols toutes les richesses d'un monde créé par le ciel, pour le peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur le sang Espagnol, fécond en



victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractère de Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages, destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maîtresse du nouveau-monde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour, qui, non content de triompher des dieux & des héros, se plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des flèches plus sûres & plus mortelles, que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espagnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine Sebastien Hurtado. Dès ce moment, le cacique blessé devint furieux, & sentit qu'en vain l'Amérique espéroit résister à un peuple, dont chaque soldat détruisoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il osa avouer sa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever par force, il tendit un piège à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir



devoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, achemineroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé; quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre: car le bruit des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut, par pitié, devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit, qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison, sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour, qui semble ne garder son bandeau que pour les amans heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.



Le cacique apprit que ce brave Espagnol étoit parti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens; il les cache, bien armés, dans un marais couvert, voisin de la citadelle. Ensuite marchant aux portes de la place avec trente des siens chargés de subsistances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Espagnols, ses amis, manquoient de vivres, il s'étoit empressé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour soupçonner les pièges de la perfidie dans les présens & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus sincères de la reconnaissance, & voulut le régaler avec sa troupe, de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangères de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mélange; & de l'ivresse de la débauche, on tomba dans les filets du sommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni son escorte & sa troupe embusquées. Tout étoit prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahisons. A peine les Espagnols s'étoient endor-



mis, que la lueur des flammes qui dévorient le magasin, avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent, encore ivres, pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu, ni l'ennemi. Lara mortellement blessé, songe moins à retirer la flèche de ses flancs, qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent, en se déchirant mutuellement: ils expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scène si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa, frere & successeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son frere, comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, sans embrâser tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les âmes éprises, tantôt la rage du désespoir, &



tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non-seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & sans doute tombé sous les flèches des Indiens conjurés ?

Miranda, plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglans de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux, pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux que l'héroïsme des Espagnols, crut que le tems affoibliroit ces sentimens dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue résistance ; ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincu que par la douceur. C'est en vain que Miranda repoussoit opiniâtrément les attentions du cacique : il n'opposa que les soins & les respects à la constance de ses refus.



Cependant Hurtado revenu de son expédition, ne trouva qu'un amas de cendres ensanglantées, à la place où il avoit laissé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, sans découvrir même l'ombre de cette épouse fidele, ni les traces de ses pieds. Il apprend enfin qu'elle est chez les perfides Indiens, qui, dans une seule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la résolution qu'il prend d'arracher Miranda à ses ravisseurs. Sa présence allume toutes les fureurs de la jalousie dans l'ame du cacique. Il ordonne aussi-tôt la mort de cet Espagnol, dont l'aspect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre son époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois ; mais à condition que s'ils osent écouter l'amour & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée ! Comment posséder une épouse adorée, & ne pas la voir ! Comment la voir long-tems, sans jouir une fois de ses embrassemens ! Qu'espéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour se nourrit des sacrifices volontaires & des privations qu'il s'impose ; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui prescrit. La défense éveille ses



desirs, le danger accroît son audace, & la mort même semble l'inviter à goûter la vie. Après avoir passé des jours heureux à se consoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'essuient, & se renouvellent sans cesse dans les tendres embrassements d'un amour vertueux & persécuté; les deux époux osèrent souhaiter un de ces momens délicieux qui rachètent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les sermens de l'hymen; enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs ailes, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirèrent lentement à la vue l'un de l'autre, dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scène se passoit, Moschera, devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par



cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables parurent sur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim, sans doute, avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque tems dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter! L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissemens étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata prend courage; elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle semble



n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissans, le jour & cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de tems. La lionne heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressemens. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; & la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule, & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtems errante, sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son



évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit effuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorans.

Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice: mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des caresses & de doux gémissemens, les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque tems les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau-monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené par un monstre



des bois aux sentimens d'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avoit si visiblement protégée.

Cependant les Indiens, qui erroient toujours autour de la colonie Espagnole, avec la résolution de l'affamer, la resserroient de plus en plus dans ses palissades. Le retour en Europe paroissoit le seul remède à de si grands maux; mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Assomption à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole: mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richesses; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les sauvages habitans d'un pays plus voisin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aisés à policer. Loin de troubler les travaux des Espagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit espérer qu'il seroit possible de se les attacher, si on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & l'on pensa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette persuasion, on imagina pour les jours saints une procession, où, suivant l'usage de la



métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes, avec les instrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce, qui respire le fanatisme des Corybantes, & plus propre, sans doute, à faire abhorrer le christianisme qu'à le faire aimer, se trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs flèches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient résolus de noyer ces étrangers dans leur propre sang, dont leur religion ne pouvoit être avide, sans les rendre en même tems féroces & cruels.

Le moment de la catastrophe approchoit; lorsqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à son service, d'une conspiration si peu soupçonnée. Ce général Espagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ses troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des sauvages, pour délibérer avec eux sur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes se sont livrés à la merci des Espagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon, qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation, une obéissance éternelle & sans bornes. Cette réconciliation fut scel-



lée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette procession de flagellans, qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis, qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent comme les animaux, à croiser leurs races. Et plutôt au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères. Comment espérer que le genre-humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse, c'est cette cruelle avidité, qui engageoit les Espagnols à se tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voisins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les sauvages, en



s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus ni plus sages, ni plus humains. Ils sembloient, par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs vaisseaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté funeste. Il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug, ou se réfugièrent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liberté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le tems, on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio de la Plata. Dans

XXXV.  
Situation  
actuelle des  
Espagnols  
dans le Pa-  
raguay.



cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes, qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes disposées sans ordre, & séparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air isolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens soumis. Le reste du Pays est désert ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à se réfugier dans des montagnes inaccessibles, est inexprimable. Ils en sortent continuellement, dans l'espoir de massacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courses empêchent les établissemens Espagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie, a des vices destructeurs de toute industrie. Buenos-Ayres réunit à la vérité quelques avantages. La situation en est saine & agreable. On y respire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aspect riant, & seroient très-fertiles, si l'on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui étoient tous de terre il y a quarante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de seize mille ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une forteresse gardée par une garnison de mille hommes, défend un côté de la



ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Tout cela est bien en soi, mais insuffisant pour l'objet qu'on doit s'être proposé.

La place est située à soixante dix lieues de la mer. Les gros vaisseaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précèdent dans des chaloupes, la sonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port, situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jeter toutes leurs ancres & d'assurer leurs cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé dans une plaine de trois cents lieues qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hasard la plupart de leurs établissemens du nouveau-monde, ils auroient occupé le port de



l'Insenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la rivière de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est sur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raisons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux sur les inconvéniens de Buenos-Ayres, a bâti en 1726, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cents hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado, dont les fortifications, ainsi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été construites sans folde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes; & son entrée, qui est fort étroite, est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui sont fiers, belliqueux, robustes, & que les familles Canariennes, qu'on y transporte successivement auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passeront d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche sûr & tous les rafraîchissemens dont ils auront besoin. Ce sera, avec  
le



le tems, l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissemens, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

La plus riche production, qui soit naturelle à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. XXXVI.  
Commerce  
du Para-  
guay.

Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à deployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-tems, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde qui s'appelle caamini, est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes restent, c'est la caaguazu, qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, fournissent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'Arbre qui les donne ne croît pas sur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les séparent. L'Asomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne soit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées



éloignées à cette herbe précieuse, qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouvelle Villa-Rica, qui s'étoit formée dans le voisinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bien-tôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui, d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce tems-là, ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les missionnaires fi-



rent venir de Maracayu, des graines qu'ils semerent dans la partie de leur sol, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres se sont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, est fort considérable. Une partie reste dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raison de 23 livres 12 sols 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remède ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage général dans cette partie du nouveau-monde. On la jette séchée & presque en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron, & des pastilles d'une odeur fort douce. On verse par dessus de l'eau bouillante, qu'il faut boire sur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe; mais cette région l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnerent en 1538 Buenos-Ayres, ils lais-



ferent dans les campagnes quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement dans ces pâturages, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut retabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les premiers tems, qu'ils coûtoient à peine une liv. six sols, quoique ceux qui les achetoient en rebutassent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur désiroit. Leur prix a augmenté à mesure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution est moins l'ouvrage des chasseurs, que des chiens sau-



vages. Ces animaux destructeurs font un tel ravage, qu'on est menacé de perdre entièrement une branche de commerce assez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusil ces chiens devenus féroces. Les soldats revenus de cette expédition nécessaire, furent reçus avec des huées si pleines de mépris, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs, sera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une assez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, productions tout-à-fait étrangères à la colonie.

Les premiers Espagnols qui arriverent au Paraguay, ne doutèrent pas qu'un pays si voisin du Pérou, ne renfermât de grandes richesses. Leur conduite se régla sur ces espérances, qui furent soutenues pendant un siècle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-tems après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce



qui lui en vient du Chili & du Potosi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres, environ cinq millions pour la métropole.

XXXVII.

Le Paraguay doit sa célébrité aux établissemens que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissemens.

Ce que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay, n'étoit guère propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir long-tems partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparaître comme les ombres devant la lumière.

Les Jésuites chargés des missions du Pérou, instruits de la manière dont les Incas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modèles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendans de Manco-Capac, se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propoisoient à la



nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts & de vivre en société. Ils trouverent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-tems leurs préjugés & leur liberté. Les Incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoit de nouveaux députés, qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'Inca. Elle combattoit avec courage, & toujours avec succès. Elle s'arrêtoit à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques prisonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'est guère arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la première; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples n'entendoient



rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même son culte aux hommes que de leur persuader nos dogmes & nos mystères inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; les prix accordés aux belles actions, l'inspection ou la censure des mœurs, le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oïveté, le respect pour la religion & les loix, l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas, se retrouve au Paraguay, ou même y est perfectionné.



Les Incas & les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient sévères dans cet empire; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens; on n'y craint que sa conscience.

A l'exemple des Incas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne, qui en fait la base: c'est la pratique de la confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là, que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle est sévère & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété; ils n'ont point de loix



criminelles, parce que chacun s'accuse & se punit volontairement : toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintint dans sa pureté, seroit celui de la théocratie ; mais il faudroit qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ses vrais principes ; il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société ; n'appellât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité ; ne substituât pas dans ses préceptes, des prières aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés.

Mais peut-on se flatter que des Jésuites Espagnols ou Italiens, n'aient pas fait passer au Paraguay des idées & des usages monastiques de Rome ou de Madrid ? Cependant s'ils y ont transporté des abus, il faut convenir que c'est avec des avantages si supérieurs, qu'il est peut-être impossible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites, qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y est même ignoré. L'horloger, le tisserand, le ferrurier, le tailleur déposent leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donne tout ce qui



leur est nécessaire: le laboureur a cultivé pour eux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous, avec des magistrats qui sont élus par le peuple même.

Il n'y a point de distinction entre les états; & c'est la seule société sur la terre où les hommes jouissent de cette égalité qui est le second des biens; car la liberté est le premier.

Les Incas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand que l'étoient les temples du soleil; & les églises du Paraguay sont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte agréable, sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies, attirent les Indiens dans les églises où le plaisir se confond pour eux avec la piété. C'est-là que la religion est aimable, & c'est d'abord dans ses ministres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs; le zèle doux & tendre, les soins paternels des Jésuites du Paraguay. Chaque pasteur est véritablement le pere, comme le guide de ses paroissiens. On n'y sent point son autorité; parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chérissent tous comme lui-même.



Il semble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés sous un gouvernement où personne n'est oisif, où personne n'est excédé de travail; où la nourriture est saine, abondante, égale pour tous les citoyens qui sont commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des secours inconnus sur le reste de la terre; où le monde se marie par choix, sans intérêt, & où la multitude des enfans est une consolation sans pouvoir être une charge; où la débauche inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence & la misère, ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine; où rien n'irrite les passions factices, & ne contrarie les passions réglées par la nature & la raison; où l'on jouit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe; où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, sont une ressource assurée contre la disette qu'amènent l'inconstance ou l'intempérie des saisons; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'espèce humaine: un tel pays devroit être, ce semble,



le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay, sous le vingt-septième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivières qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines fertiles qui séparent ces rivières, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf, composées en total de vingt-deux mille sept cents soixante-une familles, qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cents quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cents mille ames.

On a long-tems soupçonné les religieux législateurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'étoit soumis; & la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie qui a toujours été sensible à la gloire, sacrifiat à un intérêt obscur & bas, un sentiment de grandeur proportionné à la ma-



jesté de l'édifice qu'elle élévoit avec tant de soins & de travaux ?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne pas la calomnier si grossièrement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation intentée il y a plus d'un siècle, s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministère Espagnol a fait chercher cette source de richesses, plus il s'est convaincu que c'étoit une chimère. Si les Jésuites avoient trouvé des mines, ils se feroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt désolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression du gouvernement monacal a dû, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent ? L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr ; dans l'exécution violente des loix, imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats ; dans la violation des privilèges publics & l'établissement des



privilèges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre ; s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère & précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes ; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entières sont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante Jésuites ont pû forcer à l'esclavage deux cents mille Indiens, qui pouvoient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel



les siècles de barbarie avoient attaché parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais, tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs politiques parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens, les bornes de possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres, & celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existent point dans le Paraguay. Tous y ont une subsistance



sistance assurée; tous y jouissent par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'est donc pas précisément parce qu'ils en sont privés que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut assigner d'autres causes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruisirent, en 1631, douze à treize peuplades formées dans la province de Guayara, la plus voisine du Brésil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-sept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'esclavage, de faim & de misère dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un asyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette destruction, qui ne pouvoit être réparée que par des siècles, a été suivie de pertes lentes & continuelles. Les nations sauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, pour enlever leurs provisions, massacroient sans pitié tout ce qui s'opposoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole, plus meurtrière sur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleva par milliers & en très-peu de tems, pres-



que tous ceux qui en sont attequés. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvoient ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophytes. Ces législateurs éclairés, auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorans, contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences.

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuses, sur tout aux bords du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, sous un ciel embrasé, rendent l'air humide & mal-sain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verts, des viandes presque crues. De-là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui passent des peres aux enfans. Ainsi la masse du sang altérée par l'air & les alimens, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone Torride, sont beaucoup plus robustes que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquites, on



comprend plusieurs petites nations semées dans un espace qui s'étend depuis le quatorzième degré de latitude australe, jusqu'au vingt & unième. Ce pays est chaud, montagneux, fertile ; traversé à l'Occident par trois rivières, qui, jointes ensemble, vont, sous le nom de la Madere, se perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquites, & ne purent les subjuguier. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet alarma les Espagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées, & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les missionnaires, qui, soit religion, soit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophytes, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva sur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on comptoit chez les Chi-



quites six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrain, & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant; & il étoit presque doublé, lorsque la nouvelle république reconnut, en 1746, la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Espagnols, une barriere insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures sont les mêmes, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le sucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y sont multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés. La seule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquites sont plus forts, plus sobres, plus constants, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins supérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent sous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'Orient, leur pays est séparé du Pérou par les Cordelieres. Du



côté du Midi, il n'est pas éloigné du Paraguay. Au Nord & à l'occident, sont des terres inconnues. L'état de ces sauvages sans culture, sans religion, sans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame sensible, noble & courageuse d'un Jésuite Espagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux, & ceux de ses successeurs, avoient rassemblé trente mille ames au commencement du siècle. Nous ignorons les progrès que cet établissement a faits depuis; mais si l'on en juge par les soins, il doit être aujourd'hui très-considérable.

Les Jésuites travailloient sans relâche à réunir les trois républiques, en civilisant les peuples vagabonds dispersés dans les déserts qui séparent ces sociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuse ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Espagnols. Ces barbares usurpateurs du nouveau-monde, avoient très-bien servi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains, qui avoient échappé à leur férocité, que des instrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs



possessions, ils les réduisirent à l'esclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette première précaution ne parut pas suffisante aux législateurs, pour assurer le sort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérans en fussent exclus, sous quelque nomination qu'ils voulussent y paroître. On prévint que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse; ils exciteroient des orages; ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blessèrent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légères apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoit à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut de 5 liv. 5



sols, que chaque citoyen, au-dessus de dix-huit ans, & au dessous de cinquante, payoit au Roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe, nécessaires aux commodités de la colonie. Telles furent la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands, qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt fardide.

On avouera, du moins, que les fondateurs des premières institutions du Paraguay, ne méritèrent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcoururent, ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience, pour aborder les sauvages & les faire passer d'une vie errante à l'état social, étoit fort au-dessus de ce que des hommes ordinaires auroient pû faire. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre, qui, cependant sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins désintéressés, mais s'ils ont eu la bassesse de chercher un accroissement de richesses où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité;



s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier; c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophytes. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le désir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé d'avarice les Jésuites du Paraguay, ont censuré leurs établissemens, comme l'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles, le tems destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres, pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel, le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société: en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiète, parce qu'el-



le est ambitieuse; qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique soupçonnoit avec plus de vraisemblance que les républiques fondées par les Jésuites pourroient bien aspirer un jour à une indépendance entière, & peut-être même former le projet de renverser l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes si doux, si parfaitement unis entr'eux, si attachés à leurs occupations, étoient en même-tems les meilleurs soldats du nouveau-monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéissoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatisme, qui conduisit les martyrs du christianisme sur l'échafaut, & qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naissantes; tandis que les Espagnols de l'Amérique, énervés par la mollesse qui suit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au tems de leurs conquêtes. Ainsi la défiance qu'on avoit conçue, offroit plus que de vains soupçons & de fausses allarmes.

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du christianisme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a constamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuse se réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même source pour un seul but; ou



l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Les législateurs les plus sages, ont toujours senti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance, devoit les y tenir asservies. Mais en Europe, où le christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion barbare & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillèrent en même-tems à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du Nord fondirent sur les terres de la domination Romaine, les chrétiens, persécutés par les empereurs payens, ne manquèrent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêchèrent à ces vainqueurs une religion nouvelle, qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demandèrent les décombres des temples, pour bâtir des églises. Les sauvages donnèrent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens; ils prirent des terres & des hommes, & en cédèrent à l'église. Ils exigèrent des tributs, & en exemptèrent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachèrent les prérogatives de leur



naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimerent le sceau de la religion aux terres qu'ils possédoient. De ce mélange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance, & qui devint énorme avec le tems ; un pouvoir qui se distingua d'abord du seul & véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort ; & qui depuis se sentant le plus foible, s'est contenté de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordans par leur nature, qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, ont profité du mal que leur société avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la religion ; ce qui leur donnoit la disposition entière des pensées, des affections & des forces de leurs néophytes. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs sujets ?

La facilité inattendue avec laquelle ces missionnaires proscrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit si aisé de dé-



fendre, les a justifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces législateurs, que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépose en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples se soumettent à l'Espagne, qui n'a ni droit, ni forces à leur opposer, on dira que les Jésuites sont plus occupés d'inspirer l'obéissance aux hommes, que de les éclairer sur les principes d'équité naturelle dont ces sauvages étoient si près; & qu'en les pliant à la soumission par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'est en se réservant le droit d'en faire un jour les instrumens de leurs volontés arbitraires. Mais si les peuples armés & disciplinés, repoussent les barbares oppresseurs de leur patrie; s'ils vengent ces immenses contrées de l'effusion du sang dont l'Espagne s'est enivrée; les philosophes diront que les Jésuites ont travaillé au bonheur du genre-humain avec le désintéressement de la vertu; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les instruire; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laissé les notions fondamentales de la justice, qui sont les premières loix de la vraie religion; qu'ils ont sur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute société légitime & durable: que



c'est un crime à des hommes rassemblés, de consentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de statuer sur leur destinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainsi la tranquillité de l'Amérique Espagnole dépend des opinions qui sont établies dans le Paraguay.

Indépendamment de ce danger, qu'on peut re-  
garder comme domestique, elle reste toujours  
exposée aux invasions étrangères, sur-tout dans  
la mer du Sud. On l'a crue long-tems inatta-  
quable de ce côté par l'éloignement, les périls  
de la navigation, & le peu d'expérience qu'on  
avoit de cet Océan. Les Hollandois, qui ne ju-  
geoient pas cette côte de l'Amérique si inac-  
cessible, y envoyèrent en 1643 une foible es-  
cadre, qui s'empara sans peine de Baldivia, le  
premier port du Chili, le seul fortifié, & la  
clef de ces mers paisibles. Ils dévoroient dans  
leur cœur les trésors de ces riches contrées,  
lorsque la disette & les maladies commence-  
rent à ébranler leurs espérances. La mort de  
leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les  
forces qu'on envoya du Pérou contre eux  
acheverent de les déconcerter. Leur courage  
mollit dans cet éloignement de leur patrie; &  
la crainte de tomber dans les fers d'une nati-  
on dont ils avoient si souvent éprouvé la haine,  
les détermina à se rembarquer. Avec plus de  
constance, ils se feroient vraisemblablement

XXXVIII.

A quelles  
invasions  
est exposée  
l'Amérique  
Espagnole.  
Expédiens  
convenables  
pour les em-  
pêcher.



maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis du Zuyderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1698, unirent leurs richesses & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan & sur la partie de la côte du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de tems après entre ce prince & les maîtres du nouveau-monde, empêcherent l'exécution d'un projet, qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrirent les yeux sur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la foiblesse du prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber une association considérable qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante; il fit partir le chevalier Norborough pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes,



il se jeta dans sa berge & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère ne se découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du Sud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les trésors des pays commis à son privilège, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichissoit assez paisiblement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre, commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée, par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable. Depuis 1764, l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du Sud. Ses amiraux y ont déjà découvert plusieurs îles bien peuplées. Le tems nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels secours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espagnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie; si des vues aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui di-



vise les nations & allume la guerre, il feroit aisé, en suivant le plan d'attaque tracé par Anson, d'enlever, d'un seul coup, à l'Espagne tout ce qu'elle possède en Amérique au-delà du tropique du Sud. Douze vaisseaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient sans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissemens au Brésil, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine; dans tous les établissemens Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaissement des Espagnols. Si dans la suite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le Port Désiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de décembre & de Janvier, tems de l'année où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de séparation, on se réuniroit à l'île déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche, pour soutenir un siège. Quand  
mê-



même une administration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison composée d'officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaires pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port sûr, d'excellens bois de construction, du chanvre, des grains, toutes les commodités desirables après une longue navigation. Les troupes, aisément rétablies dans un pays si sain & si abondant, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols en état de porter les armes, & distribués par compagnies, sont obligés de se joindre aux troupes, mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion, que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leur cruauté est si connue, que tous les efforts des Espa-



gnols se tourneroient contre ces barbares, & qu'on ne songeroit guère à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao, le seul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une garnison de six cents hommes. La prise de ce port ouvreroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas; & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre: sa garnison, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie pour la garde de Darien, du Châgre & de Porto-Belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience; à leur ignorance dans le maniement des armes; & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chi-



mérique qu'elle le paroît au premier coup d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols, n'auroit guère moins d'avantage sur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains lorsqu'ils les découvrirent. Que feroit-ce si les Jésuites, avec l'esprit d'ambition qu'on leur suppose, & le ressentiment que la religion n'aura pas éteint dans leur ame, se livroient aux ennemis de leurs persécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les babitans du Paraguay dans un soulèvement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Espagne! Quelle jouissance pour cette société qu'on nous peint si raffinée & si ardente dans tous ses mouvemens cachés, de chasser à son tour, du nouveau-monde, une nation qui l'a expulsée elle-même de tous ses états!

Quand même les succès du vainqueur se borneraient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du Sud? Il faudroit, pour r'ouvrir la communication, qu'elle fît des armemens considérables; qu'ils ne fussent pas interceptés; qu'ils franchissent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan. Il faudroit que, sans ports, pour se refaire & pour se recruter, les Espagnols pussent battre une escadre qui auroit reçu par



l'isthme de Panama tous ses besoins; & qu'après leur victoire, ils fussent encore en état de former deux sièges & de forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il suffit pour cela que deux vaisseaux de force y arrivent sans être découverts. En établissant leur croisière au Sud & au Nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce y arrive, ne peut échapper. Les bâtimens, qui, à raison des vents & des courans, suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce, averti par ses malheurs, suspend ses armemens, on cesse à la vérité de faire des prises; mais si des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel, perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous les jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a



besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main. Ils se trouvent dans la mer du Sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut se dissimuler que les équipages, composés en grande partie d'Indiens ou de nègres, ne seront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline; & ils seront suffisans pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun asyle sur cette plage éloignée. Nous oserons même ajouter, que si l'Espagne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple sur la terre qui osât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en faudroit pas moins construire & tenir dans une activité continuelle, une escadre, que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées, qui périssent faute d'occasions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tiendroit vraisemblablement les colons de la léthar-



gie où ils sont ensevelis depuis deux siècles. Assurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils feroient embarqués sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils feroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le tems leur émulation deviendrait-elle assez vive, pour déterminer le ministère à creuser un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déjà si avancée par un fleuve navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; si cependant les Espagnols ne se croient pas intéressés à tenir l'isthme de Panama fermé, comme autrefois les califes à ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce, demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misère & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des



deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord: c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette dernière mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importants, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagène, sont fortifiés; & quelques-uns le sont d'une manière redoutable.

L'expérience a cependant prouvé, qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque puissance qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux, pour les prendre toutes successivement; &, ce qui est bien plus difficile, pour garder. Qu'est-ce qui arriveroit? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à



une vie commode, à une nourriture abondante, deviendrait leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux îles de l'Amérique, à trois dixièmes; & celles des Anglois, à quatre; tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au delà d'un dixième.

Quand même l'esprit humain parviendrait à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources s'y prendroient, pour pénétrer sans aucune ressource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement, devant une cavalerie nombreuse & impétueuse; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre; pour forcer des défilés, que cinq cents poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes?

Admettons tous ces prodiges opérés: peut-on croire que les Espagnols Américains subiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puisse être?



Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion, & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangères. Leurs préjugés leur fourniront des armes suffisantes pour chasser leur vainqueur, de même que les Portugais poussés dans un coin de terre, chasserent autrefois du Bresil les Hollandois qui l'avoient envahi presque entièrement.

Il ne resteroit pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis : car telle est la malheureuse destinée des conquérans, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans. Mais outre qu'il seroit odieux & injuste de soupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siècles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple seroit forcé, pour tirer parti de ses nouvelles possessions, de leur sacrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur administration du côté des mines, ont péri misérablement, ou languissent dans la pauvreté & la dépendance.



Cependant l'enthousiasme pourroit aveugler quelque puissance maritime , au point qu'elle formât le projet de s'approprier exclusivement des avantages qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivresse lui feroit voir les mines poussées au double , & la culture au centuple de ce qu'elles sont ; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation , pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des subsistances & des vêtemens au nouveau-monde ; les vaisseaux qui porteroient aux extrémités de la terre le fruit de leur industrie , pourrissant dans des ports où la cessation du travail anéantiroit la navigation ; toutes les branches de commerce tombant nécessairement dans les seules mains par qui découleroit tous les trésors ; l'univers entier recevant en quelque manière la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richesses.

Cette erreur brillante entraîneroit sûrement la ruine de la puissance qui en feroit la base de sa conduite ; mais elle engageroit l'Espagne dans des guerres longues & ruineuses , qu'il lui est aisé & important de prévenir. Elle le peut , par le moyen d'une escadre qu'on construiroit dans l'isle de Cuba. Ses ateliers sont d'autant mieux placés à la Havane , que les côtes les plus fréquentées par ses vaisseaux , se trouvent la plupart situées sous la Zone Torride. Les bois d'Europe , trop tendres



pour résister aux chaleurs excessives de ces régions, s'y desséchent, tandis que ceux du pays élevés & durcis sous les rayons d'un soleil brulant, s'y conservent, avec quelques soins, durant des siècles.

Ce feroit un grand désordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres désordres, si l'utilité de cette marine se bornoit à défendre les côtes Espagnoles. Elle doit ressusciter la communication entre les colonies nationales, interrompue autrefois par les corsaires, & qui depuis a toujours été languissante. Elle doit prévenir les versemens frauduleux, & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation qui se trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets, qui voyent souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fut interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courans si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisière.



Un malheur plus réel pour l'Espagne, seroit que les côtes de la Floride situées dans le golfe du Mexique, & jusqu'ici assez peu connues, offrissent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il est possible que cela ne soit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne escadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale, prennent tous les jours des accroissemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole; elles peuvent en secouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs besoins augmenteront avec leur population. Déjà elle est si considérable, que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées; que les anciens retours ne suffisent plus à leurs consommations. Ce vuide doit être l'origine de cete grande fermentation, qui s'est manifestée depuis peu par de grands éclats. La Grande Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jusqu'ici les causes d'une inquiétude qui lui cause de si vives allarmes, s'éclairera tôt ou tard. Elle sentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ses possessions éloignées, qu'en donnant plus d'extension à leur commerce.



La nécessité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique; & il est vraisemblable que l'orage fondra d'abord sur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Espagne qui puissent prévenir ou détourner la révolution dont elle est menacée.

L'entrepôt de ces forces seroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo, & à Carthagène, lieux tous mal-sains & sous le vent. Qu'elles se concentrent à Bayahonda, situé entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette position, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut desirer; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il est aisé de rendre imprenable; une grande abondance de bois de construction; un air très-salubre; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les sauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paisibles, si on les traitoit avec humanité. De cet asyle, les vaisseaux Espagnols menaceroient les établissemens ennemis, & protégeroient les possessions de leur nation.

Il est vrai que lorsqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers situées sous le vent, leur retour seroit difficile. Les vents réguliers du Sud-Est au Nord-Est, les courans



toujours dirigés vers l'Ouest, rendroient nécessairement leur marche pesante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet, dont tout démontre la nécessité. Ce seroit un grand avantage, si cette force pouvoit, au besoin, se porter dans la mer du Sud. Par malheur, la nature des choses s'oppose invinciblement à cet objet d'utilité. L'escadre, avant de faire route vers l'Equateur, seroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar; ce qui l'exposeroit aux mêmes inconvéniens que si elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce seroit de faire passer par terre des matelots tout formés, aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défense que nous venons de tracer à l'Espagne, est susceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'est-elle pas en état de faire les avances nécessaires, pour fonder la marine dont elle doit sentir le besoin. Peut-être ne peut-elle pas assigner les fonds indispensables, pour son entretien. Peut-être n'a-t-elle pas assez de confiance en ses administrateurs du nouveau-monde pour leur confier des soins aussi importants. Ces objections, que nous n'avons pu nous dissimuler, semblent en effet insolubles, dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où se trouve aujourd'hui cette puissance,



autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zèle & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, fera disparaître en peu de tems une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéressés de ces abus énormes, croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils seront bientôt dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-tems affligée, ont tous répété, que se voyant maîtresse des trésors du nouveau-monde, elle avoit reconcé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le système d'aucun peuple. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événements, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elle leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit confi-

XXXIX  
Causes de la  
décadence  
de l'Espa-  
gne.



dérablement diminué la vente par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau-monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmentèrent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-Quint, & même sous Philippe II. Dans les dernières années du règne de ce Prince, la seule ville de Seville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Segovie passaient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce de mer très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siècle, des entreprises immenses & très-dispendieuses. Les seules guerres des Pays-Bas & de la ligue, lui coûtèrent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter dans ces tems-là les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau-monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de



de foudroyer tant d'armées étrangères, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la première & presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale, & la proscription des Maures & des Juifs en 1611, fut la première époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide, qu'on vit des écrivains Espagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un tems où la noblesse, retenant encore tous les préjugés & les privilèges barbares des Visigoths, dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprisée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la seule profession distinguée; & les arts, qui créent, conservent ou réparent, déshonoroient, pour ainsi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin si l'Espagne avoit des manufactures, elles les devoit aux Maures, qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puissance ne



sentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les trésors du nouveau-monde, étoit de favoriser l'industrie qui les y attiroit. La seule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieusement proscrite. Envain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la superstition qui avoit prononcé l'arrêt de leur destruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne se trouva même aucune puissance en Europe assez éclairée pour leur offrir un asyle, & ils furent réduits à se disperser en Afrique & en Asie.

Tandis que le désespoir conduisoit ces malheureux sur des côtes barbares, l'Espagne s'applaudissoit de son fanatisme aveugle. Elle se croyoit toujours la plus riche puissance de l'univers, parce qu'elle ne soupçonnoit pas que les vaisseaux qui remplissoient ses ports, étoient des éponges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'aperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlèvement de ses galions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop



pesant, même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restèrent. Ils se réfugièrent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgents du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état: ils furent autorisés à sous-affermir les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplièrent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pièges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à



décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer. Ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile peninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du nouveau-monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zèle, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins chères; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclaircit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'in-



action & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivières, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour les colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *aviso* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presque aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siècle



de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractère.

L'inquisition, cet effroyable tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoissances utiles. L'Espagne ne fut, il est vrai ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de religion ressemblent à ces parties acides & volatiles, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la l'impidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement, elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive,



& il furnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne, La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu de cette activité qui auroit été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Amérique & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde régulière auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédi-



tion. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper les trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du Prince, à accorder des pensions & des grâces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru fouiller ses mains victorieuses, en les employant à des travaux



paissibles. Les campagnes & les ateliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des collèges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes



gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès, fut la première & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles, autrefois aussi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oïiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le



Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord passé aux autres états de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la métropole de fournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples, qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du nouveau-monde, ne purent guère retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commission: droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend sur les négocians étrangers, que parce qu'elle resserre les consommations; mais qui sont payés par les Péruviens & les Mexicains, qui les consomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent, dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévère, portée par Ferdi-



nand & Isabelle, & confirmée par leurs successeurs, avoit exclu les nations étrangères des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faisoient. L'impérieuse loi de la nécessité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandises qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reste est fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Espagne, sous le nom des Espagnols même, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne-foi des Espagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte, fait dans ce commerce la sûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant se dissimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus absurde. Il défendit, sous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent; comme si les Espagnols eussent pu se dispenser de payer les marchandises qu'ils avoient besoin d'acheter. Lorsqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Espagnol, qui est à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves, appelés *Météores*, qui, bien armés, alloient porter les lingots numérotés au rem-



part, & les jettoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes ne les troubloient jamais : tous avoient leur droit sur cette fraude, justifiée par l'iniquité de la loi ; & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutaient aux marchandises un nouveau prix, que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises, par la difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confisqué ses biens ; cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'auroit augmentée ; parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cette tyrannie. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une,



dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires sont plus conduits par les caprices des administrateurs, que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le nouveau-monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du ministère étoit de se rendre maître du commerce des piastras, & par conséquent du change. Ce plan, qui, peut-être étoit plus vaste que juste, n'a pas réussi. Les agens qu'on avoit choisis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Espagne ne s'est pas obstinée à soutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers sont maintenant autorisés à extraire directement leurs fonds, en se soumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour-cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des tems où les fraudeurs Espagnols peuvent fournir les piastras à bord des vaisseaux, au-dessous de l'imposition; & on sent bien que ces facilités momentanées, sont saisies avec une avidité extrême.



Pendant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospé-  
 rent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais  
 intérêts, peut-être à la découverte de l'Amé-  
 rique se fussent-ils contentés de former avec  
 les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient  
 établi entre les deux nations une dépendance  
 & un profit réciproques. Les productions  
 des ateliers de l'ancien-monde, eussent été  
 échangées contre celles des mines du nouveau;  
 & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal,  
 par de l'argent brut. Une union stable, suite né-  
 cessaire d'un commerce paisible, se seroit for-  
 mée sans répandre du sang, sans dévaster des  
 empires. L'Espagne n'en seroit pas moins de-  
 venue maîtresse du Mexique & du Pérou; par-  
 ce que tout peuple qui cultive les arts, sans  
 en communiquer les procédés & la pratique,  
 aura une supériorité réelle sur ceux auxquels  
 il en vend les productions.

XI.  
 Causes de  
 la décadence  
 des colonies  
 Espagnoles.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on  
 avoit trouvée à subjuguier les Indiens, l'ascen-  
 dant que Charles-Quint prit sur toute l'Euro-  
 pe, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, le ca-  
 ractère particulier des Espagnols, l'ignorance  
 des vrais principes du commerce; toutes ces  
 raisons & plusieurs autres, empêcherent qu'on  
 ne donnât d'abord aux pays conquis du nou-  
 veau-monde, des loix sages, une bonne admi-  
 nistration, une consistance inébranlable.



La dépopulation de l'Amerique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on a accusés jusqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espece de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols, l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale: & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphere? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontieres de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués



qués, d'être massacrés? Ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La première goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandît à flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées? Mais le phénomène incompréhensible, c'est la stupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui stipendioit des chiens exercés à poursuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Visigots, dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-tems au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte



du nouveau-monde, ce genre de richesse abforboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle : leur crioient, laissez l'or : si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les focs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite ; pourquoi donc la multiplier sans fin ? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Espagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jeter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étoient privés de la lumière du jour, de la douceur de respirer un air libre & sain, des principaux soutiens de la vie, de la consolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches ; ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses, qui recélaient aujourd'hui plus de cendre de morts, que de poussière ou de



grains d'or. Quand on jette les yeux sur des traitemens si barbares, on est bien étonné d'entendre l'avare & stupide Espagnol, se plaindre de ce que les Indiens lui refusent la connoissance de plusieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs pères ou que le hasard leur a donné, que feroient-ils autre chose que multiplier les moyens de les détruire ?

Aussi voit-on ceux même que la destinée avoit soumis au joug, désertir les terres qu'ils cultivoient pour leur avides maîtres, & se réfugier en grand nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordelières. Ces lieux impénétrables, sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contraient dans ces âpres climats un caractère féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs, qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes que se régénère en secret une race légitime qui doit



un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nus, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangères. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de première nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célèbre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point



de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fussent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les fortereffes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur, On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les



coffres du souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés; des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. " J'ai vu, disoit un voyageur célèbre, „ porter dans le même tribunal, & presque à la „ même heure, une même sentence sur deux „ cas directement opposés. En vain s'efforça- „ t-on d'en faire comprendre la différence „ aux juges. Cependant le chef sortant enfin „ des ténèbres, se leva sur son siège, retroussa „ sa moustache, & jura par la Sainte Vierge „ & par tous les Saints, que les Luthériens „ Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres „ ceux du pape *Justinien*, dont il se servoit „ pour juger les causes équivoques; mais que „ si ces chiens reparoissoient, ils les feroit „ brûler tous. „



„ Le hazard, dit le même voyageur, fit  
 „ tomber un jour les métamorphoses d'Ovide  
 „ entre les mains d'un créole. Il remit ce  
 „ livre à un religieux qui ne l'entendoit pas  
 „ mieux que lui, & qui fit croire aux habi-  
 „ tans de la ville que c'étoit une bible Angloi-  
 „ se. Sa preuve étoit les figures de chaque  
 „ métamorphose qu'il leur montrait, en di-  
 „ sant : voilà comme ces chiens adorent le dia-  
 „ ble, qui les change en bêtes. Ensuite la  
 „ prétendue bible fut jettée dans un feu qu'on  
 „ alluma exprès, & le religieux fit un grand  
 „ discours qui consistoit à remercier Saint  
 „ François de cette heureuse découverte ”.

Comme l'aveuglement est toujours favora-  
 ble à la superstition, les ministres de la reli-  
 gion, sans être beaucoup plus éclairés que les  
 autres, prirent un ascendant décidé dans tou-  
 tes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils  
 furent toujours plus hardis à violer tout prin-  
 cipe d'équité, toute régie de mœurs & de  
 décence. Les moins corrompus faisoient le  
 commerce ; les autres abusoient de leur mi-  
 nistère & de la terreur des armes ecclésiasti-  
 ques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils  
 avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal  
 adroit, lorsqu'un court voyage dans le nou-  
 veau-monde ne lui valoit pas au moins cent  
 mille francs. Le plus souvent on prévenoit  
 leur avidité par des dons immenses. On au-



roit cru que ce n'étoit que pour embellir des églises, & pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquise.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les apaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle s'est manifestée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau-monde. Ce levain fermenté toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroissent d'autant plus sûres & plus prochaines, que le clergé créole & le clergé Européen, qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces divisions, ne se rapprocheront jamais, & travailleront, selon l'esprit dont ils ne se sont jamais écar-



tés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui naissent de tant de maux, ont un peu diminué. La noblesse n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarrassoient souvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a cessé d'être l'appanage de la seule naissance : il a passé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Espagne, qu'une administration détestable avoit fait tomber au dessous de huit millions sur la fin du dernier siècle, monte aujourd'hui à soixante-douze millions six cents cinquante-six mille huit cents cinq livres. Cette heureuse révolution qui a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui sembloit y présider. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La Contractation, transportée de Seville à Cadix en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat qui juge des différends survenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de



leurs privilèges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

XLI.  
Moyens  
que l'Espa-  
gne doit  
employer  
pour son ré-  
tablisse-  
ment.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer [au ministère Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura falsifié les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi-nud, non-chalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le



gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère, il n'est resté à ce peuple, pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort: qu'on cherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau-monde, dans ces tems brillans, où sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra fonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement



la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées en Europe ont formé leurs établissemens du nouveau-monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son système avant que la lumière fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui, en 1747, n'avoit que sept millions quatre cents vingt-trois mille cinq cents quatre-vingt dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-six ecclésiastiques, & qui ne compte guère dans ses colonies que la vingtième partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête, ne peut ni se repeupler, ni les repeupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoye aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puisque son revenu net est de cent



douze millions, & que ses dépenses ordinaires n'en absorbent que quatre-vingt-seize, qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussitôt que les possessions de l'ancien & du nouveau-monde auront été tirées du cahos où deux siècles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition, qui semble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes, & de ses remèdes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit veni-



meux, soit voraces, mais toujours nuisibles ; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens bons ou mauvais ; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se fera élevé de l'idolatrie au théisme ; mais cette dernière idée simple & sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique ; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révé-  
rés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie uni-



verselle qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirèrent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévorait toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité, un grand nombre de superstitions les plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principes de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands & de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nou-



velles opinions auroient partout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les Rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systèmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espèce de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidèle; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables, ne furent pas écoutés. Leur voix étouffée par l'apparence d'un grand



grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le Prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énerroit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du Peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspirait à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition



doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y fera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour première condition; que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'ancien & du nouveau-monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées, qu'il faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphère, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément & de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays natal.

Si l'Espagne veut porter rapidement ce



grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas qu'elle ouvre son sein aux peuples de sa communion ; il faut que toutes les sectes, sans distinction, y soient admises. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles se multiplioient. Si les payens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la manière qui lui fera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du nouveau-monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra



créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières & la main-d'œuvre ; mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporterait en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hazardera auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matières premières. La défense de sortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit sensiblement, & seroit entièrement tombée, si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craignons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entière. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans la circulation intérieure, y avilissent bientôt



le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci, dès lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de première nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère Espagnol qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout



où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude pour plus de trente millions. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une grande augmentation, & vraisemblablement peuvent être plus que doublées. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avan-



tages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la métropole, depuis 1492 jusqu'en 1740, c'est-à-dire dans l'espace de 248 années, plus de neuf milliards de piaftres, dont la moindre partie est restée à ses maîtres naturels: le reste s'est répandu en Europe, ou a été porté en Asie. Depuis le premier janvier 1754 jusqu'au dernier décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période,

XLII.  
Moyens  
que l'Espa-  
gne doit  
employer  
pour le ré-  
tablisse-  
ment de ses  
colonies.

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piaftres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piaftres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10, 942, 846 piaftres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piaftres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piaftres, 3 réaux: en argent, 10, 326, 090 piaftres, 8 réaux.

De Carthagène, en or, 10, 045, 188 piaftres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piaftres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piaftres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piaftres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piaftres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piaftres, 2 réaux.



De Caraque, en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux; en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-Rico, en or, 526 piaſtres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout, vingt-ſept millions, vingt-ſept mille huit cents quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions, ſept cents quatre-vingt-dix-huit mille deux cents cinquante-huit piaſtres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions huit cents vingt-ſix mille cent cinquant-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cents quatre-vingt-quatre mille cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richesses, celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enregistre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enregistré; & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres, ou 89, 250, 000 livres.

Il ſeroit poſſible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paſſer dans le nouveau-monde des



gens plus habiles dans la métallurgie, & se relâcher sur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce succès ne feroit jamais que passer. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce feroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établissement des manufactures dans leurs possessions du nouveau-monde;



mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens possibles. Si l'Espagne adopte un principe si raisonnable, elle parviendra vraisemblablement à retenir dans son sein douze à treize millions, qu'en font sortir tous les ans les épiceries. Il n'est guère possible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la canelle, le girofle, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la canelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réussissent, soit qu'elles ne réussissent pas, on peut toujours cultiver le café, dont l'usage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque souvent à nos manufactures; le sucre, dont l'Espagne achète tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produisoient autrefois des soies excellentes, qu'on employoit avec succès à Séville. Cette production s'est perdue, par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose, en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile même



me, de multiplier dans le climat convenable, l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille, & l'empressement de tous les peuples pour s'en procurer, avertissent continuellement l'Espagne de l'intérêt qu'elle a de la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit sur-tout encourager, ce seroit les vignes & les oliviers, dont la culture n'est permise que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes, seroient fixées par ce genre de travail. Distribuées avec intelligence, elles serviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant séparées par des terrains immenses & inhabités. Les loix, qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, seroient observées. Le commerce ne seroit pas continuellement interrompu, par l'impossibilité de faire arriver, même avec de grands frais, les marchandises au lieu de leur destination. En cas de guerre, on seroit averti à tems du danger, & l'on se donneroit des secours prompts & efficaces. Si l'Espagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger sacrifice seroit compensé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, seroient le partage des naturels du



pays, que leur indolence, & peut-être leur foiblesse, rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations seroient réservées pour les esclaves actifs & vigoureux, que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce secours étranger, dans les premières années qui suivirent la découverte du nouveau-monde. Il fut bientôt pros crit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas, qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette époque, un favori obtint le privilége exclusif de porter quatre mille négres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois, qui abusèrent de leur monopole. Cet odieux commerce passa successivement aux Castillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il est enfin rentré dans les mains des Espagnols, qui l'exercent de la manière la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaisons se forment avec des sujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer des secours é-



étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle surmontera cet obstacle, en recevant directement des Indes Orientales les marchandises propres à ces contrées barbares, en excitant par des gratifications, l'introduction des nègres dans les colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis si long-tems languissantes. Leurs productions, qui ne passent pas annuellement vingt-sept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la consommation de l'Espagne & de l'Europe entière.

Après que le gouvernement se sera occupé avec succès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ses provinces du nouveau-monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richesses dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris, que la vigilance de ses garde-côtes, que la fidélité de ses commandans, sont des barrières que le commerce interlope franchit souvent & facilement.

Tous les peuples que leurs possessions mettent à portée des colonies Espagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleusement les trésors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la rivière de la Plata. Les Danois,



les François, les Hollandois. sur la côte de Carthagène & de Porto-Belo. Les fujets de la Grande-Bretagne, qui connoissoient toutes ces voies, ont trouvé dans les cessions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les garde-côtes; mais les Anglois assurés de n'être pas déshonorés par leur gouvernement, ont soutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandestin, qui chez eux est puni de mort. Leur marine militaire l'autorise si ouvertement, qu'il existe entr'elle & les négocians de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaisseau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de sa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoirs que les garde-côtes. Quoique la corruption ait passé toutes les bornes en Espagne, elle est poussée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-rois jusqu'aux derniers commis, personne ne porte aucun principe de patriotisme dans le nouveau-monde. Tous ont acheté leur poste; tous prétendent être dédommagés des sacrifices qu'ils ont faits; tous sont pressés d'élever la fortune qu'ils poursuivent; tous veulent être dédommagés des dangers



qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il est rare qu'on soit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans sa place. On diroit que la cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il fut moins odieux, en le rendant plus universel.

Tous les moyens de s'enrichir sont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, est de favoriser le commerce interlope, ou de le faire soi-même. Il est facile; il est rapide; il est doux. Personne en Amérique ne réclame contre cette conduite, parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils sont aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les ministres, les confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable est non-seulement à l'abri de la punition, mais encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau-monde, où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si l'on vous calomnie.* lui dit son ami, *vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagère pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie: vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste.*



Comment parvenir à détruire des abus si enracinés? Tandis que les arrangemens qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la manière d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance, à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matières premières, il faut qu'elle leur paye convenablement les valeurs nouvelles, que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles; il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs de la manière qui lui fera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples, pour lui avoir échappé; mais elle en a fait une mauvaise application. Ses besoins ou son avidité l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse

se



se des peuples, étoit la seule vraie richesse de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand, pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guère douter que ce préjugé n'ait été leur règle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel. dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modération; dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui règle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par sa nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur



convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols, qui, trouvant les magasins remplis, sont forcés de vendre à perte; ou ce qui est souvent plus fâcheux, se trouvent dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts sans cesse renouvelés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole destructeur, & plus destructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêchée de sentir que les privilèges exclusifs, toujours nuisibles aux peuples même les plus actifs, sont nécessairement ruineux pour une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entière dans les expéditions de Cadix, qui puisse sapper la contrebande, & donner au commerce l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau-monde, est d'y porter beaucoup de denrées & de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opéra-



tions sont inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans ce système, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs, a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera, par cet heureux moyen, des esprits qui sont aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber par le bon marché, des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin, elle doublera, triplera peut-être sa navigation, dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique, & la livrent si souvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le système des flottes, qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix, est plus favorable au petit nombre de négocians livrés à ces spéculations, la liberté d'envoyer, en



payant les droits, autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix & augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, qui nous paroît absolument nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être fera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions; aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront, par conséquent, à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute liberté, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression perpétuelle. Dès que l'Espagne aura ouvert les



yeux, le commerce de ses colonies cessera d'être un pur monopole; leur religion cessera d'être une pure superstition; leur gouvernement cessera d'être une pure tyrannie. Par une suite des progrès du bon exemple & d'une heureuse rivalité, le Portugal qui, jusqu'à présent, n'a guère été plus éclairé que l'Espagne, adoptera peut-être, pour le Brésil, ce plan de réformation.

*Fin du huitième Livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

## LIVRE NEUVIEME.

---

*Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guer-  
res qu'ils y ont soutenues. Productions & ri-  
chesses de cette colonie.*

XLIII.  
Découverte  
du Brésil par  
les Portu-  
gais.

**L**E Brésil est un continent immense de l'A-  
mérique méridionale. Il est borné au Nord  
par la rivière des Amazones, au Sud par le  
Paraguay, au Couchant par une longue chaîne  
de montagnes qui le séparent du Pérou, au  
Levant par la mer du Nord. On donne à ses  
côtes douze cents lieues d'étendue. L'inté-  
rieur des terres, trop peu connu pour qu'on  
en puisse déterminer la profondeur, est coupé  
du Nord au Sud par des hauteurs d'où sortent



plusieurs grandes rivières, dont les unes se jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, dans son troisième voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette rivière & la Floride. Les établissemens déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes Orientales: tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hazard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduisoit une flotte au-delà du cap de Bonne-espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzième degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui de Brésil; parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en



se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination; mais on la distingua par le surnom d'Indes Occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'Orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'Occident pour aller au Brésil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses, assignés au hasard par des ignorans, ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires, & souvent étrangères aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui fait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne fera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des



tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entière, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoît de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le nouveau-monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

XLIV.

Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Brésil.



L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractère, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatisme, sous le règne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean



III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixième partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les forçiers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare ; les mahométans, extrêmement diminués, depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs surtout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On fait que lorsque cette nation, long-tems concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnèrent à sortir



d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit en 1496, ceux qui refuserent de se faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils espérèrent que deux cents cinquante mille livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expedition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Ham.



bourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquisition, exilés dans le Brésil, ne furent pas entièrement abandonnés. Plusieurs trouverent des parens tendres, des amis fideles; les autres, dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de différentes nations, avec lesquels ils avoient eu des liaisons d'affaires. Ces secours mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premières leur vinrent de l'île de Madere.

Cette production, bornée jusqu'alors par sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens, voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Brésil, qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la metropole, autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins



dédaigneux sur une contrée immense, que le hasard lui avoit donné, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement abandonné aux seuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut assujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie, dès qu'il eut mis un peu d'ensemble entre des plantations qui, jusqu'alors, avoient été entièrement isolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Il n'étoit pas aisé d'acquérir ces lumières.

Le Brésil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou sur des rivières. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines ou des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur pêche; d'autres qui subsistoient par l'agriculture. Toutes



ces causes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes des ces peuples. Cependant le fonds de leur caractère étoit à-peu-près le même.

Le Brésiliens sont en général de la taille des Européens, mais ils sont moins robustes. Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas rare de leur voir pousser leur carrière au-delà d'un siècle. Autrefois ils ne connoissoient aucune espèce de vêtement. Depuis notre invasion, ils se couvrent communément le milieu du corps. La parure des femmes diffère de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts; qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier; & qu'elles peignent leur visage, au lieu qu'ils peignent leur corps.

XLV.  
Caractère  
& usage des  
Brésiliens.

Quoique la langue des Topinamboux soit assez répandue sur les côtes, on peut dire en général que chaque peuplade de ce vaste continent a son idiôme particulier. Quelques-uns de ces langages ont, dit-on, de l'énergie, mais ils sont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un seul qui ait des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles. Cette pénurie de langage, qui est commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, est la preuve la plus sensible du



peu de progrès qu'y a fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les transmigrations réciproques de ces sauvages, ont été fréquentes. Peut-être par la comparaison qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes Orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui jusqu'ici a occupé sans fruits, les veilles de tant de savans.

La nourriture des Brésiliens étoit anciennement peu variée. Elle devoit devenir meilleure lorsqu'ils ont connu nos animaux domestiques. Cependant ceux qui habitent sur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivières, on se nourrit toujours de pêche, & dans les forêts, de chasse. Le vuide, que laissent trop souvent des ressources si fort incertaines, est rempli par quelques racines qui peuvent se passer de culture, ou qui n'exigent que des soins bornés.

Le travail est insupportable à ces sauvages. L'inaction, la table, la danse, partagent leur vie. Leurs chansons ne sont qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons: elles roulent ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers.

Leurs amusemens ne sont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être suprême qu'ils



qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui, par des contorsions extraordinaires, surprennent souvent leur crédulité, au point de causer parmi eux des mouvemens violens. Ces fourbes finissent par être massacrés, si l'on parvient à démêler leurs impostures; ce qui arrête un peu l'esprit de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en ait d'assez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime, à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs desirs. De même que la plupart des peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme; dans les mauvais, passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant des siècles entiers, son caractère, ses usages & ses goûts: cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état



de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premières années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, & le retient ou le ramène dans sa patrie. tandis que le sauvage, qui jouit à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au désir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'ait



pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct



& de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractère des peuples sauvages; celui où dévoient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, son voisin se présente aussi-tôt pour la sucer; & tous les services de l'humanité sont rendus avec un zèle digne de ce premier soin. Ils ne négligent pas les plantes salutaires que leur fournissent leurs forêts; mais ils jugent l'abstinence plus utile que tous les remèdes: jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeler l'idée; ces sauvages regardent les leurs avec attendrissement, racontent leurs exploits avec complaisance, louent leurs vertus avec transport. On les enterre debout, dans une fosse ronde. Si c'est un chef de famille, on ensevelit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive souvent, sans autre raison que de changer, chaque famille met des pierres remarquables sur la fosse de ses



morts les plus respectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur, sans pousser des cris effrayans, assez semblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décident les hostilités, qui donnent le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expressions d'une haine implacable. On s'arrête même quelquefois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entières. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les historiens Romains; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans sont armés d'une massue de bois d'ébène, qui a six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs flèches sont du même bois. Ils ont pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valent bien, pour inspirer le courage, nos tambours, qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes, qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux



sont les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Lorsque l'agresseur est arrivé sur les frontières ennemies, les femmes, chargées des provisions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénètrent au travers des bois. Leur première attaque ne se fait jamais à découvert. Ils se cachent à quelque distance des habitations, pour se ménager les avantages d'une surprise. Dans les ténèbres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confusion, pour assouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui sont réduits à faire la guerre de campagne, se divisent par pelotons & se mettent en embuscade. S'ils sont découverts & vaincus par des forces supérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on consister le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Brésiliens est de faire des prisonniers. Ceux-ci sont conduits dans le village du vainqueur, où ils sont égorgés & mangés avec appareil. Le festin est long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine, ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action: les Brésiliens se bornent à ceux qui sont



tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il semble que la vengeance seule assaisonne un aliment que l'humanité repousse.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient, & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie est quelquefois le penchant ou la maladie, dont quelques individus bizarres sont attaqués, même parmi les sauvages les plus doux. Ces especes d'assassins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, se retirent de leur horde, se cantonnent seuls dans un coin de forêt, attendent le passant, comme le chasseur ou le sauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affut, le tirent, le tuent, se jettent sur le cadavre & le dévorent.

Lorsque ce penchant n'est pas une maladie, l'essai de la chair humaine dans les sacrifices des prisonniers, & la paresse, peuvent être comptés parmi les causes de cette anthropophagie particulière. L'homme policé vit de



son travail; l'homme sauvage vit de sa chasse. Voler, parmi nous, est la manière la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer son semblable, & le manger quand on le trouve bon, est la chasse la moins pénible d'un sauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un paresseux veut avoir, parmi nous, de l'argent, sans prendre la fatigue de le gagner. Chez les sauvages, un paresseux veut manger, sans se donner la peine de chasser; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime: car partout la paresse est une antropophagie; & sous ce point de vue, l'antropophagie est encore plus commune dans la société qu'au fond des forêts. S'il est jamais possible d'examiner ceux d'entre les sauvages qui se livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, lâches, paresseux, dominés des vices de nos assassins & de nos mendiants.

Nous savons que si l'opulence est la mère des vices, la misère est la mère des crimes; & ce principe n'est pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Qu'elle est l'opulence des sauvages? L'abondance de gibier autour de sa retraite. Quelle est sa misère? La disette de gibier. Quels sont les crimes inspirés par la disette? Le vol & l'assassinat. L'homme policé vole & tue pour vivre; le sauvage tue pour manger.

Lorsque ce goût est une maladie, interro-



gez le médecin; il vous dira qu'un sauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainsi que l'homme policé. Si ce sauvage est foible, & si ses forces ne peuvent suffire à la fatigue que son besoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il? Il tuera & mangera son semblable; il ne peut chasser qu'un instant, & il veut toujours manger.

Il est une infinité de maladies & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune suite fâcheuse, ou qui ont des suites toutes différentes dans la société, & qui ne peuvent conduire le sauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie est le seul bien du sauvage.

Tous les vices moraux, qui conduisent l'homme policé au vol, doivent conduire le sauvage au même résultat, le vol: or le seul qu'un sauvage soit tenté de faire, c'est la vie d'un sauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Brésil, les têtes des morts sont conservées très-précieusement. On les montre avec ostentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nations sauvages portent leurs exploits gravés sur leurs membres, par des incisions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas des ornemens d'or ou de soie, que l'ennemi puisse leur enlever. Il est beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Dans ces régions, un homme qui



cherche à plaire, doit être couvert de sang.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à subir le joug que le Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contentèrent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres; ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parens, les amis des sauvages prisonniers, s'enhardissoient à les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui, tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de se battre de l'autre.

XLVI. Soufa n'amena pas des forces suffisantes, pour changer la situation des choses. En bâtissant San-Salvador, il donna, à la vérité, un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites, qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperferent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms



de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient; ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoit souvent à leur place les plus in-



teilligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs, aux sauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bien-faisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux, avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si formés en société dans la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits



dans les autres cours pour influencer sur tous les événemens politiques ; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres : l'ancien & le nouveau-monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile , en l'empêchant d'être nécessaire ; le dix-huitième siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement ; la capitale du monde chrétien ne seroit pas occupée en ce moment à plonger des mains bassément avides , dans les entrailles de ses martyrs & de ses apôtres.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens , pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice , qui fit un grand éclat , diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer , au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là , ils commerçoient paisiblement avec les Caribes , la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison , n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris , & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites chargés de faire recevoir les réparations , que sans eux on n'eût jamais ordonnées , en donnerent avis à Faran-



caha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : „ mes peres, leur dit-il, „ nous consentons à oublier le passé, & à faire „ une nouvelle alliance avec les Portugais ; „ mais qu'ils soient désormais plus modérés & „ plus fideles aux droits des nations, qu'ils ne „ l'ont été. Notre attachement mérite au moins „ de l'équité. On nous traite de barbares, ce- „ pendant nous respectons la justice & nos „ amis ". Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : „ si vous doutez de la bonne- „ foi des Cariges, je vais vous en donner une „ preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement ; „ il est l'espérance de ma maison, & fait les „ délices de sa mere : elle mourroit de dou- „ leur, si elle perdoit son fils. Je veux ce- „ pendant vous le donner en otage. Amenez- „ le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez „ soin de son éducation, instruisez-le de votre „ religion. Que ses mœurs soient douces ; „ qu'elles soient pures. J'espere qu'à votre „ retour vous m'instruirez aussi, & que vous „ me rendrez à la lumiere „. Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ;



mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de sucre furent vivement poussées avec les instrumens que fournissoit l'Afrique. Cette vaste région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie subjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'esclaves, que la métropole employoit au service domestique & à l'exploitation des terres. Cet usage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractère national, s'introduisit plus tard dans les possessions du nouveau-monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les nègres s'y multiplièrent prodigieusement, au tems dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais il ne les traversèrent plus: ils les encouragerent même, en se vouant à des occupations moins rudes, & en fournissant à la colonie quelques subsistances. Un accord si heureux, produisit les plus grands avantages.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité

XLVII:  
Entreprises  
des François  
sur le Brésil.



des François. Ils tenterent de former successivement des établissemens à Rio-Janeiro , à Rio-Grande , à Paraïba , dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit , communément tardif , des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent , par inconstance & par lassitude , des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter , que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses , est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages , qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit , il y a deux siècles , la langue François , & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

„ Les Brésiliens , dit Lery , l'un des interlocuteurs , fort ébahis de voir les François prendre tant de peine d'aller querir leur bois , il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette demande. Que veut dire , que vous autres François venez de si loin querir du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point en votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui , & en grande quantité , mais non pas de telle sorte que le leur , lequel nous ne brûlons pas comme il pensoit ; ainsi comme eux-mêmes en usoient pour teindre leurs cordons & plumages , les nôtres l'amenoient pour faire la teinture. Il me



„ me répliqua : Voire , mais vous en faut-il  
 „ tant ? Oui , lui dis-je ; car y ayant tel mar-  
 „ chand en notre pays qui a plus de frises &  
 „ de draps rouges que vous n'en ayez jamais  
 „ vu par-deçà , un seul achètera tout le bois  
 „ dont plusieurs navires s'en retournent char-  
 „ gés. Ha , ha ! dit le sauvage , tu me contes  
 „ merveilles ! Puis pensant bien à ce que je  
 „ lui venois de dire , plus outre dit : Mais cet  
 „ homme tant riche dont tu parles , ne meurt-  
 „ il point ? Si fait , si fait , lui dis-je , aussi-bien  
 „ que les autres. Sur quoi , comme ils font  
 „ grands discoureurs , il me demanda de re-  
 „ chef : Et quand doncques il est mort , à qui  
 „ est tout le bien qu'il laisse ? A ses enfans ,  
 „ lui dis-je , s'il en a ; & à défaut d'iceux , à  
 „ ses freres , sœurs , ou plus prochains. Vrai-  
 „ ment , dit alors mon vieillard , à cette heu-  
 „ re cognois-je que vous autres François êtes  
 „ de grands fols ; car vous faut-il tant travail-  
 „ ler à passer la mer pour amasser des richesses  
 „ à ceux qui survivent après vous , comme si  
 „ la terre qui vous a nourris n'étoit point  
 „ suffisante aussi pour les nourrir ? Nous avons  
 „ des enfans & des parens , lesquels , comme  
 „ tu vois , nous aimons ; mais parce que  
 „ nous sommes assurés qu'après notre mort ,  
 „ la terre qui nous a nourris les nourrira , cer-  
 „ tes nous nous reposons sur cela ”.

Cette philosophie , si naturelle à des peu-



ples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangère aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévorait alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hazard, & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui à leur exemple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

XLVIII.  
Les Hol-  
landois s'é-  
tablissent  
dans le Bré-  
sil, & en  
font chas-  
sés, après y  
avoir rem-  
porté de  
grands a-  
vantages.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse répu-



blique, le tems de mûrir les nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilège exclusif, qu'avoit eu en Asie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre neuvièmes, la Zélande pour deux, la Meuse & la Westfrise pour un chacune; la Frise & Groningue ensemble, pour un neuvième. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie Occidentale, mécontente que son privilège fût moins étendu que celui de la compagnie Orientale, ne se pressa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hazardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que



la domination étrangère y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premières notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.]

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Wilkens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au conseil d'Espagne. Les ministres qui le composoient, furent consolés du triomphe des plus opiniâtres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse, ils éprouvoient une résistance qui bleffoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fière & plus souple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.



Sans perdre de vue d'aussi vils sentimens, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienféances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Teixeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misère, forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant: ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Por-



## HISTOIRE

tugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui caufoit de l'ombrage aux puiffances même les plus intéreffées à la prospérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de fes flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conferver fa confiance. Les Officiers fubalternes vouloient s'élever, en fecondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du foldat & du matelot étoit fans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés ; tout fembloit les aguerir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce fentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune fe trouvant liée, par un arrangement fage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaiffeaux ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaiffeaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui affurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépenfe montoit à quatre-vingt-dix millions. Ils en prirent cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandifes dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 li-



vres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguèrent celles de Tamara, de Paraíba, de Rio-Grande, dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans, ainsi que Fernambuc, une grande quantité de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se mit en campagne. On lui opposa successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à



qui il ne manqua pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnerent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparèrent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà sept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs succès, par une révolution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractère; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbecille encore que son



père, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privilèges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le Duc de Bragance fut placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau Roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappelé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam, à



Bassis, orfèvre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux administrateurs entrèrent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent passer le but. Ils laissoient écrouler les fortifications, déjà trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher; ils permettoient le retour en Europe, à tous les soldats qui le desiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient. Les éloges que leur attiroit la richesse des cargaisons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour grossir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes possessions ou des circonstances particulieres, avoient retenus sous sa domination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui justifie toutes les résolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à se plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1643 pour se venger. Leur



projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés, eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne, on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgrâces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prof-



pérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice; mais son impuissance, n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle défavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-tems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans



une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit „ Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre „ zele, de ses intérêts & de nos succès; bien „ loin de chercher à nous arracher les armes, „ il nous encourageroit à poursuivre notre „ entreprise, il nous appuieroit de toute sa „ puissance”. Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consumma la ruine des Hollandois, Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paroïsoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité qui en 1661 termina les divisions des deux



puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du nouveau-monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

**XLIX.**  
Situation  
des Portu-  
gais dans le  
Brésil, a-  
près qu'ils  
se furent  
débarassés  
des Hollan-  
dois.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une manière irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis ou qu'on es-



péroit de soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, les avoient calomniés. La premiere impression que firent les Européens sur de petites nations divisées par des guerres continuelles, fut un sentiment de défiance; & comme il est assez naturel à des hommes suspects de craindre des hommes soupçonneux, ils se crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les sujets d'animosité. Si dans la suite les naturels du pays renouvelèrent les hostilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaise foi, les vexations de la puissance inquiète & ambitieuse qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau-monde. Dans quelques occasions, on put les accuser d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées; mais jamais d'injustice & de duplicité. On les trouva toujours fides à leurs promesses, à la foi des traités, aux droits sacrés de l'hospitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractère, fit prendre le parti de les rassembler dans des villages qu'on distribua sur les côtes ou peu avant dans des terres. Par cet arran-



gement, on assuroit la communication des établissemens Portugais, & on éloignoit les sauvages qui en infestoient les intervalles par leurs brigandages. Des missionnaires, la plupart Jésuites, furent chargés du gouvernement spirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches aussi exactes qu'il est possible de les faire, dans un pays où tout est mystère, nous ont appris que ces ecclésiastiques agissoient en vrais despotes. Ceux qui avoient conservé quelques principes de douceur & d'humanité, soit paresse, soit fanatisme, entretenoient ces petites sociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raison, ni jusqu'à un certain point leur industrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui sont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaise administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La cour de Lisbonne, en dispensant les Indiens de tout tribut, les avoit assujettis à des corvées. Cette loi funeste les mettoit dans la dépendance des commandans & des magistrats voisins, qui, sous le prétexte si familier aux gens en place, de les employer pour les besoins publics, les sacrifioient trop souvent à leur service. Ceux que  
cette



cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu le manioc, autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages, pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi se procurer des clincailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais, pour le service domestique ou pour la petite navigation. c'étoit toujours pour peu de tems; parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis, dont le nombre ne passa jamais deux cents mille. Les indépendans n'eurent guère de rapport avec les Européens, que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilité entre les deux nations, devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit



du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L.  
Etablis-  
sement des  
Portugais  
sur la rivie-  
re des Ama-  
zones.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordelieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500



par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valaient des massacres inouis, n'avoient détruit un pays si propre à seconder leur penchant pour le merveilleux. C'est-là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimères. Ce peuple, qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, sans y trouver une foule de merveilles, avoit, du tems même d'Hercule & de Thésée, donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de



tous les héros, jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane, en furent-ils plus disposés à réaliser cette fiction, en transportant dans le nouveau-monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraisemblablement l'origine de l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrières qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publièrent, avec raison, que dans le nouveau-monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasses, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de



la génération étoit achevé? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles; & commettre de sang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir? Mais une république aristocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme?

Si quelques préjugés bisarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparés, sans ce besoin & ce desir naturel qui doit les approcher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais aperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en fera donc de ce prodige singulier, comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Ama-



zones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco, avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrèrent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du nouveau-monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. " Mon enfant, dit-il à sa fille unique, qui le suivoit dans ses voyages,



„ j'espérois te placer sur le trône; les événemens trompent mon attente. Mon honneur & le tien ne permettent pas que tu vives pour devenir l'esclave de mes ennemis: meurs de la main d'un pere „. A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entièrement pendant un demi-siècle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on



ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivières navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant



à elle. On feroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés, & on feroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvreroit pas quelque cabane, s'il n'appercevrait pas de la fumée, s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.



Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroïsoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entière de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles, qui paroïsoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637, a pris par degrés quelque consistance. On y compte aujourd'hui trente-six peuplades, dont douze sont situées sur le Napo, & vingt-quatre sur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cents habitans, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroissemens de la mission doivent être lents, & ne peuvent jamais être considérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité aug-



mente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles; & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais, à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions favorables pour des établissemens. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la falsepareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes &



couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des flèches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contents de ce qu'ils possèdent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du nouveau-monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité: mais les sauvages voisins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de l'Espagne,



on trouve Saint-Paul, la première des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur le bord du fleuve. Si les Mayanas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordelière, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleve-



roient à un degré de prospérité, où sans ce concours elles ne fauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire; puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancien-monde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrières éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérans du Brésil ont élevés depuis la peuplade de Coari, jusqu'aux bords de l'Océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau-monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces



forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-foibles; les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées au joug, ont disparu, & elles sont allées chercher un asyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrain qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé, comme l'intérêt de la métropole sembloit l'exiger. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes, plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la saffepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de construction, & beaucoup de cacao, qui, jusques dans les derniers tems, a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie; tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivières navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne sont pas même les seuls que cette partie du nou-



veau-monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers tems dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie conduiroit vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais, qui, sur l'Amazone, n'employent à leurs travaux que des sauvages, n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfans étoient saintement réduits en servitude, pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chrétiens, devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite, les forts qu'on avoit élevés servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à six cents lieues, pour grossir ces troupes d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes

tes



tes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les missions du Napo; en 1741, jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens tems sur des rivières moins éloignées. Rio-Negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà, depuis long-tems, un fort considérable. Sur ses bords, campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para, pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions, dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier succès, en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oserons l'assurer, au moins, que les projets de la cour de Lisbonne sur la rivière de la Plata, méritent une attention sérieuse.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu de tems après les Espagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer, leur revint en 1679. Leur activité, qui étoit

LI.  
Etablis-  
ment des  
Portugais  
sur la rivie-  
re de la  
Plata.



alors plus grande dans le nouveau-monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des isles Saint-Gabriel, situées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorsque le hasard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquèrent sans délibérer les fortifications qui venoient, pour ainsi-dire, de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célèbre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cet établissement, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda, qu'en attendant que ses droits fussent éclaircis, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés, par les vents, d'entrer dans la rivière de la Plata, ils fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle, qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portu-



gaïses; que les maisons y feroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort; & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de visiter, & la colonie, & les vaisseaux qui y arri-  
veroient.

Si les Jésuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient sûrement prévu les conséquences d'une pareille complaisance. Il étoit impossible qu'un établissement fixe, quel qu'il fût, dans une position si importante, ne devînt une source féconde de contestations avec un voisin entreprenant, qui formoit des prétentions immenses, qui étoit assuré de l'appui de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Brésil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'aggrandir & se fortifier. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on avoit dû prévoir.

Dans les premiers momens qui suivirent l'élévation d'un Prince François sur le trône d'Espagne, lorsque tout étoit encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même tems de l'inquiétude aux Guaranis, en faisant avancer quelques troupes vers leur frontière, leur fit



espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts de cet ennemi. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant démêlé la ruse, menerent en 1705 leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le siège étoit déjà formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la brèche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils essuyèrent le feu sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'impétuosité avec laquelle ils avançaient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une existence solide à Utrecht. La Reine Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ses intérêts, ni ceux de ses alliés, exigea de l'Espagne ce grand sacrifice.

A cette époque, le nouvel établissement, qui n'avoit plus rien à ménager, se livra à un commerce immense avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis longtemps. Rio-Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-



vie, des nègres, des étoffes à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biscuit, des viandes séchées ou salées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les trésors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division, qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation, que la politique ouvroit de tems en tems, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 Janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes, situées entre les rivières Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit de son côté, toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui du côté du Nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres établis sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les



deux cours. On osa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus universelles à Madrid. Déjà l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, remplissant de leurs marchandises les penplades répandues sur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, jusqu'au Potosi; s'emparant peu-à-peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs, qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire jour. C'étoit disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maison.

Ces dispositions firent naître une infinité de cabales, dont les Jésuites furent regardés comme les auteurs. On savoit qu'ils étoient mécontents d'un arrangement qui démembroit leur république; & l'on crut pouvoir les soupçonner, sans témérité, de faire jouer toutes sortes de ressorts pour empêcher que cet accord ne se terminât. On les chassa des deux cours.



Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique : la chose ne paroissoit pas aisée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués ; ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crussent n'avoir pas donné à cette couronne, le droit de disposer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulsions étrangères. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions : on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau-monde, se réunirent, pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades qu'on avoit cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors, les avoient menés au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur



conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à couper les subsistances, qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oferent l'attendre en rase campagne: ils essuyèrent plusieurs petits échecs. Si l'on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays; à emporter tout ce qu'ils pourroient; à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1761, & les choses restèrent en Amérique sur l'ancien pied; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paragnay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes qui avoient élevé un vaste édifice par de grands travaux, en vissent tranquillement la chute. Indépendamment de l'intérêt personnel qui devoit agir puissamment sur



une société, qui, dès sa naissance, s'ouvrit une route secrète à la domination, elle devoit se croire chargée de la félicité des peuples humains & simples, qui, en se jettant dans son sein, s'étoient reposés sur elle du soin de leurs destinées. Quoi qu'il en soit, il faut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs possessions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Brésil, & la plus voisine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, est une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fondèrent, furent ces mal-fauteurs qu'on avoit, dès le commencement, envoyés dans le nouveau-monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les assujettir à quelques loix, ils s'éloignèrent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épousèrent des femmes du pays, & devinrent en peu de tems si corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ce mépris, la crainte d'être troublés dans leurs désordres, l'amour de la liberté, leur firent desirer d'être indépendans. La situation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreuses qu'on n'en pouvoit assembler contr'eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations ac-

LII.  
Etablis-  
ment des  
Portugais à  
Saint-Paul.



coururent pour se joindre à eux. L'entrée étoit sévèrement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espece de noviciat, ou qu'on pouvoit soupçonner de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde: c'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Un air pur, un ciel toujours serein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre degrés de latitude australe; une terre abondante en bled, en sucre, en pâturages excellens: tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oïveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer, qui suit de près l'amour de l'indépendance; les progrès de la liberté, qui menent au desir d'un nom, d'une gloire quelconque; peut-être tous ces motifs réunis les poussèrent à sacrifier un genre de vie commode, à des courses pénibles & périlleuses.

Le premier objet de ces courses, fut de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra, où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens essuyoient tant



d'enlèvemens ou de massacres, qu'ils se laissent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay, où ils sont encore. Cette docilité ne leur procura pas de grands avantages: ils ne pouvoient se promettre quelque tranquillité, qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens; elle craignoit que ces infortunées victimes de son insatiable avidité, ne se servissent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écrasoient. Les législateurs des Guaranis applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des esclaves, dont la soumission étoit forcée; mais ils la jugeoient inutile, avec des hommes librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes que, malgré les oppositions & les préjugés ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien, pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse, ce qu'ils ne pouvoient plus



obtenir par la force. Ils se transportoient dans les lieux où les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligens, faisoient, sous l'habit de Jésuite, de petits présens aux sauvages qu'ils rencontroient, & leur persuadoient de les suivre dans une demeure, où tout étoit disposé pour les rendre heureux. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées se jetoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, & les amenoient. Quelques-uns, qui s'échappèrent, répandirent l'allarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusques sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'espace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres des montagnes, ou se sont dispersés au hazard dans les forêts les plus sombres. La destinée des destructeurs n'a pas été plus heureuse; ils se sont insensiblement anéantis dans ces excursions périlleuses. Mais le malheur du nouveau-monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république, par des Brésiliens va-



gabonds, par des nègres qui avoient brisé leur chaîne, par des Européens, pour qui cette vie errante avoit des attrait.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'est déterminé, par des circonstances particulières, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitans ont pris une direction, qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de plusieurs rivières à s'ouvrir un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay. Le voisinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Grosso, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne, qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions pesant de sucre, ce qui suffisoit pour sa consommation, & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Carpaya, huile balsami-

LIII.

Productions du

Brésil.



que, qui découle par incision d'un arbre appelé cobaiba; l'ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao, que la nature seule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton, supérieur à celui du Levant & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes Orientales; de l'indigo, qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs, qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts; enfin du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit, est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs, semblables au muguet, & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli; mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.



En échange de ces marchandises, le Portugal donnoit au Brésil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sel, des étoffes de laine & de soie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau ; excepté les étoffes d'or & l'argent, dont la métropole avoit, bien ou mal-à-propos, interdit l'usage à ses colonies.

Tout le commerce se faisoit par la voie d'une flotte, qui partoît tous les ans de Lisbonne & de Porto dans le mois de mars. Elle étoit composée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de sept ou huit pour Para. Les bâtimens se séparaient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective. Ils se réunissoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous l'escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre qu'ils avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement bleffoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaisseaux, dans le tems qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un système si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret, qui nuit à celui des marchandises. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les



voyages se feroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations; mais elle fut long-tems arrêtée, par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaisseaux qui auroient navigué séparément, & ensuite par les obstacles que mettoient les vice-rois du Brésil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur, demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutissent à la capitale, ils réussirent à les y retenir, après avoir eu l'adresse de les y attirer. Par-là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-florissante.

On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles qui produisent du coton, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est

res-



resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent, où les plus nombreuses flottes jouissent de la plus grande tranquillité. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide. Quoique les Portugais aient laissé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croient suffisamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de distance en distance, & par une garnison de quatre ou cinq cents hommes. Des ingénieurs, assez intelligens pour profiter de l'avantage du terrain, la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériterait cette attention. On y voit deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévèrement pros crit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe au Brésil comme en Europe, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or & d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion du faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans: riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même, est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas



l'usage des carosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solennités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs mères, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand, achetées par le



sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances & les délices de la vie. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au-dedans & le faste au-dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves, du soin de ses plaisirs & de ses affaires: tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclaire: les lumières, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Brésil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à désirer. On n'y voit point de mouton; la volaille y est rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y désolent, comme dans le reste de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou effraient le poisson dans la baie. D'un autre



côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe, n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption, est d'une cherté prodigieuse. Le prix de ce qui appartient à l'industrie, est plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac, & de quelques autres marchandises, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer. Les esclaves, qui forment la plus grande partie de la population, sont tous employés à la culture des terres, ou à grossir le cortège, & à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems prospéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter au commencement du siècle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

LIV.  
Découverte  
des mines  
d'or & de  
diamans au  
Brésil.

On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenèrent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais, sortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrèrent dans le continent en 1695. Ils rencontrèrent les Paulistes qui, en échange de quelques marchandises d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, situées à leur voisinage.



## PHILOS. ET POLITIQUE. 501

Quelques années après, des soldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire des Indiens éloignés des côtes, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or. Ils sûrent que de nombreux torrens, en se précipitant des montagnes, entraînoient ce metal dans les vallées. Des recherches vives suivirent ces premieres lumieres. On trouva sur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fausse route des trésors. Une veine d'or qui s'étend dans un espace immense, ne se trouva pas non plus assez riche pour être exploitée. Après plusieurs expériences, toutes malheureuses, on se borna, comme les sauvages, à chercher l'or dans le sable, lorsque les eaux étoient écoulées. Cette pratique a été suivie du plus grand succès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays très-considérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois jusqu'à cinq lieues de ce sol précieux, à ceux qui ont des moyens suffisans pour s'y enrichir.

Des noirs sont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivières, & à le séparer du sable & de la boue où la nature l'a caché. L'usage le plus ordinaire, est qu'un esclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir assez de bonheur ou d'activité pour s'en



procurer davantage, a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail, & du soin de le faire vivre à son tour dans l'oisiveté. Pourvu qu'il paie le tribut prescrit, son maître ne peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur que de pouvoir relâcher ses chaînes, par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Brésil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne fera pas accusé d'exagération, en avançant que le desir de se soustraire aux droits, fait dérober le huitième des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les derniers tems à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens sont même surpris que cette communication existe entre deux nations qui, ne fabriquant rien & mettant à-peu-près les mêmes impositions sur l'industrie étrangère, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & par-tout accessible, donne des facilités que n'a pas la



presqu'île de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau-monde. D'ailleurs, les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui portèrent leur attention sur les suites que devoit avoir la découverte faite dans le Brésil, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent,



comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau-monde, l'or étoit à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à treize dans ses monnoies; & son système, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne



fut pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les tems, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentoient l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni ait été d'un si grand ornement dans la société. On trouve des diamans de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chère. Vient ensuite les diamans rose, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté, sont les qualités naturelles & essentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.



Il y a très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers tems, on n'en connoissoit que dans les Indes Orientales. La plus ancienne est dans la Gouël qui sort des montagnes, & va perdre son nom dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'une bourgade située près de l'endroit de la riviere où sont les diamans. On en a toujours tiré très-peu, ainsi que du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas rassemblés : ils sont épars dans un terrain sablonneux, pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde, ne tarissent la source de cette richesse; lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-Frio dans le Brésil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jettoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux, conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouver-



neur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il pensa que ce pouvoit être des diamans. Pour favoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha, son ministre en Hollande, d'éclaircir ses soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cents quarante-six onces. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement. Mais le ministère prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur première valeur, où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cents esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. La cour s'est réservé, dans les deux contrats, tous les diamans qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'empiéter sur ce privilège, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux



voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu se mêler d'un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agents & les esclaves de la compagnie.

Son privilege, constamment protégé par la métropole, n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines, la cour livre tous les ans, à un seul contractant, pour douze millions cinq cents mille livres de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & jusqu'ici cet engagement a été sacré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & sur-tout en France, où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoisse sont, celui du grand-mogol, qui pèse deux cents soixante-dix-neuf carats & un seizieme; celui du grand-duc, de cent trente-neuf carats; le Sanci, de cent six carats; le Pitre, de cent trente-six carats trois grains. Tout cela



est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Brésil au roi de Portugal : il pèse seize cents quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un écrivain Anglois qui a osé l'estimer un milliard deux cents quatre-vingt dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles lapidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamans du Brésil se forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y sont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivières qui coulent des hautes montagnes dont se couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamans ne sortent point d'une carrière; que ces pierres sont éparées, & qu'on en ramasse une plus grande quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamant, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Brésil la première colonie du monde : mais il falloit la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangères. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans  
les capitaineries de Saint-Vincent de Rio-Ja-<sup>LV.</sup>  
<sup>Mesures</sup>  
<sup>prises par</sup>



la cour de  
Lisbonne,  
pour s'affu-  
rer le pro-  
duit de ses  
mines.

neiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer, comme les autres Portugais, le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons & le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroient leurs mœurs, & que tôt ou tard, on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réussit à séduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La république entière reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même manière que tous les Portugais qui étoient dans le Brésil.

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de



la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voisines pour la consommation de l'Europe. La baie où elle est située, fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des protestans François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbres & couvertes d'herbes, à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de Fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta sur le continent les fondemens d'une ville que la culture de tabac & sur-tout du sucre, rendirent considérable dans la suite. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux



fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre; parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamans. Aussi le ministère de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata, est une côte assez stérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivières qui arrosent ces déserts, a attiré quelques colons; & le gouvernement s'est occupé du soin de donner quelque stabilité à cette nouvelle source de richesses. On a établi quelques postes sur la côte, & fortifié sur-tout Sainte-Catherine.

Cette île, qui n'est séparée du continent que par un canal très-étroit, est d'environ neuf lieues de long sur deux de large. Quoique ses terres ne soient pas basses, elle n'est pas apperçue de bien loin; parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Les navigateurs y trouvent un printems continuel, des eaux excellentes, une grande



grande abondance de bois, des fritus exquis & variés, les légumes que le matelot desire, un climat pur par-tout, excepté dans le port; où les hauteurs voisines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuisible.

Cent cinquante ou deux cents brigands qui s'étoient réfugiés dans l'île au commencement du siècle, reconnoissoient l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses intérêts exclusifs. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées, peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misère; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, souvent injustes, a bannis de la société; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête;



docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'aggrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens; il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples: tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des fautes médiocres, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats; on entoura leur port de fortifications. Comme il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue; ce



répaire de bandits deviendra avec le tems la principale colonie du Brésil, le port le plus considérable de l'Amérique Méridionale.

Il paroît assez prouvé, par les détails où nous sommes entrés, que la cour de Lisbonne a pris les mesures les plus sages pour s'assurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré son attention, ou ne l'a pas fixée si heureusement. Cette précieuse source de richesses se trouvoit cependant dans un état de crise qui exigeoit des réflexions profondes.

LVI.  
Moyens employés pour ranimer dans le Brésil la culture abandonnée pour les mines.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-tems enrichi le Brésil. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais, sans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils se dégoûtoient de leurs occupations, lorsque l'espérance de faire une fortune brillante en ramassant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richesses, eût connu ses vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément, en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoit ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des



encouragemens que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur, qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces îles, auroit persévéré dans un travail, qui, sans trouble & sans incertitude, lui auroit assuré de l'aisance, ou même des richesses.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le nouveau-monde, sont instruits que les côtes du Brésil sont très-fertiles. Les cannes à sucre y sont plus fortes que celles des colonies rivales; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épuisées. Le terrain est si étendu, qu'on peut quitter un sol qui se lasse, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent semer; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes, ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Brésil où les intempéries de l'air abrègent des jours utilement employés; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités, qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient aisée, par le secours



des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses une nourriture, souvent trop chère, pour n'être pas quelquefois insuffisante : il la trouve sur la terre même qu'il cultive, saine, abondante, & presque sans soin. Son maître, de son côté, ne craint pas d'être au terme de sa fortune : il fait bien que la colonie n'est pas au dixième de sa culture. Cent cinquante mille noirs qui y sont employés, & qu'on recrute tous les ans de sept ou huit mille, peuvent être aisément multipliés. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laisse pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, soit en allant, soit en revenant, une traversée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Brésil étoit réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salsepareille, de cacao, de café, de ris, d'indigo. Ces exportations étoient grossies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de construction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les pro-



duits d'une si riche contrée, le ministère Portugais a préféré la liberté des Brésiliens, comme le plus sûr, le moins dispendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755, qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la couronne, seroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre, aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impose pas d'autres obligations; la même carrière est ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'est point de puissance qui ait traité avec autant d'humanité ses sujets du nouveau-monde. Cette singularité, qui auroit dû frapper tous les esprits, n'a pas été seulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaisir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité, échappe à tous les yeux, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, de philosophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas; l'on ne le sent pas.

Le Portugal seroit vengé de cette indifférence, si le nouveau système avoit le succès qu'on s'en est promis. On verroit les Brésiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un



genre de vie plus paisible. De proche en proche, un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence; & avec le tems, tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établirait entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fond d'un commerce immense à la métropole, qui, de son côté, ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts reciproques, & l'on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si précieuse. Enfin les Portugais auroient réparé, par un seul acte d'humanité, tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau-monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se flatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire qui paroissent avoir échappé à la prévoyance



du ministère. On n'a pas assigné des terres aux nouveaux citoyens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas été humains & désintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté civile aux Brésiliens; & l'on a beaucoup fait contre elle, en l'ôtant aux Européens qu'on a asservis au monopole toujours tyrannique d'un privilège exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné, un arrangement si opposé au génie de la nation.

LVII.  
Monopoles  
établis pour  
le commerce  
du Brésil.

Le Portugal a fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique, & dans les deux Indes. De simples sociétés de négocians dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse, expédièrent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au-dessus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéressante, en fait de commerce, que l'Univers eût encore éprouvée. On ne se feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un siècle de lumière un système destructeur qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse



dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce système à été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repoussant pour ainsi-dire ses habitans de son sein, ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le nouveau-monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du Nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue par sa population, ses richesses & son activité, la première du royaume depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La province-entre Douro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit le gouvernement cruel. Douze cents personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, releguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occasionné ces malheurs, continua. Il dure encore



avec toutes les calamités qui avoient été prévues, par les esprits les moins exercés aux spéculations politiques.

Cette fatale expérience, qui auroit dû éclairer le ministère, ne fit aucune impression sur lui. Déjà il avoit créé dès le 6 Juin 1755, la compagnie de Maragnon; & loin de revenir sur ses pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Brésil. Douze cents actions forment le fonds de la première, & trois mille quatre cents ceux de la seconde. Leur privilège doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal, peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre le droit de propriété, a jetté dans tous les cœurs, des sentimens de haine qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement.

Nous ignorons quels sont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives sont plus propres, par leur nature, à étendre qu'à resserrer la contre-



bande; on fait qu'il ne s'en fait pas dans le Brésil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangères qu'entretient cette partie du nouveau-monde, se réduisent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations, qui, sous divers prétextes, relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un système si déraisonnable. Ce royaume a contracté la funeste habitude d'être en quelque manière simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier, s'est formé par degrés.

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvrait en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de

LVIII.  
Causes de la  
décadence  
du Portugal  
& de ses colonies.



calamités, dont la tyrannie Espagnole écrâsa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontières. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévèrement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour



avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste, ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder; & elles étendirent infiniment les privilèges qu'on leur avoit accordés. L'industrie Portugaise fut entièrement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva.

Cette couronne, qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de sucre, s'avisa en 1644, sans raison même apparente, d'interdire l'entrée des sucres & du tabac du Brésil. Le Portugal défendit, par représailles, l'entrée des manufactures Françaises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Gênes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries, qu'elle a toujours conservée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple, qui avoit emprunté leur industrie, en état de proscrire en 1684, plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece.

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal son commerce sur les ruines de celui de Fran-



ce, vit, avec chagrin, ces arrangemens. Elle travailla long-tems à se rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorsqu'elle se trouva plus éloignée que jamais de ses espérances. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient; lorsqu'il se fit dans le système politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'aggrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui désireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de son commerce, n'eut garde de négliger une occasion si favorable. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 Décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.



Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilège exclusif pour les manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accor-  
doit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit aperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté; & il n'étoit guère possible que cela fut autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions,



savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoie ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, sont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du nouveau-monde, & fait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé par les intérêts, & il se trouve encore dû.

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises établies à Lisbonne, reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus souvent  
pour



pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaille chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achètent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis, dans un épuisement continuel. Il est prouvé par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1754, il est sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres; & cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit en 1755, à quinze ou vingt millions. Cet état en devoit alors plus de soixante-douze. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appelée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son



gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi-dire seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les traités: l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussitôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allèrent plus loin: ils lui firent



perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il est tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumière qui a brillé dans l'Europe entière, en s'arrêtant aux Pyrénées qui semblent la repousser, n'est pas arrivée jusqu'à ses portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémissaient dans une confusion horrible, cet avantage inestimable ne lui a servi



de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal; il sera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à sa situation; s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.

LIX.  
Moyens  
pour réta-  
blir le Por-  
tugal & ses  
colonies.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangères: il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obli-



gé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilège exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage, par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour soixante-dix mil-



lions, en marchandises étrangères, qu'il paye avec le produit de son sol, avec son or & ses diamans, ou dont il reste débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui est ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte, bien fondée, de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie sont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du Nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 95,613,547 livres 10 sols de marchandises; qu'elle a reçu pour 37,751,075 l. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne font



pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulièrement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en possession; des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la Cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à



meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siècle, le pouvoir de la renommée, paroissent la décider pour les manufactures. Déjà l'on fait, dans l'intérieur du royaume, une assez grande quantité de grosses étoffes; quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fut convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego, des soiries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'est que l'usage en est sévèrement pros crit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espèce d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévère & plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabricans se réfugièrent dans le royaume de Va-



lence; & ceux qui vendoient leur industrie, porteroient leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenteroient l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal, d'entrer d'une manière plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuelle-



ment cent cinquante muids, qui peuvent coûter quinze cents mille livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il l'avantage de conserver plus long-tems le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité, qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministère Portugais a abusé de son autorité pour arrêter une culture si avantageuse. L'ordre d'arracher les vignes, ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fausses vues. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les sèps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne; les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété; une portion



de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévèrement puni par la misère, & par le mépris, plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des lois prohibitives; & ces lois prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des lois. Partout où vous verrez l'autori-



té aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet état d'autres moyens que ceux qu'on a employés jusqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle est si languissante, que le royaume tire annuellement de l'étranger les trois quarts du bled qu'il consomme. On fait qu'avant que la nation se fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la Méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement, quand il met sa métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états, pour les denrées de première nécessité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement de leur perception, souvent plus destructive



que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal, vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reste des colonies, facilitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus fardide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, & s'élèveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ces branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbustes épars & rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presqu'anéanti, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs



fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera, qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre, mal construits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cents tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui, de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cents mille revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir: mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes immenses, que le fret en fait sortir continuellement.



Ce changement influera sur le sort des îles qui dépendent du Portugal. Madere ne sera plus ouverte aux Anglois. Le soin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pièces de vin qu'elle produit, sera réservé à la métropole. C'est dans les rades de Lisbonne & de Porto, que toutes les nations iront se pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour son agriculture, pour sa consommation & pour ses salaisons, des bœufs que la sécheresse de son terroir ne lui permet pas d'élever ; & il trouvera dans les îles du cap Verd, plus de mulets qu'il ne lui en faudra pour ses usages. La Nouvelle-Angleterre les y prenoit autrefois, pour les porter dans les Antilles. Une mortalité considérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le vuide sera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention suivie.

Ces changemens en ameneront de plus importants encore. Le Brésil, qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal; qui ne voit que quelques habitations éparées sur ses côtes; & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres, que ceux qui sont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y sera réformé. On sentira à quel point on s'est égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le nouveau monde toutes les absurdités que la barbarie du



gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue suite de siècles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane, qui ne sont que des raffinemens ou des accroissemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit, avec le soin convenable, les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahisons, les atrocités, que les Portugais Brésiliens se permettent depuis trop long-tems, ou qu'ils exercent par le ministère de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liberté d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la métropole, qui a succédé à la tyrannie des flottes; cette liberté sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux rades de Lisbonne & de Porto, parce que les autres ports, également soumis aux charges publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts, qui sont le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traîtres, qui ruinent les plus heureux travaux.

La



La patrie principale sentira, qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes, ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé des entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'il représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre Hollandois, François, Anglois, couvrent ou dérobent sa sortie frauduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, secouera le joug de l'oppression, sous laquelle l'ignorance, l'avarice & le despotisme la faisoient gémir. Les instrumens de ses richesses se multiplieront tous les jours de plus en plus. Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conservé, malgré sa décadence, des avantages considérables. Il y possède de grandes colonies sur les côtes les plus favorables à la traite des esclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs; ressource dont quelques-unes même sont privées. Ces possessions exclusives, qui lui procurent les négres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils sont



achetés en concurrence, détermineront le Brésil à en multiplier le nombre, lorsqu'on aura supprimé le droit de dix pour cent mis sur la tête de ces malheureux Africains, ainsi que sur les marchandises qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puisqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaisance rendra les armemens plus faciles, en ajoutant au manioc & au poisson séché, qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions, qui est annuellement de trente ou quarante bâtimens, depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élèvera à cent; & si l'on veut, avec le tems, à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce convient singulièrement au Portugal, & sa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché; qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies; qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne se-



roit point de sacrifice, en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chute, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche, qui, en revenant d'Asie, a long-tems touché à Bahia, & qui, depuis quelques années, va se rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piaîtres nécessaires à ses opérations; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On sait qu'ils durent très long-tems, qu'ils sont inaccessibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine, & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens, est actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées *Gravata* & *Tieu*, dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer, a été malheureusement accordé, pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voisinage.

Un moyen infailible pour opérer bientôt ces



grands changemens, feroit d'ouvrir les ports du Brésil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité, qu'elle n'acquérera peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviger, feroient également intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroît plus utile à sa métropole, par l'accroissement progressif de ses douanes, que par un monopole destructeur. Le Portugal, qui est sans manufactures, doit avoir un système différent des autres puissances de l'Europe, qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissemens du nouveau-monde. La concurrence qui, peut-être, leur feroit nuisible, lui sera nécessairement très-avantageuse.

Si la cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira, au moins, la loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises, dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs: un calcul, sur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de six cents mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie; mais ces



Portugais créoles sont si indolens, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée, qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux, auxquels on distribuera des terrains convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivières les plus navigables, on voit de grandes plaines sans propriétaire, qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement, qui, dans les premiers tems de la découverte, avoit cédé, sous le nom de capitaineries, des provinces entières à de grands seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains, en accordant en échange, des titres, des pensions, ou d'autres grâces. Cette politique a fait rentrer dans les mains de la couronne, un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois, dont les habitations sont épuisées; beaucoup d'Européens, qui ont la manie, si commune dans ce siècle, de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'ayent pas à craindre



les fureurs de l'inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas, à la vérité, établi dans le Brésil; mais il y envoie ses satellites, plus atroces, s'il est possible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent passer en Europe, depuis 1702 jusqu'en 1718, un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de nègres même, qu'ils accusoient de judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture, au point que les flottes de 1724 & de 1725, ne trouverent point de denrées. Le gouvernement régla en 1728, que si les colons étoient arrêtés dans la fuite par le saint office, leurs propriétés ni leurs esclaves ne pourroient être saisis, & que leur fortune passeroit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait, ne pouvoit être réparé par ce décret; & l'on ne doit espérer de voir la confiance rétablie, que lorsque les auteurs du désordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffisante, si l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infallible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrationnable. Il



seroit plus sûr, plus convenable, d'ouvrir, indistinctement à tous les citoyens, les portes du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elles seroient fermées à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des juifs, des hérétiques, des nègres & des Indiens. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même faveur à ceux de l'Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé, que le gouvernement ne devoit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, seroient payés par ceux qui réclameraient leur ministère. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zèle. Leur habileté pour la conduite des âmes, s'accroîtroit chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, seroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oïveté, que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les églises ou les maisons re-



ligieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple. C'est-là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps, & le nombre des membres. La misère le rend fanatique; l'opulence le rend indépendant, l'un & l'autre le rendent féditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe, qui disoit à un grand monarque: Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains, est aussi vil devant l'être des êtres, que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les suites d'un pareil système menaceront la société d'un bouleversement entier, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance du magistrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de con-



cert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le soin de l'amener sans troubles & sans secousses, doit être l'ouvrage d'une administration prudente.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matière d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage,



ou à la négliger ; à la regarder comme le meilleur des guides , ou à se défier continuellement de ses forces. Les peres defendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion , sur la morale , sur l'administration , sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis , & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oïveté , l'ignorance, les bévues , les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en fera plus la satire.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés , qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monar-



chie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit aggrandie, pendant trois siècles, d'elle-même; lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaisir, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-



même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiète & prévoyante de notre siècle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau-monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe,

Cette sécurité ne devoit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins : comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le système politique ; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en ar-



mes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, ou l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié: tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment: semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replie sur elle-même, n'annoncerait que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les co-



lonies, ne feront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs, peuvent renouveler la face des empires. Le tremblement de terre du premier Novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir de ces ruines, un nouvel état, un nouveau peu-



ple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue partout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'il pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Améri-



que Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce nouveau-monde.

*Fin du Livre neuvième.*





# T A B L E

## D E S M A T I E R E S.

*Contenues dans ce troisième Volume.*

### A.

<i>A</i> <b>ACAPULCO</b> , son port,	<i>Pag.</i> 115
<i>Acuna</i> , jésuite, chargé avec son confrère Artieda, de vérifier les observations de Pedro Texeira,	472
<i>Aguirre</i> (Lopès d'), est mis à la place de Pedro d'Orsua; commet des cruautés inouïes; massacre sa fille; est pris & écartelé,	470
<i>Alberoni</i> , projet qu'il avoit; réflexion sur ce projet,	128
<i>Alcavala</i> (l'), ce que c'est que ce droit,	105
<i>Almaden</i> , mine de mercure,	227
<i>Almagro</i> , associé de Pizarre, se brouille avec lui. Il est battu & mis à mort,	176
<i>Almagro</i> (le jeune), à la tête d'une troupe de conjurés, assassine Pizarre, 178. Cruautés dont cet assassinat est suivi, 179. Vaincu par Castro, il meurt sur un échaffaud,	181
<i>Alvarado</i> (Pierre d'), conquérant de la province de Guatimala,	129



<i>Alvares</i> (Pedro), se met à la tête du parti opposé au jeune Almagro,	180
<i>Amaru</i> (Tupac), héritier du dernier Roi du Pérou est décapité,	189
<i>Amazones</i> (rivière des). sa source, son cours, son embouchure, 466. Usage que les Espagnols vou- loient faire de ce fleuve pour leur commerce; la révolution de Portugal fait échouer cette idée,	472
<i>Amazones</i> , 468. Ce qu'on doit penser de ces femmes guerrières,	<i>ibid.</i>
<i>Américains</i> , leur goût pour l'amour anti-physique,	32
<i>Américaines</i> , leur passion pour les Espagnols,	33
<i>Angèles</i> , nouvelle capitale du pays de Tlascala,	82
<i>Angleterre</i> , son commerce avec le Portugal,	557
<i>Anson</i> , son escadre maltraitée au cap de Horn,	351
<i>Apaches</i> , les Espagnols désespèrent de les soumettre,	66
<i>Apurimac</i> , fleuve sur les bords duquel Almagro fut bat- tu;	177
<i>Araucos</i> , ce que les Espagnols ont à craindre de ces barbares,	353
<i>Arequipa</i> , ses manufactures, 218. Ses mines abandon- nées,	222
<i>Asiento</i> , quel est ce traité,	254
<i>Affomption</i> , fondation de cette ville, 314. Son com- merce de l'herbe du Paraguay,	321
<i>Atabalipa</i> , défait son frère Huáscar, 154. Manière dont il reçoit les Espagnols, 155. Trahison par laquelle on s'empare de sa personne, 157. Est condamné à mort, 158. Tragédie dont sa mort est le sujet,	203



# DES MATIERES. 563

- Atrato*, rivière qui se jette dans le golfe de Darien, 281  
*Audiencias*, conseils supérieurs de justice dans la Nouvelle-Espagne, 109  
*Augustin* (le port Saint-), ne peut recevoir que des vaisseaux de médiocre grandeur, 363

## B.

- BAENA* (Diego de), détourne les eaux de la mine de Laucacota, 223  
*Babia*, conquise en partie par les Hollandois, 456  
*Baldivia*, les Hollandois s'emparent de cette place & en sont chassés, 349. Etat de cette ville, 352  
*Baraxe*, jésuite Espagnol, civilise les Moxes, 341  
*Bastidas*, essaie en vain de s'établir au lieu où est aujourd'hui Carthagène, 273  
*Benalcasar* (Sébastien de), il ruine Quito, 209  
*Biscaye* (la nouvelle), ses mines, 102  
*Bocachique*, canal qui conduisoit autrefois au port de Carthagène, 279  
*Bovadilla*, il met aux fers Christophe Colomb, 26  
*Bogota* (Santa-fé de), fondation de cette ville, 271. Elle est l'entrepôt des richesses du Popayan & du Chocho, 273  
*Borgia*, capitaine du gouvernement des Maynas, 476  
*Bragance* (le duc de), placé sur le trône de Portugal, 457  
*Brésil*, son étendue & ses limites; 422. Découvert par Pierre Alvarès - Cabral, 423. Méprisé par la cour de Lisbonne, 425. La culture du sucre le lui fait regarder d'un autre œil, 429. Caractère & usage des Brésiliens, 431. Ils refusent de se soumettre aux Portu-



- gais, 441. Les jésuites gagnent leur confiance, *ibid.*  
 Entreprises inutiles des François sur cette colonie,  
 447. Entreprises plus sérieuses des Hollandois sur le  
 même pays, 450. Traité entr'eux & les Portugais lors  
 de la révolution du Portugal, 457. Les Hollandois  
 chassés du Brésil par Viera? 459. Les Brésiliens  
 distribués dans des villages, 463. Etat actuel des Por-  
 tugais dans le Brésil, 462. Production de cette colo-  
 nie, 498. Découverte qu'on y fait des mines d'or &  
 de diamant, 500. Marchandises que les Portugais y  
 portent; 517. Monopoles établis pour le commerce  
 du Brésil, 520. Loi qui interdit le séjour du Brésil  
 aux étrangers, 548  
*Brésil* (bois de), description de l'arbre qui le fournit.  
 Ses usages. 494  
*Buenos-Ayres*, fondation de cette ville, 311. Les Es-  
 pagnols l'abandonnent *ibid.* Ils la rétablissent, 317.  
 Description de cette ville, 318

## C.

- CABOT* (Sébastien), arrivé à l'embouchure de la  
 Plata, 302  
*Cabral* (Pierre Alvarez), découvre le Brésil, 423  
*Cacao*, délayé dans l'eau chaude avec du miel ou du  
 piment, breuvage des anciens Mexicains, 79  
*Cacaotier*, description, culture, usages de cet arbre,  
 285  
*Caciques*, rois des cinq nations de l'isle de Haïk, 14.  
 Leurs fonctions & leur puissance actuelle dans la Nou-  
 velle-Espagne, 75  
*Cajanuma*, montagne célèbre par son quinquina, 266



- Californie*, le jésuite Consang en parcourt le golfe, 64.  
Description de cette presqu'île, 120. Les jésuites en civilisent les habitans, 123. Etat actuel de la Californie, & le parti qu'en pourroient tirer les Espagnols, 126. Usage qu'ils en font, *ibid.*
- Callao*, sert de port à Lima, 234. Ce que c'est que cette place, 354
- Campêche*, Gryalva en parcourt la côte, 30. Description de l'arbre qui a rendu cette ville célèbre, 133. Commerce qu'y font les Espagnols, 154
- Cannar* (le fort de), ce qu'en dit M. de la Condamine, 171
- Caraque*, fondation de cette ville, 282. Célèbre par la culture du cacao, 286
- Cariges*, nation la plus douce du Brésil, 445
- Carmes*, leurs missions dans le Brésil, 477
- Carpava*, baume qui vient du Brésil, 493
- Carthagène*, fondation de cette ville, 273. Etat actuel de cette place, 274. Maladie à laquelle sont sujets ses habitans. 277. Remède proposé contre cette maladie, 278 Port de Carthagène, 279
- Carthaginois*, ils subjuguent l'Espagne. Comment, 5
- Carvajal*, gouverneur de la province de Venezuela, ses cruautés, 288
- Carvajal*, férocité de ce lieutenant de Gonzale Pizarre, 188
- Casas* (Barthelemi de Las), reclame contre les cruautés des Espagnols, 72, Projet humain qu'il propose & ne peut faire accepter, 283
- Castro*, ce licencié défait le jeune Almagro, 181
- Catherine* (Sainte-), description de cette île, 512.  
Les Portugais la fortifient, 514



- Charles-Quint*, engage la province de Venezuela, à la famille des Velfers, 384
- Chiapa des Indes*, caractère & mœurs de ses habitants, 81
- Chica* (la), boisson des Indiens, 210
- Chiens*, stipendiés par le gouvernement Espagnol pour dévorer des hommes, 385
- Chili*, soumis en partie aux Incas, 289. Soumis en partie par Almagro, 290. Caractère & mœurs des Sauvages qui y font la guerre aux Espagnols, 292. Etat actuel des Espagnols au Chili, 294. Climat, sol, mines, commerce de ce pays, 295. Forces actuelles de cette colonie, 353
- Chiloé* (isle de), borne le Chili au Sud, 203
- Chiquites*, peuples du paraguay civilisés par les jésuites, 338
- Choco*, conquête de cette province; ses mines, 266
- Chinalao*, richesses qu'on a trouvées dans cette province, 66
- Clergé*, nécessité de détruire sa puissance au Brésil, 551
- Coca*, description de ce arbrisseau, 229
- Cochenille*, description de l'insecte qui la donne, 91. Maniere dont on en fait la récolte & la préparation, 94. Cette richesse est négligée mal-a-propos dans la province de Quito, 268
- Colomb* (Christophe), part pour le nouveau-monde, le découvre & aborde aux Lucayes, 11. Il va de-là à l'isle de Hayti, & y forme un petit établissement, 13. Comment la cour d'Espagne le reçoit à son retour, 18. Retourné à Hayti, il en réduit les habitants à l'esclavage, 19. Il y ramene d'Espagne une colonie de



## DES MATIERES. 567

- malfaiteurs, 24. Il est jetté dans les fers & est ramené  
 en Espagne comme un criminel, 26
- Colonies*, causes de la décadence des colonies Espagno-  
 les, 383
- Colonies*, sommes que l'Espagne a tirées des siennes en  
 differens tems, 407
- Compagnie Angloise*, de la mer du Sud, 351
- Conception* (la), ville du Chili, 295
- Coquimbo*, ville du Chili; ses mines de cuivre, 295
- Cordelières*, leur description, 190. Devenues l'asyle  
 d'une infinité d'Indiens, 387
- Corfaires* de la Jamaïque, 134
- Cortez* (Fernand), son caractère, 30, Soumet Tabasco,  
 32. Arrivé au Mexique, il bat les Tlascalteques, &  
 fait alliance avec eux, 45. Il défait l'armée de Narvaez  
 envoyé pour le dépouiller de son commandement, 47.  
 Il est obligé de se retirer de Mexico à Tlascala, 51.  
 Il soumet tout le Mexique, 61
- Confang* (Ferdinand), ce jésuite parcourt le golfe entier  
 de la Californie, 64
- Créoles*, leur état au Mexique, 68. Division que le gou-  
 vernement entretient entr'eux & les Espagnols d'Euro-  
 pe, 392
- Cruciade* (la), ce que c'est que cette bulle, 106
- Cuba*, établissement des Espagnols dans cette isle, 29
- Cucheri*, arbre aromatique, semblable à la muscade & au  
 girofle, 480
- Cuirs*, commerce qu'en font les habitans du Paraguay.  
 Chasse par laquelle ils se les procurent, 324
- Cusco*, pillage de cette capitale du Pérou par les Espag-  
 nols; état ancien & actuel de cette ville, 222
- Cuyaba*, ses mines exploitées par les Paulistes, 500



## D.

- DARIEN*, mœurs des sauvages de cette contrée , 147
- Diamant*, énumération des principales mines de diamant, 506. Quels sont les plus beaux diamans connus, 308
- Domingue* (Saint-), les Indiens de cette île prennent la résolution de n'avoir plus de commerce avec leurs femmes, 388
- Drake*, il ravage les côtes du Pérou, 256. Il brûle Carthagène, 274

## E.

- ESPAGNE*, mœurs de ses premiers habitans , 4. Elle est subjuguée par les Carthaginois, 5. Ensuite par les Romains, 6. Puis par les Goths, qui sont chassés par les Maures, 6. Ceux-ci sont dépouillés à leur tour, 8. Découverte du nouveau-monde, 10. Les Espagnols idolâtres de leurs préjugés, 44. Invasions auxquelles sont exposées leurs possessions d'Amérique, & les expédiens propres à les en garantir, 549. L'indolence des Espagnols n'est pas incurable, 394
- Ecriture hiéroglyphique* des Mexicains, 36
- Émeraude* de la Nouvelle - Grenade, 272
- Emmanuel*, persécute les juifs, 428



F.

- FARANCAHA*, l'homme le plus accrédité de la nation des Cariges, 445  
*Femmes*, travaux de l'agriculture abandonnés aux femmes chez les Ibériens, 5  
*Ferdinand*. son mariage avec Isabelle, réunit en une seule famille, toutes les couronnes d'Espagne, 9  
*Fernambuc*, cette province est soumise aux Hollandois par Henri Lonk, 455. Il s'y coupe le meilleur bois du Brésil, 594. Son commerce est libre à une compagnie exclusive, 522  
*Fernand* (Pizarre), défait Almagro & le fait périr, 177  
*Financiers*, leur puissance en Espagne, 371  
*Forteresse* de Cusco, dont la force est exagérée par les Espagnols, 206  
*Frio* (Serra-do-), mines de diamant que des esclaves y découvrent, 506

G.

- GABRIEL* (isle de Saint), vis-à-vis Buenos-Ayres, 482  
*Gasco* (le licencié Pedro de la), bat Gonzale Pizarre, 187  
*Gomei* (Fernando), reste seul de la colonie Espagnole, sur le détroit de Magellan, 257  
*Goths*, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 7  
*Gouël*, lieu où se trouve la plus ancienne mine de diamans, 506  
*Gravata*, plante propre à faire de grosses toiles, 547



<i>Grenade</i> (nouvelle), description de ce royaume, & prise de sa capitale,	9
<i>Grenade</i> (nouvelle), étendue de ce pays, 258. Sa description, 259. Ses émeraudes,	272
<i>Grialva</i> (Jean de), son expédition dans l'Ycatan,	30
<i>Guancavelica</i> , sa mine de mercure,	225
<i>Guanacos</i> , Lamas sauvages,	215
<i>Guaranis</i> (les), commerce qu'ils font de l'herbe du Paraguay, 322. Obtiennent des fusils de la cour d'Espagne,	491
<i>Guatimala</i> , cette grande province est conquise par Alvarado, 129. Sa fertilité & son commerce, 130. Facilité qu'offre cette colonie à une invasion,	133
<i>Guatimozin</i> , empereur du Mexique, étendu sur des charbons ardents,	60
<i>Guayaquil</i> , fleuve important pour le commerce du Pérou, 230. Etat de la ville bâtie sur les bords de ce fleuve,	231
<i>Guayra</i> , sert de port à Caraque,	286
<i>Guayra</i> , province où les Portugais de Saint-Paul détruisent plusieurs peuplades,	337

## H.

<i>HATTI</i> , ancien nom de Saint-Domingue; mœurs de ses habitans, 13. Cruautés que les Espagnols exercent contr'eux,	19
<i>Herbe du Paraguay</i> , description de cette feuille & de l'arbre qui la produit,	321
<i>Heredia</i> , bâtit & peuple Carthagène,	273
<i>Hernandez</i> (François); fait des découvertes dans le continent de l'Amérique,	29



## DES MATIERES. 571

<i>Histoire</i> , parallèle de l'histoire ancienne & moderne,	1
<i>Honduras</i> , son commerce,	131
<i>Hualpa</i> , découvre la mine du Potosi,	223
<i>Huascar</i> , étranglé par ordre de son frere Atabalipa,	154
<i>Hurtado</i> (Sébastien), mis à mort avec sa femme, par Siripa,	310
<i>Auyana-Capac</i> , s'empare du royaume de Quito,	154

### J.

<i>JACQUES</i> (Michel de Saint-), peintre Péruvien,	219
<i>Jago</i> (Sant-), capitale du Chili,	295
<i>Janeiro</i> (Rio), sa baie découverte par Dias de So- lis, 511. Villegagnon y forme un petit établissement François, 511. Emmanuel de Sâ fonde la ville, <i>ibid.</i>	
<i>Jean II</i> , persécute les Juifs,	428
<i>Jésuites</i> , sagesse de leur conduite dans la conversion des Indiens du Paraguay, 327. Douceur de leur gouver- nement, 328. Pourquoi la population n'est-elle pas proportionnée au bonheur du peuple 332. Espece de commerce que les Jésuites faisoient au Paraguay, 342. Pour les juger, il faut attendre quelle sera la con- duite des Guaranis, 348. Les Jésuites gagnent la confiance des Indiens du Brésil, 442. Etat actuel des peuplades qu'ils ont formées entre le Napo & le fleuve des Amazones,	473
<i>Incas</i> , tous leurs descendans ont la tête tranchée,	289
<i>Indes</i> , d'où vient la distinction d'Indes Orientales & Occidentales,	424



- Indigo*, description de la plante qui le produit, 86. Ses especes, 88. Maniere dont on le prépare, 89 Ses usages, 99
- Inquisition*, institution de ce tribunal en Espagne & en Portugal, 426. Nécessité d'abolir sa puissance dans le Brésil, *ibid*
- Interlope* (commerce, favorisé par tous les Espagnols en place, 414
- Irala*, fait mourir les chefs des Indiens, 315
- Isabelle*, cette reine d'Espagne entre dans les vues de Colomb, 11
- Juifs*, leur expulsion, premiere époque de la décadence de l'Espagne, 369, Persecutions qu'ils essuyent en Portugal, 427

## L.

- LADETRERA*, veut transporter ailleurs Mexico, 111
- Laine*, commerce qu'en fait le Portugal, 537
- Lama*, description de ce quadrupede, 212
- Lamego*, foires établies dans cette ville, 536
- Lara* ( Nuno de ), fait alliance avec les Timbuez, 304
- Est trahi & tué par Mangora, qu'il tue de son côté, 306
- Larrons* ( isles-des ), nommées Mariannes; leur description, 119
- Layacola*, ses mines. 222
- Lazarre* ( Saint- ), citadelle de Carthagène, 274
- Lima*, capitale du Pérou. Description de cette ville,



233. Tremblement de terre qu'elle a éprouvé, 234.  
 Puissance que la superstition y donne aux moines, 236  
 Beauté des femmes de Lima, 239. Cette ville est le  
 centre de toutes les affaires du Pérou, 245. Elle est  
 sans défense, 354  
*Limpium*, espèce de tabac que mâchent les Péruviennes,  
 242  
*Lisbonne*, soiries établies en cette ville, 536. Quel parti  
 la cour de Lisbonne pouvoit tirer du tremblement de  
 terre qu'elle a éprouvé, 558

M.

- MACAS* (le pays de), propre à la culture de la  
 canelle, 268  
*Madere* (la), rivière qui se jette dans l'Amazone, 339  
*Magdelaine* (rivière de la), 281  
*Magellan* (détroit de), établissement qu'y forment les  
 Espagnols, 256. Projet des François de s'établir dans  
 ce détroit, 350  
*Maldonado*, bonté de son port, 320  
*Maldonata*, son aventure avec une lionne, 311  
*Mama-Ocello-Huaco*, femme de Manco-Capac, 151  
*Mambi*, terre blanche que les Péruviens mêlent avec la  
 feuille de coca, 229  
*Manco-Capac*, fondateur de l'empire du Pérou, 151.  
 Manière dont il civilise les Indiens, 160  
*Mangora*, cacique des Timbuez; il tue, par trahison,  
 Nuno de Lara, & en est tué, 305  
*Manille*, vaisseau qu'elle expédie tous les ans par le  
 Mexique, 116



<i>Mantas</i> , monstre marin,	247
<i>Maracayu</i> , montagnes qui fournissent la meilleure herbe du Puraguay,	321
<i>Maragnon</i> , nommé depuis riviere des Amazones, pour quoi?	466
<i>Maragnon</i> (compagnie de),	522
<i>Marianes</i> , description de ces isles découvertes par Ma- gellan, usage qu'en font les Espagnols,	119
<i>Marina</i> , maitresse de Cortez,	34
<i>Mattongrosso</i> , mines d'or exploitées par les Paulistes,	493
<i>Maures</i> , ils se rendent maîtres de l'Espagne, 1. Leur proscription, premiere époque de la décadence de l'Es- pagne,	369
<i>Maynas</i> , ce gouvernement est formé par les Jésuites,	476
<i>Mercur</i> e, prix exorbitant que le gouvernement Espagno tire de ce métal,	103
<i>Méteores</i> , espece de contrebandiers qui facilitoient en Espagne la sortie de l'or & de l'argent,	380
<i>Méthuen</i> , ambassadeur d'Angleterre, qui obtient du Por- tugal un traité très favorable,	526
<i>Métis</i> , état des Métis au Mexique,	69
<i>Mexico</i> , Montezuma y introduit Cortez, 46. Rage avec laquelle ses habitans se défendent, 50. Ce que les Es- pagnols ont écrit de la magnificence de cette ville, 56. Ce qu'on doit penser de cette description, 58. Ce que cette capitale est actuellement & quel est son luxe,	109
<i>Mexique</i> , ce qu'on doit penser de l'ancienneté de cet empire, 34. Beauté du pays, 45. Religion des Mexi-	



- cains, 48. Etendue du pouvoir de leurs rois & de leurs prêtres, 55. Cet empire conquis par les Espagnols qui en étendent les limites, 61. Climat, sol, population du Mexique, 67, Etat actuel des Mexicains, 74. Leur état avant la conquête, 78. Productions du Mexique, 81. Impositions établies au Mexique, 104. Revenu qu'il rapporte au roi d'Espagne, 108, Ses liaisons avec le reste de l'Amérique, avec les Indes Orientales & avec l'Europe. 114.
- Mines*, formation des mines métalliques, 97. Signes auxquels on les reconnoît & leur exploitation, 98  
Purification des métaux, 100
- Miranda* (Luce), femme de Sébastien Hurtado, inspire de l'amour au cacique Mangora, 304. Siripa la fait mourir, 310
- Mitagos*, ce que c'est, 200
- Moines*, richesses immenses que leur valut la conquête du nouveau monde, 391
- Monte-video*, idée de cette forteresse, 320
- Montezuma*, souverain du Mexique, lors de l'arrivée des Espagnols, 36. Tradition prétendue qui empêche ce prince de se défendre contr'eux, & cause naturelle de cette tradition, 37. Caractère & conduite de Montezuma, 40. Il introduit les Espagnols à Mexico, 46. Il se reconnoît vassal du roi d'Espagne, 47. Il est tué par ses propres sujets, 51
- Moschara*, chef Espagnol dans le Paraguay, 310
- Mosquitoes*, ces Sauvages échappent à la fureur des Espagnols; état actuel de ce peuple, 61
- Moxes*, nation Sauvage civilisée par le jésuite Baraze, 340



## N.

- N**APO*, riviere qui se jette dans celle des Amazones, 471  
*Narvaaz*, est défait par Cortez, 47  
*Nassau* (Maurice de), charge de faire la conquête du Brésil, 455  
*Négro* (Rio), riviere par laquelle l'Amazone communique avec l'Orénoque, 481  
*Nègres*, leur état au Mexique, 70 Plus multipliés au Pérou qu'au Mexique, 205. En quels tems ils furent portés en Amérique, 447  
*Nopal*, arbrisseau dont se nourrissent les cochenilles, 93  
*Norborough*, envoyé par Charles II pour ouvrir une communication avec le Chili, 350

## O.

- O**AXAGA*, célèbre par le commerce de la cochenille, 93  
*Oliviers*, plantés avec succès au Pérou, 211  
*Or*, loi qui défend en Espagne l'exportation de l'or & de l'argent, 380. Variation dans la proportion de ce métal avec l'argent, 503  
*Orages*, il ne s'en forme jamais dans le bas Pérou, 195  
*Orellana*, sa navigation sur la riviere des Amazones, 467  
*Orsua* (Pédro d'), assassiné par ses soldats, 470  
*Otumba* (vallée d'), où l'armée de Cortez est enveloppée, 53



P.

- PACO*, description de ce quadrupè, 214
- Palos*, port d'Andalousie, où Colomb aborda au retour de sa première navigation, 18
- Panama*, fondation de cette ville, 148 Pillée par des Pirates, 245. Pêche des perles qui s'y fait 246. Entrepôt des productions du Pérou destinées pour l'ancien-monde, 248. Son commerce infiniment déchu, 256. Elle est peu fortifiée, 354
- Para*, bâtie par les Portugais à l'embouchure de l'Amazonie, 471
- Paraguay*, description de ce pays & mœurs de ses habitans, 300. Manière dont ils traitent les premiers Espagnols, 302. Nouvelle tentative de Sébastien Cabot, 302. Fondation de Buenos-Ayres, & de l'Assomption, 311. La plupart des Sauvages du Paraguay se soumettent, 317. Situation actuelle des Espagnols dans ce pays, *ibid.*
- Paramos*, ce que les Espagnols entendent par ce mot, 192
- Paul* (Saint-), bourgade formée par des carmes Portugais, 477
- Paul* (Saint-), colonie fondée par un amas de malfaiteurs Portugais. 489. Ces brigands font la guerre aux Guaranis, qui les repoussent, 491. Ravages qu'ils font dans ces contrées, 492. Reconnoissent l'autorité du Portugal, qu'ils avoient long-tems méconnue, 498
- Pécuri*, arbre aromatique, semblable à la muscade & au girofle, 480
- Perles*, manière dont s'en fait la pêche, 246
- Pérou*, conjectures sur la fondation de cet empire, 151.



- Les Espagnols débarquent au Pérou, 154. Ils s'en rendent maîtres & le ravagent, 158. Mœurs, religion, gouvernement de cet empire, 160. Doit-on revoquer son bonheur en doute, 169. Ce qu'il faut penser de la grandeur & de la magnificence de ses monumens, 170. Organisation physique du Pérou, 190. Son ancienne population, 197. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens, 198. Pourquoi les Espagnols sont en plus grand nombre au Pérou qu'au Mexique, 205. Leur nourriture & leurs boissons, 210. Manufactures qu'ils y ont établies, 218. mines du Pérou, 220. Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles, 231. Sa communication avec l'Europe, 245. Facilités qu'offre la conquête de ce pays, 349
- Philipillo*, Indien qui se rend accusateur d'Atabalipa, 157
- Philippe II*, désavoue le meurtre des descendans des Incas, 189
- Philippe IV*, ignominieusement proscrit par les Portugais, 457
- Pinçon* (Vincent), découvre l'embouchure de la riviere des Amazones, 466
- Pitabaya*, arbre qui fournit de la nourriture aux Californiens, 121
- Pizarre* (François), arrive à Caxamalca, 154. Perfidie atroce qui le rend maître du souverain du Pérou, 155. Il pénètre dans l'intérieur de l'empire, & y exerce de grands ravages, 157. Il se brouille avec Almagro son associé, 176. Il est assassiné, 178
- Pizarre* (Gonzale), prend la place de Nunez-Vela, le bat & exerce de grandes cruautés, 185. Son triomphe, 186. Est vaincu par la Gasca & est decapité, 188



## DES MATIERES. 579

- Plata* (Rio de la), nom donné au fleuve du Paraguay, 102.
- Pluies*, il n'en tombe jamais dans le bas Pérou, 194.
- Pointis*, prend & rançonne Carthagène, 274.
- popayan*, conquête de cette province; ses mines d'or, 269.
- Porto*, compagnie exclusive établie en Portugal pour la vente de ses vins, 449.
- Porto-Belo*, description de cette ville, 248. Intempérie de son climat, *Ibid.* Elle est d'abord le théâtre d'un grand commerce, 250. Sa communication avec l'Espagne interrompue, 253. Usage actuel de cette place, 256.
- Portugal*, son commerce absorbé par l'Angleterre, 528. Moyens de le rétablir, 532. Il n'a pas besoin de la Grande-Bretagne pour se soutenir, 554.
- Potosi*, Comment a été découverte cette mine, 223. Sa richesse, 224.
- Pourpre*, l'animal qui la donne retrouvé au Pérou, 230.

### Q.

- Q**UESEDA, fondateur de Santafé, 271.
- Quippos*, hyéroglyphes des Péruviens, 173. Leur usage, *Ibid.*
- Quito* (province de), ajoutée à l'empire des Incas, 154. Conquise par les Espagnols, 209. Son climat, 260. Sa fertilité, 262. Mœurs de sa capitale, 263. Ses mines, 264. Ses manufactures, 265. Productions qui lui sont particulières, 266.



## R.

*R*OMAINS, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 6

## S

*S*á (Emmanuel de), fonde la ville de Rio-Janeiro, 511  
*Sacrement* (Saint-), colonie formée dans le Paraguay par les Portugais, 482. Ils en sont chassés par les Guaranis, 484. Le traité d'Utrecht les y rétablit, 484. Par le traité de Madrid, cet établissement est cédé à l'Espagne, 485. Le traité est annulé, 488  
*Sacrifices humains*, en usage au Mexique, 49  
*Salcedo* (Joseph), est pendu, 223  
*San Salvador*, nom donné, par Colomb, à la première île qu'il découvrit dans le nouveau-monde, 12  
*San-Salvador* ou *Babia*, bâtie par Soufa, 442. Description de cette place & mœurs de ses habitants, 496  
*Sébastien*, les juifs lui fournissent de l'argent pour son expédition d'Afrique, 428  
*Porto-Seguro*, lieu où aborda Cabral, 423  
*Sel*, commerce qu'en fait le Portugal, 537  
*Senora* (province de), richesses qu'on y a trouvées, 59  
*Serena* (la), ville du Chili, fameuse par ses mines de cuivre, 295  
*Serment* singulier que faisoient les rois du Mexique, en montant sur le trône, 54  
*Sierras*, nom donné aux hauteurs des Cordelières, 127  
*Siripa*, déclare son amour à Miranda, qui le rebute, 307. Il la fait mourir avec son époux, 310  
*Solis* (Dias de) découvre la baie où est située Rio-Ja-



# DES MATIERES. 581

neiro,	511
<i>Soulempour</i> , nom qu'on donne à la mine de diamans de Gouël,	506
<i>Soufa</i> (Thomas), envoyé pour regler la colonie du Brésil, 430. Il batit San-Salvador,	442
<i>Succadan</i> , riviere de l'isle de Borneo, où l'on trouve quelques diamans,	506

## T.

<i>TABASCO</i> , conquis par Cortez,	32
<i>Terre-Ferme</i> , à quoi se réduit cette colonie décorée du nom de royaume,	256
<i>Texeira</i> (Michel), archevêque de San-Salvador, bat les Hollandois,	453
<i>Texeira</i> (Pedro), se rend de Para à Quito, par l'Amazon & le Napo,	471
<i>Tiece</i> , plante propre à faire de grosses toiles,	547
<i>Timbuez</i> , nation du Paraguay avec lequel les Espagnols font alliance,	305
<i>Tlascala</i> , courage avec laquelle cette république résiste aux Espagnols, 41. Gouvernement & mœurs des Tlascaltèques, 42. Ils font alliance avec Cortez, 45. Leurs manufactures,	81
<i>Tremblemens de terre</i> , communs dans les vallées du Pérou, & circonstances dont ils sont accompagnés,	195
<i>Trouin</i> (du Guay), se rend maître de Rio-Janeiro,	511

## V.

<i>VALDIVIA</i> , ville du Chili,	295
-----------------------------------	-----



- Valdivia*, enveloppé & massacré par les Indiens du Chili, 296
- Vallées* (les), espace de plus de cent lieues, absolument stérile au Pérou, 193
- Valparaiso*, ville du Chili, 295
- Valverde* (Vincént de), harangue de ce moine à Atabalipa, 155
- Vanille*, description de cette plante, 84
- Vasconcellos* (Michel), mis à mort dans la révolution de Portugal, 457
- Ucuntaya*, particularités sur cette mine du Pérou, 221
- Vega* (Jean de), medecin qui introduit en Espagne l'usage du quinquina, 267
- Vela* Blasco Nunez), caractère de ce premier vice roi du Pérou, 181. Ordonnances qu'il publie, 184. Il est dégradé & relégué dans une isle déserte, & rappelé de son exil, 185. Il est vaincu par Gonzale Pizarre, & meurt les armes à la main, 186
- Velasquez*, fondateur de la colonie de l'Isle de Cuba, 29
- Velfers*, Charles-Quint engagé à cette famille, la province de Venezuela, leur atrocité, 283
- Venezuela*, lieu où abordent quelques aventuriers Espagnols, 281
- Vera-Cruz-Nueva*, port fameux où arrivent toutes les flottes destinées pour le Mexique. Sa description, 138
- Vera-Cruz-Vieja*, Montezuma fait attaquer cette premiere colonie Espagnole, 46. Elle est abandonnée,



## DES MATIERES. 583

- parce que les vaisseaux n'étoient pas en sûreté dans son port, 138
- Vernon*, cer amiral Anglois détruit les fortifications de Porto-Belo, 248. Il est réduit à lever le siège de Carthagène, 274
- Vérole* (petite), ravages qu'elle fait au Pérou, 193  
Elle en fait encore plus au Paraguay, 337
- Vespuce* (Americ), enleve à Colomb la gloire d'avoir découvert le continent de l'Amérique, 27
- Viera* (Jean Fernandez de), chef d'un complot contre les Hollandois, 459. Il les met hors d'état de tenir la campagne, 460. Il les force, malgré les ordres de sa cour, d'évacuer le Brésil, 461
- Vignes*, plantées avec succès au Pérou, 211
- Vigogne*, description de cet animal, 215. A quels usages sert sa laine, 217
- Villa-Rica*, s'empare du commerce de l'herbe du Paraguay, 322
- Villegagnon*, chef des protestans François, qui s'établissent à Rio-Janeiro, 510
- Vincent* (Saint) établissement Portugais au Brésil, 445

### W.

- WILLEKENS* (Jacob, se rend maître de San-Salvador, 452

### X.

- XARAYES* (lac des), d'où le Paraguay tire sa source, 300



Y.

<i>YDRIA</i> , mine de mercure,	225
<i>Yucatan</i> , en quel état étoit cette presqu'isle quand le Espagnols en prirent possession,	133

*Fin de la Table des Matieres.*



# ERRATA

## Du troisième Volume.

- P**AGE 4, ligne 27, forte liaison: *lisez* foible liaison.  
 Pag. 7, lig. 18, passèrent: *lis.* passent.  
 Pag. 14, lig. 10, on la trouve: *lis.* on la trouva.  
 Pag. 31, lig. 12, les qualités: *lis.* ses qualités.  
 Pag. 36, lig. 26, les Espagnols: *lis.* & les Espagnols.  
 Pag. 60, lig. 23, quand sera: *lis.* quand le tems sera.  
 Pag. 66, lig. 30, malheureux peuples: *lis.* malheur.  
 aux peuples.  
 Pag. 93, lig. 10, les peuples: *lis.* ces peuples.  
 Pag. 124, lig. 8, ne font: *lis.* ne feront.  
 Pag. 138, lig. 3, ne lui: *lis.* ne le lui.  
 Pag. 139, lig. 13, Saint-Jean d'Ulua: *lis.* Saint-Jean  
 d'Ulua.  
 Pag. *ibid.* lig. 21, rendues si dangereuses: *lis.* rendues  
 dangereuses.  
 Pag. 144, lig. 8, avec justice: *lis.* avec une justice.  
 Pag. 141, lig. 3, le renversement: *lis.* ce renversement.  
 Pag. 154, lig. 23, Caxomalca: *lis.* Caxamalca.  
 Pag. 160, lig. 20, à lisser: *lis.* à tisser.  
 Pag. 187, lig. 26, plus liés: *lis.* le plus liés.  
 Pag. 191, lig. 7, Antifona: *lis.* Antifana.  
 Pag. 200, lig. 1, le travail: *lis.* leur travail.  
 Pag. 259, lig. 27, on fait: *lis.* on faisoit.  
 Pag. 270, lig. 14, ils font: *lis.* ils sont.



63-127  
NOV 62  
WORMSER

- Pag. ibid, lig. 18, par-tout ils: lis. par-tout où ils.*  
*Pag. 270, lig. 27, cette fête: lis. ces fêtes.*  
*Pag. 291, lig. 20, des sauvages: lis. ces sauvages.*  
*Pag. 342, lig. 12, domination: lis. dénomination.*  
*Pag. 475, lig. 6, on n'a encore: lis. on n'a pas encore.*  
*Pag. 507, lig. 5, ses soupçons: lis. ces soupçons.*  
*Pag. 568, lig. 5, cent cinquante: lis. cent cinquante mille.*









E774

R 274h2

v:3

1217



